

R. P. Laurent SCUPOLI, c. c.-r.

LE
COMBAT SPIRITUEL

Traduit de l'italien

par

A. RICHE, p.s.s.



25 est, rue Saint-Jacques

MONTREAL

1946

Nihil obstat : Montréal, le 18 février 1946.

LAMBERT BOVY, censeur délégué.

Imprimatur : Montréal, le 27 mars 1946.

ALBERT VALOIS, Vicaire général.

TABLE

Préface du Traducteur.....	13
Dédicace du Combat Spirituel.....	21

LE COMBAT SPIRITUEL

CHAP 1 ^{er} . De la perfection chrétienne ; de ce qui la constitue ; de la nécessité de combattre pour l'acquérir ; et des quatre choses indispensables pour engager ce combat.....	25
II. De la défiance de nous-mêmes.....	33
III. De la confiance en Dieu.....	37
IV. Du signe auquel on peut reconnaître si l'on agit avec défiance de soi-même et confiance en Dieu	40
V. D'une illusion dans laquelle tombent beaucoup d'âmes, qui considèrent leur pusillanimité comme une vertu.....	42
VI. Autres avis pour acquérir la défiance de soi-même et la confiance en Dieu.....	43
VII. De l'exercice en général ; et d'abord de l'exercice de l'intelligence, que nous devons préserver de l'ignorance et de la curiosité.....	45
VIII. Des raisons qui nous empêchent de discerner exactement les choses, et de la manière dont nous devons nous y prendre pour les bien apprécier	47
IX. D'un autre défaut contre lequel l'intelligence doit se tenir en garde pour arriver à un juste discernement	50

X. De l'exercice de la volonté, et du but vers lequel doivent tendre tous les actes intérieurs et extérieurs.....	53
XI. De quelques considérations qui portent la volonté à ne rechercher en toutes choses que le bon plaisir de Dieu.....	60
XII. Des volontés diverses qui se manifestent dans le cœur de l'homme, et des combats qu'elles se livrent entre elles.....	61
XIII. De la manière de combattre contre les excitations des sens, et des actes auxquels la volonté doit s'appliquer pour acquérir l'habitude de la vertu	66
XIV. De ce que l'on doit faire quand la volonté supérieure paraît vaincue, et comme entièrement étouffée, par la volonté inférieure et par ses ennemis	73
XV. De quelques avis relatifs à la manière de combattre ; des ennemis que nous avons à repousser, et du courage avec lequel nous devons engager et soutenir la lutte.....	77
XVI. De quelle manière le soldat de Jésus-Christ doit entrer en campagne dès les premières heures du jour	79
XVII. De l'ordre qu'il faut suivre dans le combat de nos passions vicieuses.....	82
XVIII. De la manière de résister aux mouvements subits des passions.....	83
XIX. De la manière de combattre le vice de l'impureté	86
XX. De la manière de combattre la négligence	93
XXI. De la bonne direction que l'on doit donner aux sens extérieurs, et comment on peut les faire servir à la contemplation des choses divines	99

XXII. Comment les choses créées peuvent nous offrir un moyen de diriger nos sens, en nous donnant occasion de méditer sur les mystères de la vie et de la passion du Verbe Incarné....	104
XXIII. De quelques autres manières de profiter des occasions pour faire un bon usage de nos sens	107
XXIV. De la manière de gouverner sa langue..	114
XXV. Que pour combattre l'ennemi avec avantage, le soldat de Jésus-Christ doit fuir, autant que possible, le trouble et les inquiétudes du cœur	117
XXVI. De ce que nous avons à faire quand nous avons reçu quelque blessure par le péché.....	122
XXVII. De l'ordre que le démon observe pour combattre et pour tromper ceux qui veulent s'adonner à la vertu et ceux qui se trouvent dans l'esclavage du péché.....	125
XXVIII. De la manière dont le démon combat contre ceux qu'il tient déjà dans l'esclavage du péché, et des ruses qu'il emploie pour les y retenir	126
XXIX. Des artifices et des illusions dont le démon se sert pour retenir captifs ceux qui connaissent leur misérable état et qui voudraient s'en retirer, et de la raison pour laquelle leurs bonnes résolutions demeurent sans effet.....	128
XXX. De l'illusion de ceux qui s'imaginent fausement marcher dans le chemin de la perfection	132
XXXI. De la ruse avec laquelle le démon nous attaque pour nous engager à abandonner le chemin de la vertu.....	134
XXXII. Du dernier artifice employé par le démon pour que nos vertus acquises deviennent pour nous une occasion de ruine.....	139

XXXIII. De quelques avis utiles pour nous aider à vaincre nos mauvaises passions et acquérir de nouvelles vertus	148
XXXIV. Que les vertus ne s'acquièrent que lentement, par degrés, et l'une après l'autre.	152
XXXV. Des différents moyens d'acquérir les vertus, et de la manière dont il faut les employer en s'attachant d'abord à une seule vertu pendant quelque temps.	154
XXXVI. De la continuelle vigilance avec laquelle il faut s'avancer dans le chemin de la vertu.	158
XXXVII. Que, tout en continuant à s'exercer toujours dans la pratique de la vertu, on ne doit point fuir les occasions qui se présentent de l'acquérir	160
XXXVIII. Que l'on doit estimer précieuses toutes les occasions qui se présentent de combattre pour l'acquisition de la vertu, et surtout les occasions qui offrent de plus grandes difficultés.	162
XXXIX. Comment des occasions différentes peuvent nous servir à nous exercer dans la pratique d'une même vertu	166
XL. Du temps que nous devons consacrer à l'exercice de chaque vertu, et des signes auxquels nous pourrons reconnaître le progrès que nous y aurons fait.	168
XLI. Comment nous ne devons jamais nous abandonner au désir d'être délivrés des afflictions que nous supportons avec patience, et de quelle manière nous devons toujours régler nos désirs pour qu'ils soient conformes à la vertu.	171
XLII. De la manière de résister au démon, quand il cherche à nous séduire par des moyens indiscrets	173

XLIII. De l'influence que peuvent exercer sur nous nos mauvaises inclinations et les tentations du démon, pour nous porter à juger témérairement le prochain ; et de la manière de leur opposer résistance.....	177
XLIV. De la Prière.....	181
XLV. De l'oraison mentale.....	186
XLVI. De la prière faite en forme de méditation	189
XLVII. D'une autre manière de prier en forme de méditation	191
XLVIII. De la manière de prier avec l'intercession de la Vierge Marie.....	192
XLIX. De quelques considérations qui expliquent la foi et la confiance avec lesquelles on doit recourir à la Vierge Marie.....	195
L. De la manière de méditer et de prier par l'intercession des Anges et de tous les Bienheureux	197
LI. De la méditation que l'on peut faire sur la passion de Jésus-Christ, pour y puiser divers sentiments affectueux.....	199
LII. Des avantages que l'on peut retirer de la méditation de Jésus crucifié, et de l'imitation de ses vertus.....	207
LIII. Du très-saint sacrement de l'Eucharistie....	213
LIV. De la manière de recevoir le très-saint sacrement de l'Eucharistie.....	214
LV. Comment nous devons nous préparer à la sainte Communion, afin d'exciter en nous l'amour de Dieu.....	219
LVI. De la Communion spirituelle.....	228
LVII. De l'action de grâces.....	230
LVIII. De l'offrande de nous-mêmes.....	232

LIX. De la dévotion sensible et des aridités.	236
LX. De l'examen de conscience.	243
LXI. De l'obligation où nous sommes de combattre, jusqu'à la mort, les ennemis de notre âme	244
LXII. De la manière dont il faut se préparer à résister aux ennemis qui nous attaquent au moment de la mort.	246
LXIII. Des quatre tentations que nos ennemis doivent nous faire subir au moment de la mort ; et d'abord, de la tentation contre la foi. De la manière dont nous devons lui résister.	248
LXIV. De la tentation de désespoir, et du moyen de la repousser.	250
LXV. De la tentation de vaine gloire.	251
LXVI. De la tentation des illusions et des fausses apparitions qui nous éprouvent au moment de la mort.	252

SUPPLÉMENT AU COMBAT SPIRITUEL

I. De la perfection chrétienne.	254
II. Comment il faut combattre pour arriver à la perfection chrétienne	255
III. Des trois choses nécessaires à un nouveau soldat de Jésus-Christ.	255
IV. De la résistance et de la violence, et de la manière de les mettre en usage.	256
V. Que nous devons veiller continuellement sur notre volonté, pour reconnaître quelle est celle de nos passions qui la préoccupe le plus habituellement	259

VI. Comment, en extirpant notre passion dominante, qui est l'amour de nous-mêmes et des créatures, et en la sacrifiant à Dieu, tout le reste rentre bientôt dans l'ordre et dans le devoir..	260
VII. Du secours qu'il faut procurer à la volonté	262
VIII. Que pour triompher du monde, la volonté a un extrême besoin d'être secourue.....	263
IX. Du second secours que l'on doit procurer à la volonté	265
X. Des tentations d'orgueil.....	267
XI. Du troisième secours que l'on doit procurer à la volonté.....	269
XII. De quelle manière il faut s'habituer à s'établir en la présence de Dieu, toutes les fois qu'on le veut.....	270
XIII. De quelques avis relatifs à la prière.....	272
XIV. D'une autre manière de prier.....	274
XV. Du quatrième secours que l'on doit procurer à la volonté.....	274
XVI. De la méditation de l'Être de Dieu.....	275
XVII. De la méditation de la Puissance de Dieu	276
XVIII. De la méditation de la Sagesse de Dieu	277
XIX. De la méditation de la Bonté de Dieu...	278
XX. De la méditation de la Beauté de Dieu...	278
XXI. De ce que Dieu a fait pour l'homme ; de l'amour avec lequel il l'a fait ; et de ce qu'il serait encore disposé à faire, s'il le fallait...	279
XXII. De ce que Dieu fait chaque jour pour l'homme	280
XXIII. De l'extrême bonté que Dieu témoigne au pécheur, en attendant son repentir et en le supportant dans son péché.....	281

XXIV. De ce que Dieu doit faire dans l'autre vie, non seulement pour ceux qui l'auront toujours fidèlement servi, mais encore pour les pécheurs convertis	282
XXV. Du cinquième secours que l'on doit procurer à la volonté.....	284
XXVI. Comment on peut reconnaître l'amour-propre	285
XXVII. Du sixième secours que l'on doit procurer à la volonté.....	288
XXVIII. De la communion sacramentelle.....	290
XXIX. De la confession sacramentelle.....	292
XXX. De la manière de triompher de la passion contraire à la vertu de pureté.....	294
XXXI. De ce qu'il faut fuir pour ne pas succomber au vice contraire à la vertu de pureté..	296
XXXII. De ce qu'il faut faire quand on a eu le malheur de succomber au vice contraire à la vertu de pureté.....	298
XXXIII. De quelques motifs qui doivent engager le pécheur à se convertir promptement.....	299
XXXIV. De la manière de produire en soi le regret sensible d'avoir offensé Dieu, et d'obtenir la grâce de la conversion.....	302
XXXV. Des raisons qui expliquent pourquoi il y a tant d'hommes qui vivent sans douleur d'avoir offensé Dieu, sans vertu, et dans l'éloignement de la perfection chrétienne.....	304
XXXVI. De l'amour des ennemis.....	308
XXXVII. De l'examen de conscience.....	310
XXXVIII. De deux règles pour vivre en paix..	312

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

C'est une chose vraiment digne de remarque, que les deux ouvrages spirituels les plus célèbres et les plus répandus que nous possédions, soient précisément ceux dont l'origine est le plus enveloppée de nuages. Toutes les recherches et toutes les études publiées sur l'*Imitation*, n'ont pas encore fait définitivement connaître son véritable auteur : les opinions sont partagées. *Le Combat Spirituel* devait être l'objet de doutes à peu près semblables. Vers le milieu du siècle dernier, trois Ordres religieux se disputèrent l'honneur de l'avoir produit. Les uns l'attribuaient à Dom Juan de Castinisa, bénédictin espagnol ; et d'autres à un religieux de la Compagnie de Jésus, nommé Gagliardo, célèbre prédicateur italien et l'ami de saint Charles Borromée. Il fallut bien l'avouer cependant : en 1747, une savante dissertation du Père Contini, Théatin, dissipa tous les doutes qui s'étaient élevés sur cette question. Les prétentions des Bénédictins et des Jésuites furent écartées ; et le Père Scupoli, de la Congrégation des Clercs-Réguliers, ou Théatins,

malgré tous les efforts de sa modestie pour dérober son nom, fut reconnu et proclamé l'incontestable auteur du *Combat Spirituel*.

Lorenzo Scupoli naquit, vers l'an 1530, à Otrante, dans le royaume de Naples. A l'âge de quarante ans, il sollicita la faveur d'être admis dans l'Ordre des Théatins, fondé tout récemment par saint Gaëtan ; et le Chapitre Général, qui se tint à Venise en 1569, autorisa les Religieux du couvent de Saint-Paul, à Naples, à le recevoir dans leur communauté. Saint André Avellin, qui en était alors le Supérieur, l'accueillit avec une bonté toute paternelle ; et, deux ans plus tard, Jérôme Ferro, son successeur, l'admit à faire sa profession solennelle.

En 1577, Scupoli était à Plaisance vers la fête de Noël, et c'est là qu'il fut ordonné prêtre. L'année suivante, il fut envoyé à Milan, au couvent de Saint-Antoine, qui était alors administré par saint André Avellin, son ancien Supérieur à Naples. Un peu plus tard, après la cessation de la peste qui avait si cruellement ravagé Gênes, il se rendit dans cette ville ; et il ne la quitta que vers l'année 1585, pour demeurer à Rome, au couvent de Saint-Sylvestre, au Quirinal. C'est là qu'il se trouvait, quand il plut à Dieu d'éprouver son serviteur par une des plus humiliantes tribulations : une affreuse calomnie fut suscitée contre la pureté de ses mœurs, par les ennemis du bien qu'il opérait alors avec un si grand zèle. Cette épreuve, qui

ne cessa qu'avec sa vie, ne fut cependant pas capable d'ébranler sa fidélité : il la supporta toujours avec une résignation vraiment chrétienne. Mais Dieu, qui donne la mort et la vie, Dieu qui abaisse et qui relève, suivant qu'il le trouve plus profitable pour le bien de ses élus, ne voulut pas que cette humiliation tombât sur son serviteur sans aucune compensation. Sa renommée s'étendit au loin, et l'on s'accorda à le regarder et à l'acclamer comme un des guides les plus sûrs pour conduire les âmes dans le chemin de la perfection.

Saint François de Sales l'honora de sa confiance. C'est du Père Scupoli qu'il reçut, dans sa jeunesse, les précieux enseignements qui l'élevèrent à une si haute sainteté. Le pieux Théatin demeurait au couvent de Venise, en l'année 1589 ; et c'est dans les voyages qu'il fit alors, et les années suivantes, à Padoue, qu'il connut le saint évêque de Genève et qu'il entra en relation avec lui. Il lui donna lui-même un exemplaire du *Combat Spirituel* ; et saint François de Sales l'avait en si grande estime que, pendant dix-huit ans, il le porta constamment sur lui. Plus tard, il déclara à Pierre Le Camus, évêque de Belley, son biographe et son ami, que ce livre, avec Dieu, avait été son Directeur spirituel.

Vers l'an 1599, le Père Scupoli retourna à Naples ; et c'est dans cette ville qu'il mourut au couvent de Saint-Paul, là même où, quarante ans auparavant, il avait reçu l'habit des Clercs-

Réguliers-Théatins de saint Gaëtan. C'était le 28 Novembre 1610 ; et il avait alors 80 ans.

On a quelquefois comparé, comme deux ouvrages d'une égale valeur, *Le Combat Spirituel* et *l'Imitation de Jésus-Christ* : il nous semble que c'est trop dire en faveur du livre du Père Scupoli. Nous croyons le porter haut, en le plaçant immédiatement après « le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. » Nous n'exagérons point ; et c'est là, certes, faire un magnifique éloge du *Combat Spirituel*, en présence de tant d'ouvrages remarquables qui ont traité les mêmes sujets.

Voici, d'ailleurs, ce que pensait, à cet égard, saint François de Sales lui-même, d'après M. de Belley : « Le livre tout d'or de *l'Imitation* est au-dessus de toutes louanges. Ce n'estoit pourtant pas celui que nostre Bienheureux conseilloit le plus ; mais *Le Combat Spirituel*. C'estoit son cher livre, son favory. Il m'a dit plusieurs fois qu'il l'avoit porté plus de dix-huit ans dans sa pochette, en lisant tous les jours quelque chapitre, ou au moins quelque page. Aussi, à qui y veut prendre garde attentivement, il est aisé de remarquer que tout l'esprit de la dévotion de notre bienheureux Père est tiré de ce livre. Qui en voudra un échantillon, compare le chapitre de la Philothée avec le premier chapitre du *Combat Spirituel*, et il connoistra combien ce que je dis est véritable... »

« Comme je lui louois le livre doré de l'*Imitation* et le préférois de beaucoup à ce *Combat*, il me répondit gracieusement que c'étoient les ouvrages de deux personnages vraiment animez de l'Esprit de Dieu, que leurs visages estoient différents, et que l'on pouvoit dire de chacun d'eux ce que l'on chante des Saints : *Non est inventus similis illi* ; que les comparaisons, en ces matières, avoient toujours quelque chose d'odieux ; que le livre de l'*Imitation* avoit, en quelque sens, de grands avantages sur le *Combat* ; mais que le *Combat* avoit aussi quelques avantages sur l'*Imitation*, entre lesquels il prisait ceux-cy : l'ordre de ce qu'il enfonce plus avant, et va dans les racines des sujets. Il conclud par ce saint mot, que, pour bien faire, il falloit lire l'un, et n'omettre point l'autre : ils sont si brieves tous deux, que leur lecture ne nous peut mettre en de grands frais. Il prisoit fort ce livre de l'*Imitation* pour l'Oraison et la Contemplation, comme fort sententieux ; mais il estimait le *Combat* pour le regard de la vie active et de la pratique. » Part. III, sect. 12 ; et part. IV, sect. 15.

Après ces témoignages, M. de Belley ajoute : « Ceux qui s'imaginent (et j'en ay connu quelques-uns) que le *Combat* est obscur, se forgent des ombres en plein midy, et ressemblent à ces Israélites qui eurent la manne à dégoût, parce qu'elle leur tomboit du ciel avec trop de facilité et d'abondance. » Part. III, sect. 12.

Et maintenant, parlons de notre traduction.

Il y a quelques mois, le vénérable Supérieur d'un Grand Séminaire nous écrivait la lettre suivante : « Monsieur et bien cher ami, n'avez-vous jamais comparé le texte du *Combat Spirituel*, soit avec la traduction latine, soit avec la traduction française du Père Brignon, soit enfin, avec une prétendue nouvelle, qui ne vaut guère mieux que l'ancienne ? »

« Comment se fait-il qu'il y ait tant de différences entre les unes et les autres, et que personne ne réclame, et que personne ne pense à donner au public le vrai livre d'or du Père Scupoli, celui que prisait tant le bon saint François de Sales ? Toutes les traductions invoquent ces deux noms, ces deux autorités ; et cependant, toutes sont à cent lieues du texte italien, non-seulement par la délicatesse et l'élégance du style, mais, quelquefois même, par l'exactitude du sens. »

« Vous, mon cher ami, vous qui maniez si bien la langue italienne, qui nous avez donné déjà de si bonnes traductions, pourquoi ne nous donneriez-vous pas ce qui nous manque, depuis si longtemps : une vraie traduction de ce livre si précieux du *Combat Spirituel*, une traduction qui fût une exacte et fidèle copie de l'original, qui en rendît bien le sens, avec tout son esprit, toute son énergie et toute sa finesse de langage ?

« Je croirais avoir bien mérité de l'Eglise, bien cher ami, si je pouvais me rendre, un jour, le

consolant témoignage de vous avoir déterminé à l'œuvre excellente que je vous propose. Permettez-moi de l'espérer... »

Cette proposition fut accueillie comme un ordre providentiel : nous nous mîmes à l'œuvre.

Et d'abord, nous nous procurâmes deux des meilleures éditions du texte italien ; et, sans aucune comparaison préliminaire entre ce texte et les différentes traductions françaises, nous traduisîmes nous-même, avec toute la fidélité possible, *Le Combat Spirituel*, le *Supplément*, et la *Paix Intérieure ou le Sentier du ciel*.

Ce travail terminé, nous le comparâmes avec les traductions précédentes ; et voici ce que nous avons constaté.

D'abord, le *Supplément au Combat Spirituel* n'avait jamais été traduit en français : on verra, cependant, si cette appendice, en trente-huit articles, méritait d'être ainsi négligé. *Le Combat Spirituel* a bien été traduit tout entier ; mais, vraiment, nous ne savons si ce mot traduction peut bien être appliqué à tout ce qui a été publié, depuis près de deux siècles, comme l'expression de l'ouvrage du Père Scupoli. Le sens de l'auteur est très fréquemment altéré, modifié, paraphrasé ; et nous pourrions citer bien des passages où on lui fait dire des choses qui sont tout à fait étrangères à son texte. Appelez, si vous le voulez, *Commentaires*, *Paraphrases du Combat Spirituel*, les différents ouvrages français qui ont paru jus-

qu'à présent sous ce dernier titre ; dites même que l'on nous a fait connaître, plus ou moins exactement, l'esprit du Père Scupoli, j'y consens ; mais il faut avouer que nous n'avions réellement pas une traduction complète et fidèle de son chef-d'œuvre spirituel.

Voici donc, maintenant, une véritable et complète traduction du Combat Spirituel et du Supplément au Combat Spirituel. Nous n'avons pas la prétention de la présenter telle qu'on ne puisse faire encore beaucoup mieux après nous ; nous croyons, cependant, avoir reproduit la doctrine du Père Scupoli dans toute sa pureté et dans toute son intégrité ; et nous espérons que ces précieux enseignements, plus fidèlement exposés qu'ils ne l'avaient été jusqu'à présent, produiront aussi des fruits plus abondants dans les âmes : c'est le seul but que nous nous proposons.

A. RICHE, p.s.s.

Paris, avril 1860

À NOTRE CHEF SUPRÊME

AU TRÈS-GLORIEUX TRIOMPHATEUR

À JÉSUS-CHRIST

LE FILS DE MARIE

Votre divine Majesté reçoit toujours avec complaisance les sacrifices et les offrandes des pauvres mortels, quand ils vous les présentent avec un cœur pur, et pour votre plus grande gloire. C'est pourquoi, ô Jésus, je dépose à vos pieds ce petit Combat Spirituel, en le dédiant à Votre Majesté divine. C'est une bien petite offrande ; mais c'est là précisément ce qui me donne confiance ; car je le sais, ô mon unique et souverain Maître, vous prenez vos délices dans les choses humbles en apparence, et vous n'avez que du mépris pour l'orgueil et les prétentions du monde. Et d'ailleurs, vous êtes le Roi du ciel et de la terre : comment donc pourrais-je, sans une coupable injustice, dédier ce livre à quelque autre qu'à Votre Majesté ? Aussi bien, c'est votre doctrine, et rien que votre doctrine, qu'il renferme ; puisque c'est vous qui nous avez enseigné « à nous défier de nous-mêmes, à nous confier en vous, à combattre et à prier. »

Et puis, dans tout combat, il faut un chef expérimenté, pour diriger les opérations, et pour donner confiance aux combattants. Et, plus ce chef sera lui-même invincible, plus les soldats qui servent sous ses ordres seront ardents à la lutte. Eh bien, ce combat spirituel, est-ce qu'il ne lui faut pas aussi son chef, à lui ?

O Jésus ! nous avons juré de combattre et de vaincre l'ennemi de notre salut ; et c'est vous que nous choisissons pour notre Chef. Oui, car c'est vous qui avez vaincu le monde, le prince des ténèbres ; et c'est vous aussi qui, par votre passion et votre mort, avez triomphé de la chair du péché, dans tous ceux qui ont déjà combattu valeureusement sous vos ordres.

Seigneur, quand je préparais ce Combat Spirituel, j'avais toujours présente à l'esprit cette parole de votre Apôtre, « que, par nous-mêmes, nous ne sommes pas capables d'avoir une seule bonne pensée qui vienne de nous. » Mais, s'il en est ainsi, si nous ne pouvons même pas avoir une bonne pensée sans votre inspiration, comment pourrions-nous jamais combattre tant de puissants ennemis, si vous ne veniez à notre secours ? comment nous serait-il possible d'éviter tant d'embûches secrètes ?

Je le répète, Seigneur, ce Combat Spirituel vous appartient tout entier : car c'est votre doctrine qu'il expose ; et les soldats spirituels qui doivent s'en servir, sont aussi des combattants qui vous reconnaissent pour leur Chef. Au milieu de ces com-

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiquées à la dernière page.

battants rangés sous vos ordres, Seigneur, daignez jeter un regard tout particulier sur les Clercs-Réguliers-Théatins. Ils se prosternent aux pieds de votre Souveraine Majesté, et ils vous supplient d'agréer l'hommage de ce Combat.

Exaucez-les, Seigneur ; excitez leur volonté, fortifiez leur cœur, et accordez-leur la grâce de marcher au combat avec une sainte ardeur. Alors, c'est vous qui combattrez en eux ; et ils seront sûrs de vaincre pour votre plus grande gloire, ainsi que pour la gloire de votre très-sainte Mère, la Vierge Marie.

Votre très humble serviteur,
racheté par votre sang,

LORENZO SCUPOLI, C. R.

LE COMBAT SPIRITUEL

CHAPITRE PREMIER

De la perfection chrétienne, de ce qui la constitue, de la nécessité de combattre pour l'acquérir et des quatre choses indispensables pour engager ce combat.

Enfant bien-aimé en Jésus-Christ, la plus grande et la plus noble entreprise qu'on puisse imaginer et dont on puisse parler, c'est assurément d'atteindre à la hauteur de la perfection et de s'approcher de Dieu, jusqu'à ne plus faire avec lui qu'un même esprit. Voulez-vous y arriver ? sachez bien, d'abord, en quoi consiste la véritable et parfaite vie spirituelle.

Il en est beaucoup qui, sans y réfléchir assez, la placent dans les rigueurs de la vie, dans la mortification des sens, dans les cilices, les disciplines, les veilles prolongées, les jeûnes, ou bien dans d'autres macérations et des peines extérieures de même espèce.

D'autres personnes, et tout particulièrement les femmes, se persuadent facilement qu'elles en sont à un haut degré de perfection quand elles disent beaucoup de prières vocales, qu'elles entendent plusieurs messes, qu'elles récitent de longs offices, qu'elles fréquentent les églises et qu'elles pratiquent régulièrement la communion.

D'autres encore (et ici plusieurs de ceux qui portent l'habit religieux et qui vivent dans les cloîtres pourront se reconnaître), d'autres, disons-nous, s'imaginent que la perfection dépend exclusivement de leur assiduité au chœur et de leur exactitude à garder le silence, la solitude et les règlements de leur ordre.

Et c'est ainsi que chacun, à sa manière, se fait un idéal de perfection.

Ils se trompent cependant. Oui, sans doute, les pratiques dont nous venons de parler sont autant de moyens pour acquérir l'esprit de perfection, et l'on peut dire aussi qu'elles sont parfois les fruits de cet esprit ; mais il ne faut pas les confondre avec la perfection et le véritable esprit du christianisme.

Je le répète, ces pratiques sont autant de moyens très-puissants pour arriver à l'esprit de perfection. Elles nous servent merveilleusement pour nous donner force et vigueur contre notre propre malice et notre fragilité ; elles nous protègent contre les assauts et les pièges de nos ennemis communs ; elles procurent à tous ceux

qui sont voués au service de Dieu, et surtout dans les commencements, les secours spirituels qui leur sont nécessaires ; mais à la condition qu'ils en usent avec sagesse et discrétion.

Ce sont aussi des fruits de l'esprit de perfection, et voici dans quelles âmes ils apparaissent. Vous les voyez dans des personnes vraiment spirituelles, qui châtient leur corps parce qu'il a été coupable envers son Créateur, et qu'il doit être soumis et humilié dans son service. Elles gardent le silence et vivent dans la solitude afin d'éviter tout ce qui pourrait blesser le Seigneur et de penser plus facilement au ciel. Elles s'appliquent aux exercices du culte divin et aux pratiques de piété, elles prient et méditent sur la vie et les souffrances du Sauveur ; mais ce n'est point par curiosité ni pour la satisfaction de leurs goûts sensibles : elles n'ont pour but que de connaître de mieux en mieux leur propre malice et la bonté toute miséricordieuse de leur Dieu. En suivant Jésus-Christ dans la voie de l'abnégation et la croix sur l'épaule, elles veulent s'enflammer de plus en plus de l'amour de Dieu et de la haine d'elles-mêmes. Elles fréquentent les Sacraments, mais c'est pour la gloire de la Majesté divine, c'est pour s'unir plus étroitement à Dieu et pour puiser une nouvelle force contre les ennemis du salut.

Mais, voyez ce qui arrive à ceux qui n'ont pour fondement de leur perfection que ces pra-

tiques extérieures. Elles sont très-saintes, sans doute ; cependant, par suite de l'imperfection avec laquelle on en fait usage, elles deviennent quelquefois, plus que les péchés eux-mêmes, une véritable occasion de ruine pour ceux qui s'y adonnent. Cela tient à ce que, tout entiers à ces pratiques, ils abandonnent leur cœur à la merci de leurs inclinations et des embûches du démon. Voyant que ces âmes sont écartées déjà du droit sentier, l'esprit malin ne se contente pas de les laisser persévérer dans la joie de ces pieuses pratiques, mais il se plaît encore à élargir le champ de leurs vaines pensées, dans la perspective des délices du paradis ; et il les entretient dans la persuasion qu'elles sont élevées déjà à la hauteur des anges et qu'elles jouissent du sentiment intime de Dieu. Dans ces dispositions l'âme se perd facilement dans des contemplations vagues, elle cherche son plaisir dans des méditations curieuses ; et, dans son détachement imaginaire du monde et des créatures, elle se croit déjà ravie au troisième ciel.

Mais hélas ! la manière de vivre de ceux qui pensent ainsi ne tarde pas à dévoiler leurs illusions, et elle ne prouve que trop qu'ils sont encore bien loin de cette perfection à laquelle ils semblent aspirer.

Voyez plutôt : partout et toujours ils se préfèrent aux autres, recherchent leurs avantages ; et, dans l'obstination de leur volonté, ils ne suivent

que leur propre jugement. Aveugles sur leurs défauts personnels, ils relèvent, avec une scrupuleuse exactitude, les imperfections qui échappent aux autres dans leurs paroles ou dans leurs actes, et ils s'en font les critiques sévères.

Donnez seulement la plus légère atteinte à cette vaine réputation dont ils sont si jaloux et qu'ils entretiennent si complaisamment dans l'esprit des autres : demandez à leur obéissance de renoncer à certaines pratiques dont ils se sont fait une habitude, et aussitôt vous les jetez dans un trouble, dans une inquiétude qui n'ont plus de raison.

Je dis plus : Que Dieu leur envoie des peines et des infirmités ; que, par sa propre volonté, il laisse tomber sur eux de ces persécutions qui sont autant de pierres de touche destinées à éprouver la fidélité de ses serviteurs : son but, évidemment, n'aura été que de les amener à la connaissance d'eux-mêmes et de les conduire ainsi dans le chemin de la perfection. Aussitôt, cependant, ces âmes laissent voir toute la vanité de leurs principes et toutes les plaies et les misères intérieures de leur orgueil. Quelle que soit l'épreuve qui leur survienne, elles se refusent à la résignation et à l'humiliation sous la main divine. Il faudrait se ployer sous les justes jugements de Dieu, tout impénétrables qu'ils sont ; à l'exemple de son divin Fils humilié et tourmenté par la souffrance, il faudrait s'incliner devant les créatures ; il faudrait en venir, enfin, à ne plus voir dans nos

persécuteurs que des amis bien chers qui sont les instruments de la bonté divine, et qui doivent nous aider dans les voies de la mortification, de la perfection et du salut : voilà ce que Dieu veut, mais ces pauvres âmes n'y peuvent consentir.

Qu'arrive-t-il de là ? C'est qu'elles se trouvent réellement exposées aux plus graves dangers. Aveuglées qu'elles sont sur leurs dispositions intérieures, pleines d'admiration pour elles-mêmes et pour les pieuses pratiques extérieures auxquelles elles se livrent, elles s'estiment arrivées à un très-haut degré de perfection : et c'est ainsi qu'elles s'exaltent, en s'estimant au-dessus de tous les autres, tandis qu'il ne faudrait rien moins qu'un secours miraculeux de la bonté divine pour les convertir elles-mêmes.

Il est bien plus difficile de convertir une âme qui se fait illusion et qui se couvre d'un manteau d'apparente vertu qu'un pécheur vraiment déclaré.

Voyez-le donc bien clairement, enfant chéri : ce n'est point dans les seules pratiques extérieures dont nous venons de parler que consiste la vie spirituelle.

Et maintenant, sachez-le bien : ce qui la constitue, cette vie, c'est la connaissance de la bonté et de la grandeur de Dieu, ainsi que de notre néant et de nos inclinations vers le mal ; c'est l'amour de Dieu et la haine de nous-mêmes ; c'est la soumission, non pas seulement à sa divine volonté, mais à toute créature, pour l'amour de

Dieu ; c'est la désappropriation de notre propre volonté et la résignation complète à toutes les décisions de la divine Providence ; que vous dirai-je enfin ? c'est la fidélité à ne vouloir entrer dans aucune de ces dispositions que pour la pure gloire de Dieu et pour son seul plaisir, attendu qu'il mérite l'amour et le service de l'homme et qu'il l'exige de nous.

C'est en cela que consiste la loi d'amour, gravée par la main de Dieu lui-même dans le cœur de ses serviteurs fidèles.

Voilà l'abnégation complète que Dieu demande de nous.

Voilà le joug suave et le fardeau léger.

Voilà, enfin, l'obéissance à laquelle notre Rédempteur et notre Maître nous appelle par ses paroles et par ses actes.

Et toutefois, parce que cette haute perfection, à laquelle vous aspirez, demande que vous vous fassiez une continuelle violence à vous-même pour combattre généreusement et anéantir toutes vos inclinations naturelles quelles qu'elles soient, il faut, de toute nécessité, que vous vous prépariez à ce combat avec une grande promptitude d'esprit : car celui-là seul sera couronné qui aura combattu valeureusement.

Sans doute, cette couronne est la plus difficile de toutes à obtenir, puisqu'en combattant contre nous, nous sommes à nous-mêmes nos propres adversaires ; mais aussi, ce sera cette difficulté

qui donnera plus d'éclat à notre victoire et qui la rendra plus chère devant Dieu.

Sachez-le bien : en vous appliquant à réprimer et à détruire tous vos appétits désordonnés, tous vos désirs humains et toutes vos inclinations naturelles, vous plairez plus à Dieu que par des flagellations sanglantes, des jeûnes très-rigoureux, ou même que par des milliers de conversions qui vous laisseraient vous-même dans la négligence de quelque inclination désordonnée à réformer.

Et, en effet, bien que la conversion des âmes soit, en elle-même, plus chère aux yeux de Dieu que la mortification de quelque désir déréglé ; pour vous, cependant, il n'y a rien de plus important à vouloir et à faire que ce que le Seigneur exige rigoureusement de votre obéissance.

Et certainement, vous lui êtes beaucoup plus agréable par vos efforts et votre application à mortifier vos passions que par quelque pratique que ce soit, du moment où vous négligeriez volontairement cette mortification.

Maintenant donc, mon enfant, que vous savez en quoi consiste la perfection chrétienne ; maintenant que vous savez que vous ne pouvez l'obtenir sans vous faire à vous-même une guerre violente et continuelle, quatre choses vous sont nécessaires pour gagner la palme et demeurer vainqueur dans ce combat spirituel. Ces quatre choses, qui seront pour vous comme autant d'armes indispensables et protectrices, sont : 1^o la défiance de

vous-même ; 2° la confiance en Dieu ; 3° l'exercice de l'intelligence et de la volonté ; et 4° enfin, la pratique de la prière. Avec le secours de Dieu, nous allons traiter brièvement de chacune de ces quatre conditions en particulier.

CHAPITRE II

De la défiance de nous-mêmes

La défiance de nous-mêmes nous est bien nécessaire dans le combat spirituel, mon enfant : sans elle, soyez-en bien certain, non seulement il vous serait impossible de remporter la victoire que vous ambitionnez, mais vous ne pourriez même pas surmonter la plus faible de vos passions.

Il importe que cette persuasion soit profondément gravée dans votre esprit. Trop facilement, hélas ! notre nature corrompue incline vers une fausse estime de nous-mêmes. En réalité, nous ne sommes que de pauvres néants, et cependant nous voulons à toute force être quelque chose ; et, sans le moindre fondement, nous présumons en vain de nos propres forces. Malheureusement, ce défaut est bien difficile à reconnaître.

Dieu aime et veut en nous une franche et vraie disposition à reconnaître que lui seul est la source de tout bien, qu'il n'y a point de grâce

ni de vertu qui ne viennent de lui, et que de notre propre fonds nous ne pouvons même pas avoir une seule bonne pensée qui lui soit agréable : jugez, après cela, si la présomption doit lui déplaire.

La défiance de soi-même, si importante à la perfection spirituelle, est certainement un effet de la divine sagesse. Elle la communique à ceux qu'elle aime, tantôt par des inspirations saintes, tantôt par de vives tribulations, par des tentations violentes et presque insurmontables, quelquefois par des moyens dont Dieu seul a le secret. Et cependant, parce qu'il veut que nous fassions, de notre côté, tout ce qui dépend de nous, je dois vous proposer quatre moyens que la divine bonté met à notre disposition, et qui sont les plus propres à vous obtenir cette défiance de vous-même.

Le premier moyen, c'est de rentrer en vous-même, de reconnaître votre bassesse, votre néant et l'impossibilité de rien faire par vos propres forces qui puisse mériter le royaume des cieux.

Et puisque cette défiance est un don de Dieu, un second moyen de l'obtenir, c'est de la demander souvent au Seigneur par une prière humble et fervente. Pour cela encore, vous ne reconnaîtrez pas seulement que vous en êtes privé, vous avouerez aussi que vous êtes par vous-même dans la complète impossibilité de l'acquérir. Ainsi, vous présentant fréquemment aux pieds de la divine Majesté avec une foi vive que c'est à sa bonté

seule que vous serez redevable de ce don précieux, vous l'attendrez avec persévérance, jusqu'à ce qu'il plaise à la divine Providence de vous l'accorder ; et alors, vous finirez certainement par l'obtenir.

Accoutumez-vous à vous craindre vous-même, à redouter votre propre jugement, la violente inclination qui vous porte au péché, ainsi que la multitude des ennemis contre lesquels vous êtes impuissant à faire la moindre résistance. Craignez leur grande expérience au combat, leurs stratagèmes, leurs transfigurations en anges de lumière, leurs innombrables artifices et les pièges qu'ils tendent si subtilement dans les sentiers mêmes de la vertu : ayez cette crainte, c'est un troisième moyen d'acquérir la défiance de vous-même.

Enfin, voici le quatrième moyen. Quand vous avez eu le malheur de faire quelque chute, rentrez alors en vous-même et pénétrez-vous plus vivement de la considération de votre extrême faiblesse. En permettant cette chute Dieu a voulu vous éclairer d'une plus vive lumière. Par son inspiration vous vous connaissez mieux, vous apprenez à vous mépriser vous-même comme une misérable créature que vous êtes, et vous en venez à consentir que les autres vous tiennent dans un égal mépris. Sans cette volonté franche, il n'y a point de défiance vraiment vertueuse : car son fondement ne repose que sur l'humilité sincère et sur la connaissance expérimentale dont nous avons parlé.

Eh bien donc, il est clair que quiconque veut communiquer avec la lumière surnaturelle et la vérité incréée, doit nécessairement se connaître d'abord soi-même. Cette connaissance, les âmes superbes et présomptueuses l'obtiennent ordinairement par l'expérience de leurs chutes. Avec justice, la divine clémence les laisse tomber dans des fautes contre lesquelles elles se persuadaient pouvoir se défendre ; et c'est ainsi que venant à se connaître telles qu'elles sont, elles apprennent à se défier d'elles-mêmes en toutes circonstances.

Cependant Dieu n'a recours à cet extrême moyen que quand les meilleurs n'ont point procuré les avantages que se proposait sa divine bonté.

Il ne permet, d'ailleurs, que l'homme tombe plus ou moins qu'en proportion de son orgueil et de sa propre estime ; de sorte que celui qui n'aurait pas la moindre présomption, comme la bienheureuse Vierge Marie, par exemple, serait par là même à l'abri de toute chute.

Donc, quand il vous est arrivé de commettre quelque faute, réfugiez-vous dans les sentiments d'une humble connaissance de vous-même, et demandez à Dieu, avec une sainte importunité, la lumière nécessaire pour bien vous connaître, avec la complète défiance de vous-même. Voilà ce que vous devrez faire, si vous ne voulez pas expérimenter des chutes nouvelles et peut-être beaucoup plus graves encore.

CHAPITRE III

De la confiance en Dieu

Nous avons dit toute l'importance de la défiance de soi-même dans le combat spirituel ; et cependant, quelque nécessaire qu'elle soit, toute seule elle ne suffirait pas ; tout au plus pourrions-nous fuir, quand il nous aurait été donné d'échapper à la victoire de nos ennemis. Avec la défiance de vous-même, il vous faut donc encore la confiance en Dieu, dans l'espoir et l'attente que c'est à lui seul que vous devrez tout bienfait, le secours de la grâce et la victoire.

C'est vrai, de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous ne devons attendre que des chutes de notre faiblesse ; et c'est pourquoi nous devons avoir une entière défiance de nous-mêmes. Mais avec le secours de Dieu nous sommes sûrs d'obtenir une grande victoire, à la condition que nous nous rendions dignes de sa protection en armant notre cœur d'une vive confiance en lui.

Cette confiance en Dieu, quatre moyens nous sont aussi donnés pour l'obtenir.

Et d'abord, il faut la lui demander.

En second lieu, il faut considérer, avec l'œil de la foi, la toute-puissance et la sagesse infinie de Dieu, à qui rien n'est impossible ni difficile. Il faut se rappeler que sa bonté étant sans bornes, il

met toujours un empressement incroyable à nous accorder sans cesse tout ce qui est nécessaire à notre vie spirituelle et à la victoire complète de nous-mêmes : il nous suffit de nous jeter dans ses bras avec confiance.

Pendant trente-trois ans le divin Pasteur a couru à la poursuite de sa brebis égarée ; il l'a appelée avec des cris si perçants que sa voix s'y fatigua ; il l'a suivie dans des sentiers si pénibles et si hérissés d'épines, qu'il y laissa son sang et sa vie. Après cela, quand cette pauvre brebis revient à lui dans l'obéissance de ses commandements, avec le désir, tout faible qu'il soit, d'obéir à sa voix ; quand elle l'appelle et qu'elle le supplie, comment serait-il possible qu'il ne tournât pas vers elle des regards de vie, qu'il fût sourd à sa voix et qu'il ne la prît sur ses divines épaules, en se réjouissant avec tous les anges du ciel ?

Dans l'Évangile, nous voyons le Seigneur courir à la recherche du pécheur aveugle et muet, sous la parabole de la drachme ; il le poursuit avec un empressement plein d'amour jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé : comment voulez-vous, après cela, qu'il abandonne la brebis égarée quand elle appelle son Pasteur à grands cris ?

Dieu frappe sans cesse à la porte de notre cœur, dans le désir d'y entrer et d'y faire son festin mystique par la communication de ses dons : comment croire, après cela, que quand nous lui

ouvrons, en l'invitant à entrer, il s'y refuse et devienne sourd à notre invitation ?

Un troisième moyen d'acquérir la sainte confiance, c'est de recourir à la vérité de la sainte Ecriture. Dans plusieurs endroits, elle nous montre clairement que celui-là n'est jamais confondu qui met sa confiance en Dieu : il faut se les rappeler.

Enfin, voici la quatrième manière d'obtenir tout à la fois et la défiance de soi-même et la confiance en Dieu :

Quand vous avez quelque chose d'important à faire, quelque combat à livrer ou quelque victoire à remporter sur vous-même, avant même de prendre une détermination définitive, pensez à votre faiblesse, défiez-vous bien de vous-même ; et puis ensuite, ayez recours à la puissance, à la sagesse et à la bonté de Dieu. Dans cette disposition, vous prendrez la résolution d'agir, de combattre généreusement ; et, revêtu de ces armes et fort de la prière, dont nous parlerons en son lieu, vous combattrez et vous agirez avec confiance.

Si vous n'étiez pas fidèle à observer cet ordre, bien qu'il vous parût faire toutes choses dans la confiance en Dieu, vous vous exposeriez à une grande illusion : la présomption de soi-même est si naturelle à l'homme, elle est si subtile, qu'elle se cache et vit jusque dans une prétendue défiance que nous avons de nous-mêmes et dans la confiance que nous croyons avoir en Dieu.

Mais encore, pour fuir la présomption avec

toute la sollicitude possible, et pour n'agir qu'avec défiance de nous-mêmes et avec confiance en Dieu, il faut que la vue de notre faiblesse précède la méditation de la toute-puissance divine, et que nous n'agissions que d'après ces deux considérations préliminaires.

CHAPITRE IV

Du signe auquel on peut reconnaître si l'on agit avec défiance de soi-même et confiance en Dieu.

Quelquefois une âme présomptueuse s'imagine posséder la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, et cependant elle se trompe. Ce qui vous le prouvera, ce sont les dispositions qui se manifesteront en elle après une chute.

Si après avoir fait quelque chute vous vous laissez aller à la tristesse, à l'inquiétude et à je ne sais quel découragement qui vous porterait à croire que vous n'êtes plus capable de progrès ni même d'aucun bien, c'est un signe évident que vous aviez plus de confiance en vous-même qu'en Dieu. Et plus votre tristesse et votre découragement seront portés loin, plus vous aviez confiance en vous et moins en Dieu. Au contraire, celui qui se défie beaucoup de lui-même et qui met toute sa confiance en Dieu, ne s'étonne pas de ses chutes ;

il ne s'abandonne point à une tristesse ni à des plaintes exagérées : car il sait qu'il ne doit attribuer cette chute qu'à sa propre faiblesse et à son peu de confiance en Dieu. De là, il devient plus défiant de lui-même et plus humblement confiant en Dieu ; le péché et les passions désordonnées qui ont occasionné sa chute deviennent avant tout l'objet de sa haine ; il éprouve une douleur profonde, mais calme et paisible, d'avoir offensé Dieu ; et c'est dans ces dispositions qu'avec un courage plus ferme et une résolution plus généreuse, il continue l'œuvre de son salut et poursuit ses ennemis jusqu'à la mort.

Je voudrais voir ces considérations méditées par certaines personnes, qui font de la spiritualité, et qui du moment où elles sont tombées dans quelque défaut ne peuvent plus et ne veulent plus vivre en paix. Elles vont bien vite trouver leur directeur, avec un désir impatient de se délivrer de l'inquiétude qui naît de leur amour-propre ; au lieu d'aller surtout lui demander d'effacer la tache de leur péché et de puiser, dans le sacrement de Pénitence la force nécessaire pour n'y plus retomber.

CHAPITRE V

D'une illusion dans laquelle tombent beaucoup d'âmes qui considèrent leur pusillanimité comme une vertu.

Une autre illusion dans laquelle tombent encore bien des âmes, c'est de regarder comme des vertus la pusillanimité et l'inquiétude qui leur viennent après le péché, sous prétexte qu'elles sont accompagnées d'un certain déplaisir. Elles ne voient pas que ces dispositions ont leur source dans un orgueil secret, dans une présomption fondée sur la confiance qu'elles avaient d'elles-mêmes et de leurs propres forces. Parce qu'elles s'estimaient réellement quelque chose, elles avaient en elles-mêmes une souveraine confiance ; mais aussitôt qu'une chute leur a fait apercevoir tout ce qui leur manque, elles se troublent, elles s'en étonnent comme d'une chose tout à fait extraordinaire ; et, en voyant s'évanouir le misérable fondement sur lequel elles avaient placé toute leur confiance, elles s'abandonnent à la pusillanimité et au découragement.

L'âme vraiment humble ne connaît pas cette disposition. Parce qu'elle ne met toute sa confiance qu'en Dieu et qu'elle ne présume rien de ses propres forces, quand elle a le malheur de tomber dans quelque faute, elle en éprouve de la

douleur, sans doute, mais elle ne s'en étonne pas et elle n'en prend aucune inquiétude exagérée : sa misère et sa propre faiblesse lui sont trop bien connues à la lumière de la vérité, et elle sait que ses péchés ne viennent que de là.

CHAPITRE VI

Autres avis pour acquérir la défiance de soi-même et la confiance en Dieu.

La défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu étant les sources principales où nous puisons la force de vaincre nos ennemis, je veux ajouter encore quelques avis qui vous aideront à les obtenir, avec l'aide de Dieu.

Et d'abord, sachez bien et tenez pour certain que pour faire la volonté de Dieu, tous les dons naturels et acquis, toutes les grâces gratuites, la connaissance de toute la sainte Ecriture, la longue habitude du service de Dieu, ne suffisent pas. Il faut, pour cela, que dans toute bonne œuvre que nous entreprenons, dans toute tentation que nous avons à vaincre, dans tout péril que nous avons à fuir, dans toute croix que nous avons à porter conformément à la divine volonté, il faut, dis-je, que notre cœur soit particulièrement relevé et soutenu par le secours de Dieu, et que sa puissante

main vienne nous aider à remplir les devoirs qui nous sont imposés.

Et cette conviction de la nécessité du secours de Dieu, nous devons l'entretenir en nous tous les jours, à toute heure et à chaque moment de notre vie : c'est le seul moyen d'échapper à toute vaine confiance en nos propres forces.

Et pour ce qui est de la confiance en Dieu, sachez que quel que soit le nombre de vos ennemis, leur âge et leur expérience, rien ne lui est plus facile que de les vaincre.

Ainsi, supposez une âme chargée de péchés et de tous les défauts qu'il est possible d'imaginer dans le monde ; supposez qu'elle soit accablée de toutes les tentations, et qu'elle ait pris tous les moyens connus pour fuir le péché et faire le bien, sans avoir jamais pu acquérir la plus petite vertu ; supposez même qu'elle se soit engagée plus avant dans le mal ; ce n'est cependant pas une raison de manquer de confiance en Dieu ; il ne faut pas, pour cela, abandonner les armes ni les exercices spirituels, mais il faut toujours combattre généreusement. Il faut savoir, en effet, que dans ce combat spirituel on n'est jamais perdu tant qu'on n'a pas cessé de combattre et de se confier en Dieu : car son secours ne manque jamais à ses soldats, quoiqu'il permette parfois qu'ils soient blessés. Combattez donc toujours, tout vous y engage. D'ailleurs, les médicaments sont là tout près de la blessure, les combattants peuvent être

sûrs de leur efficacité quand ils attendent avec confiance le secours de Dieu ; et souvent, quand ils y penseront le moins, leurs ennemis tomberont morts à leurs pieds.

CHAPITRE VII

De l'exercice en général et de l'exercice de l'intelligence que nous devons préserver de l'ignorance et de la curiosité.

La défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu sont bien nécessaires dans le combat spirituel ; seules, cependant, elles ne nous suffiraient pas pour triompher de nous-mêmes, et nous pourrions encore, avec elles, nous précipiter dans une foule de maux. Il nous faut donc y ajouter l'exercice : et c'est la troisième chose que nous avons proposée.

Cet exercice doit porter principalement sur l'intelligence et sur la volonté.

Quant à l'intelligence, il est deux choses qui l'obscurcissent le plus ordinairement et dont nous devons surtout nous garder.

L'ignorance d'abord, qui la jette dans les ténèbres et qui l'empêche d'arriver à la connaissance du vrai, qui est son objet propre. Or, c'est l'exercice qui rend l'intelligence claire, lucide et capa-

ble de voir et de discerner le bien, autant que cela est nécessaire pour purifier l'âme de ses passions désordonnées et l'orner de saintes vertus.

Deux moyens nous sont offerts pour nous aider à obtenir cette lumière de l'intelligence.

Le premier et le plus important, c'est la prière. Il faut prier l'Esprit-Saint qu'il daigne la répandre dans nos âmes. Cherchons bien sincèrement Dieu seul, avec sa sainte volonté ; préférons toujours l'avis de nos directeurs spirituels à notre jugement propre : et nous sommes sûrs de l'efficacité de notre prière.

Le second moyen est un exercice continu de notre esprit dans une méditation profonde et sincère des choses. C'est à la lumière intérieure de l'Esprit-Saint qu'il faut voir si elles sont bonnes ou mauvaises, et ne pas s'en rapporter aux apparences extérieures, à l'illusion des sens, ni aux jugements du monde.

En la faisant convenablement, cette considération nous montrera clairement le néant, la vanité et le mensonge de tout ce qu'un monde aveugle et corrompu aime et recherche, de tout ce qu'il procure par tant de moyens divers. Nous verrons, alors, que les honneurs et les plaisirs de la terre ne sont que vanité et affliction d'esprit ; que les injures et les opprobres qui nous viennent du monde nous procurent la véritable gloire, et que c'est dans les tribulations que nous trouvons la vraie satisfaction. Nous reconnâtrons que la ma-

gnanimité consiste à pardonner à nos ennemis et à leur faire du bien, et que c'est là un des caractères de ressemblance les plus frappants que nous puissions avoir avec Dieu. Nous concluons qu'il vaut bien mieux mépriser le monde que d'en être le maître ; qu'obéir pour l'amour de Dieu aux plus viles créatures est plus généreux et plus grand que de commander aux souverains ; que l'humble connaissance de nous-mêmes a plus de prix que la sublimité de toutes les sciences ; et qu'enfin, la défaite et la mortification du moindre de nos appétits déréglés mérite mille fois plus de louanges que la soumission des villes les mieux fortifiées, que la victoire sur les plus puissantes armées, que la puissance de faire des miracles et même de ressusciter les morts.

CHAPITRE VIII

Des raisons qui nous empêchent de discerner exactement les choses et de la manière dont nous devons nous y prendre pour les bien apprécier.

La raison pour laquelle nous discernons mal les choses dont nous avons parlé et beaucoup d'autres encore, c'est la précipitation avec laquelle nous y attachons l'amour ou la haine, à première vue :

cette disposition de la volonté obscurcit l'intelligence et l'empêche de juger les choses telles qu'elles sont réellement.

Or, pour éviter de tomber dans cette illusion, il faut bien veiller à conserver le plus possible votre volonté libre et dégagée de toute affection désordonnée, quel que soit son objet.

Quand donc quelque objet se présente à vous, arrêtez-y d'abord le regard de votre intelligence. Si c'est une chose contraire à vos inclinations naturelles, naturellement elle doit vous inspirer la haine ; tandis qu'elle vous inspirera l'amour, si elle flatte vos appétits. Or, avant de vous abandonner à l'attrait ou à la répulsion de ce premier mouvement, réfléchissez avec maturité.

Dégagée des préjugés de la passion, l'intelligence, alors, se trouve libre ; elle voit clairement les choses, elle peut distinguer le vrai du faux, démêler le mal qui se cache sous l'attrait d'un plaisir trompeur, et le bien qui se présente sous l'apparence du mal.

Au contraire, si la volonté se laisse incliner vers le premier sentiment d'amour ou de haine que lui inspire une chose, l'intelligence n'est plus en état de la bien apprécier. L'affection préconçue se place entre l'esprit et l'objet proposé ; elle l'offusque au point de le tromper complètement sur la nature de cet objet, et elle le représente alors sous un jour si faux que l'âme en devient encore plus ardente dans son amour ou dans sa haine,

malgré toutes les réclamations de l'ordre et de la saine raison.

Ainsi, c'est l'affection préconçue qui contribue le plus puissamment à obscurcir l'intelligence ; et, dans cette obscurité, elle présente l'objet à la volonté sous des couleurs plus aimables ou plus odieuses que jamais.

Aussitôt donc que l'on oublie la règle que nous venons d'énoncer, et qui est d'une si grande importance dans cet exercice, l'intelligence et la volonté, ces deux puissances si excellentes et si nobles, s'engagent tristement et toujours plus profondément, comme dans un labrynth, de ténèbres en ténèbres et d'erreurs en erreurs.

Donc, mon enfant, gardez-vous, avec le plus grand soin, de toute affection désordonnée ; examinez-la très-bien d'abord et tâchez de la reconnaître pour ce qu'elle est réellement, au flambeau de votre intelligence ; mais surtout, consultez les lumières de la grâce, les inspirations de la prière et le jugement de votre Père spirituel.

C'est surtout quand il s'agit de bonnes et saintes œuvres extérieures qu'il vous faut observer les avis que je viens de vous donner : car, par cela même qu'elles portent ce caractère, elles vous exposent bien plus au danger de l'illusion et de l'indiscrétion.

Il suffirait donc de quelque circonstance de temps, de lieu et de distance ; ou bien il ne faudrait qu'un ordre donné au nom de l'obéissance,

pour que ces bonnes œuvres devinssent pour nous l'occasion de quelque grand dommage. Est-ce que vous ne savez pas qu'il en est beaucoup qui ont trouvé de véritables dangers dans les pratiques les plus louables et les plus saintes ?

CHAPITRE IX

D'un autre défaut contre lequel l'intelligence doit se tenir en garde pour arriver à un juste discernement.

Un autre défaut contre lequel nous avons à prémunir l'intelligence, c'est la curiosité. Il est certain que du moment où nous remplissons notre esprit de pensées dangereuses, vaines ou importunes, nous le rendons incapable de s'attacher à ce qui pourrait nous conduire à la vraie mortification et à la perfection.

D'après cela, vous feriez bien de vous considérer comme étranger à toute recherche des choses mondaines du moment où elles ne sont pas nécessaires, et alors même qu'elles ne seraient pas mauvaises.

Réprimez, autant que vous le pouvez, la curiosité de votre intelligence ; aimez à la rendre pauvre des choses dangereuses ou seulement inutiles.

Que les nouvelles et les vicissitudes du monde, quelles qu'elles soient, soient pour vous comme

si elles n'étaient pas. Si elles se présentent d'elles-mêmes à votre esprit, refusez-les et chassez-les bien loin de vous.

Et même dans votre désir de connaître les choses célestes, n'oubliez pas d'être toujours humble et discret : contentez-vous de savoir Jésus-Christ crucifié, sa vie, sa mort ; et encore autant seulement qu'il le demande de vous.

Ne vous inquiétez pas du reste ; cette indifférence sera fort agréable à Dieu : car ceux-là sont ses bien-aimés et ses chéris qui ne lui demandent et ne recherchent que ce qu'il leur faut pour aimer sa divine bonté et accomplir sa volonté sainte. Toute autre demande et toute autre recherche viennent de l'amour-propre et de l'orgueil : ce sont des pièges du démon.

En tenant compte de ces recommandations, vous échapperez à beaucoup d'embûches. Voyant que la volonté est ferme et forte dans ceux qui s'appliquent à la vie spirituelle, le rusé serpent s'attache à jeter leur intelligence dans l'abattement, et il finit ainsi par se rendre maître de l'une et de l'autre.

Pour cela, très-souvent il inspire aux âmes des sentiments élevés, vifs et curieux ; il n'y manque pas quand surtout il s'attaque à des personnes d'esprit, d'un grand talent, et qui sont ainsi plus susceptibles de se laisser emporter au souffle de l'orgueil. Pendant qu'elles sont tout entières au plaisir et à la discussion de ces grandes choses,

où elles s'imaginent faussement jouir de Dieu, elles oublient de purifier leur cœur et de s'appliquer à la connaissance d'elles-mêmes, ainsi qu'à la vraie mortification. Engagées alors dans les filets de l'orgueil, elles se font une idole de leur propre intelligence.

Une conséquence de cette disposition, c'est que, peu à peu et sans s'en apercevoir, ces pauvres âmes en viennent à conclure qu'elles peuvent très-bien se passer des conseils et des observations des autres ; elles s'habituent bien vite à ne plus jamais recourir, en toute circonstance, qu'à leur propre jugement.

Voilà, certes, un bien grave danger, et il est très-difficile d'y remédier. C'est qu'en effet, l'orgueil de l'intelligence est encore plus à craindre que celui de la volonté. Quand une fois l'intelligence a reconnu l'orgueil de la volonté, il ne lui faut plus que l'obéissance à qui de droit, et il lui devient facile de se réformer. Mais quand on a la ferme persuasion qu'on juge mieux que tout autre, par qui et comment voulez-vous qu'on puisse se réformer ? Comment vous soumettre au jugement d'autrui, quand vous serez convaincu qu'il ne vaut pas le vôtre ?

L'œil de l'âme, je veux dire l'intelligence, était destiné à sonder et à purifier la plaie d'une volonté superbe ; mais si cet œil est malade, aveugle, ou bien s'il est lui-même enflé d'orgueil, qui pourra le guérir ?

Et quand la lumière sera devenue ténèbres et que la règle sera trompeuse, qu'advient-il du reste ?

Résistez donc de bonne heure à un orgueil si dangereux ; résistez-lui avant qu'il ne pénètre jusqu'à la moelle de vos os.

Emoussez la pointe de votre intelligence ; aimez à soumettre votre jugement à celui des autres ; ne rougissez pas de paraître insensé pour l'amour de Dieu : vous serez alors plus sage que Salomon.

CHAPITRE X

De l'exercice de la volonté et du but vers lequel doivent tendre tous les actes intérieurs et extérieurs.

Indépendamment de l'exercice auquel vous devez appliquer l'intelligence, il faut encore régler tellement votre volonté que, l'arrachant à ses propres inclinations, vous la rendiez en tout conforme au bon plaisir de Dieu.

Et remarquez qu'il ne suffit pas de vouloir ni de faire les choses qui sont les plus agréables à Dieu ; il faut encore les vouloir et les faire par son inspiration, et dans le seul but de lui plaire.

C'est ici surtout qu'il nous faut combattre la nature énergiquement. Elle incline tellement vers sa propre satisfaction, qu'en toutes choses, mais

principalement dans les bonnes et pieuses pratiques, elle cherche avant tout son avantage et son plaisir ; elle en fait son occupation continuelle ; et ces pratiques deviennent pour elle comme autant de mets dont elle ne se défie pas, et dont elle se repaît avec avidité.

Quand donc ces pratiques se présentent à nous, aussitôt nous nous y arrêtons et nous voulons les embrasser ; malheureusement ce n'est pas la seule volonté de Dieu qui nous fait agir, nous n'avons pas pour unique but de ne plaire qu'à lui ; mais nous recherchons subtilement pour nous le bien et la satisfaction qui se trouvent à vouloir ce que Dieu veut.

Cette illusion est d'autant plus subtile que la chose sur laquelle elle porte est plus excellente en elle-même. Aussi, jusque dans le désir de posséder Dieu lui-même, nous sommes exposés aux sacrifices de l'amour-propre ; et il arrive souvent que nous y cherchons plus l'intérêt et la satisfaction qui doivent en résulter pour nous, que la volonté de Dieu même qui veut être aimé, désiré et obéi dans l'intérêt de sa gloire toute seule.

Pour vous préserver des embûches qui vous empêcheraient d'avancer dans le chemin de la perfection, et pour vous accoutumer à ne plus vouloir et à ne plus agir que par l'inspiration de Dieu, et avec la seule intention d'honorer et de satisfaire Celui qui veut être seul le principe et la fin de nos actions et de nos pensées, voici ce que

vous devez faire. Une bonne pratique, de celles que Dieu veut, se présente-t-elle à vous, ne vous hâtez pas d'y incliner votre volonté pour la vouloir vous-même aveuglément ; mais commencez d'abord par élever votre esprit vers Dieu, et c'est là que vous verrez que sa divine volonté est que vous vouliez parce qu'il le veut ainsi, et dans le but de lui plaire à lui seul.

Une fois que cette divine volonté a excité et entraîné la vôtre, vous en venez ensuite à ne plus rien vouloir que comme voulu de Dieu, et vous ne vous proposez plus que son bon plaisir et son honneur.

De même aussi, quand vous voulez repousser les choses que Dieu ne veut pas, ne les rejetez qu'après avoir fixé le regard de votre intelligence sur la divine volonté : c'est alors que vous reconnaîtrez qu'elle vous demande la répulsion de ces choses, pour lui être agréable.

Mais il faut bien savoir que les fraudes et les subtilités de la nature sont rarement reconnues. Comme c'est toujours secrètement qu'elle se recherche elle-même, souvent elle nous fait croire que nous n'avons pour motif et pour fin que de plaire à Dieu, et c'est une illusion.

De là il arrive souvent que nous voulons ou que nous repoussons certaines choses dans notre propre intérêt, tout en nous imaginant que notre détermination n'a pour unique but que le bon plaisir de Dieu.

Pour éviter cette illusion, le moyen propre et intrinsèque serait la pureté de cœur. Cette pureté consiste à se dépouiller du vieil homme et à se revêtir du nouveau : et c'est là l'objet de tout le combat spirituel.

Cependant, comme vous êtes plein de vous-même, prenez toujours de grandes précautions. Quand vous êtes pour agir, commencez par vous dégager, autant que possible, de toute pensée qui vous porterait à croire que vous devez y mettre du vôtre. Après cela, dans vos déterminations, dans vos actes, dans vos répulsions, ne vous laissez guider que par le mouvement et l'attrait de la pure et simple volonté de Dieu.

Sans doute, il ne vous sera pas toujours possible de sentir actuellement ce motif, dans les actes intérieurs de l'âme surtout, et même dans les actions extérieures qui se font rapidement ; mais, au moins, faites en sorte de le posséder virtuellement en toute circonstance ; et tenez-vous-en toujours à l'intention sincère de ne plaire en toutes choses qu'à Dieu seul.

Quant aux actions qui persévèrent pendant quelque temps, il ne faut pas vous contenter de diriger votre intention en les commençant, il faut encore la renouveler souvent et la tenir en éveil jusqu'à la fin. Autrement, il est un autre piège dans lequel vous pourriez tomber : c'est celui de notre affection naturelle. Comme elle incline avec beaucoup plus de souplesse vers nous-mêmes que

vers Dieu, il arrive fréquemment que, dans l'espace de quelque temps, elle nous fait changer d'objet et de fin, sans même que nous nous en apercevions.

L'âme chrétienne qui n'est pas bien sur ses gardes, commence souvent une bonne action avec la pensée de ne plaire qu'à son divin Seigneur ; mais plus tard, peu à peu et comme à son insu, elle se complaît tellement dans son propre sens, qu'elle oublie la volonté de Dieu, pour incliner et s'attacher au sentiment qu'elle en éprouve, à l'intérêt et à l'honneur qu'elle en peut retirer. C'est au point que si Dieu lui-même entrave cette action par la maladie, par un accident, ou par le moyen de quelque créature, aussitôt l'âme tombe dans le trouble et dans l'inquiétude ; elle va même, quelquefois, jusqu'à murmurer contre celui-ci, contre celui-là, quand ce n'est pas contre Dieu même. Preuve assurément bien évidente que son intention n'était pas en tout celle de Dieu, mais qu'elle prenait sa source dans un fond gâté et corrompu.

C'est pourquoi, une âme qui n'agit que par le mouvement de Dieu et dans le but de ne plaire qu'à lui, ne veut pas une chose plutôt qu'une autre : elle ne veut telle chose qu'à la condition qu'il plaît à Dieu qu'elle la possède, et encore ne la veut-elle que de la manière et dans le temps qui lui seront agréables. Après cela, qu'elle obtienne ou non ce qu'elle se proposait, elle est toujours en paix et également contente : car enfin,

quoi qu'il arrive, elle en vient à son but, puisqu'elle ne voulait, avant tout que le bon plaisir de Dieu.

Tenez-vous donc bien recueilli en vous-même, et prenez soin de diriger toujours vos actions vers la perfection de cette fin.

Et si parfois, dans l'examen des dispositions de votre âme, vous reconnaissiez que le motif du bien que vous faites, c'est la fuite des peines de l'enfer ou l'espérance du paradis, alors encore vous pourriez vous proposer comme fin dernière le bon plaisir et la volonté de Dieu : car il aime, autant que vous, que vous échappiez à l'enfer et que vous entriez dans son royaume.

On ne reconnaîtra jamais assez la force et la vertu de cette pureté d'intention. Si basse ou si petite que vous la supposiez, une chose faite dans le but de plaire à Dieu seul et pour sa gloire, vaut, pour ainsi dire, infiniment mieux que d'autres actions d'une plus grande valeur et d'un plus haut prix qui seraient faites sans cette disposition.

C'est là ce qui fait qu'un seul denier donné à un pauvre dans l'unique intention de plaire à la divine Majesté, est beaucoup plus agréable à Dieu que l'abandon de toutes vos richesses, si grandes qu'elles soient, dès lors qu'il serait fait avec une intention moins pure. Je le dis alors même que vous n'auriez en vue que les biens du ciel ; et pourtant, cette fin n'est pas seulement bonne, mais elle doit être le principal objet de nos désirs.

Cette pratique de ne rien faire qu'avec la seule

intention de plaire à Dieu paraît difficile au début, mais l'usage la rendra douce et facile. Nous y arriverons encore par l'expression souvent répétée de nos désirs vers Dieu. Il est notre bien le plus parfait, l'unique bien qui mérite par lui-même que toutes les créatures le cherchent, le servent et l'aiment par-dessus tout : c'est donc à lui que nous adresserons les aspirations et les affections les plus vives de notre cœur.

Plus nous mettrons d'application dans cette considération du mérite infini de Dieu, et plus nous la ferons souvent ; plus les actes de la volonté dont nous avons parlé, se multiplieront, et plus il deviendront fervents. Et c'est ainsi que nous acquerrons plus facilement et plus promptement l'habitude de faire toutes nos actions pour la gloire et l'amour du divin Maître, qui en est seul digne.

Enfin, voici un dernier avis que je vous donne pour obtenir cette pureté d'intention si précieuse : c'est de la demander à Dieu avec une incessante prière, et de considérer souvent les bienfaits innombrables que vous avez reçus de sa divine bonté, et qu'il vous a toujours accordés par amour pour vous et sans aucun intérêt de sa part.

CHAPITRE XI

De quelques considérations qui portent la volonté à ne rechercher en toutes choses que le bon plaisir de Dieu.

Une autre considération qui vous portera à rechercher en toutes choses et avec plus de facilité le bon plaisir et la gloire de Dieu, c'est de vous rappeler souvent qu'il a commencé lui-même par vous honorer et vous aimer de mille manières.

Dans la création d'abord : quand il vous a tiré du néant, qu'il vous a fait à sa ressemblance et qu'il vous a soumis toutes les autres créatures. Dans la rédemption : quand il vous a racheté, non pas par le ministère d'un ange, mais de son Fils unique ; non pas au prix corruptible de l'or ou de l'argent, mais avec son sang précieux et par une vie toute remplie d'opprobres et de souffrances.

Quand, après cela, à chaque heure du jour, à chaque moment, il vous protège contre vos ennemis ; quand il combat pour vous avec sa grâce ; qu'il tient continuellement à votre disposition, pour vous défendre et vous nourrir, son Fils bien-aimé caché sous les espèces du sacrement de l'autel ; comment ne reconnaissez-vous pas, à ces traits, l'amour inestimable dont l'infinie bonté de Dieu daigne vous honorer ? Il est si grand que personne ne comprendra jamais qu'un Dieu

si majestueux puisse tant s'occuper de notre pauvreté, de notre misère et de notre bassesse ; et l'on ne comprendra pas davantage tout ce à quoi nous sommes obligés à l'égard d'une si haute Majesté, en reconnaissance de tant et de si précieux bienfaits.

Les grands de la terre, quand ils reçoivent les honneurs que leur rendent des personnes pauvres et de basse condition, se sentent néanmoins obligés de leur répondre par la reconnaissance : eh bien, nous, dans notre extrême bassesse, que pourrions-nous faire pour le Roi suprême de l'univers, qui a daigné tant nous aimer et nous estimer à un si haut prix ?

Vous savez bien, ensuite, que la divine Majesté mérite infiniment que nous l'honorions et que nous la servions avec l'intention pure de lui être agréables ; conservez toujours bien vif ce souvenir dans votre âme.

CHAPITRE XII

Des volontés diverses qui se manifestent dans le cœur de l'homme et des combats qu'elles se livrent entre elles.

Remarquons d'abord, ici, que nous portons en nous deux volontés : la première, qui vient de la raison, et que nous appelons pour cela la volonté

raisonnable ou supérieure ; et l'autre, qui vient des sens, que l'on nomme volonté inférieure ou sensuelle, et qui s'exprime encore par les termes d'appétit, de chair, de sens ou de passion. Toutefois, parce que c'est surtout par la raison que nous sommes des hommes, lorsque nous ne désirons une chose que par une volonté sensuelle, ce désir ne s'entend pas en nous d'une véritable volonté, tant que la volonté supérieure n'intervient pas pour nous faire vouloir.

Ce principe admis, voici en quoi consiste tout notre combat spirituel. La volonté raisonnable tient le milieu entre la volonté de Dieu qui la domine, et la volonté sensuelle qui est au-dessous d'elle ; et son rôle est d'être en lutte continuelle avec l'une ou avec l'autre, chacune d'elles s'efforçant de l'entraîner de son côté et de la rendre obéissante et soumise.

Il faut bien l'avouer, au commencement de la lutte, quand il s'agit de se déterminer à changer de vie et à se rendre meilleur ; quand il faut s'arracher au monde et aux sens, pour se donner à l'amour et au service de Jésus-Christ, il en coûte beaucoup de peine et beaucoup de fatigue.

Les coups qui tombent alors sur la volonté supérieure, et qui viennent tout à la fois et de la volonté divine et de la volonté sensuelle qui la combattent sans cesse ; ces coups sont violents et terribles, et les âmes qui n'y sont pas accoutumées en ressentent une grande peine.

Cette lutte n'éprouve pas ceux qui sont dans l'habitude de la vertu ou du vice, et qui marchent franchement dans l'une ou l'autre de ces deux voies : les hommes vertueux n'ont aucune peine à se conformer à la volonté de Dieu, et les vicieux s'abandonnent sans effort à l'impulsion des sens.

Toutefois, que personne ne présume pouvoir acquérir les vertus chrétiennes, ni servir Dieu comme il faut, sans de sérieux efforts. Il faut, pour cela, se faire violence à soi-même. Quels que soient les plaisirs auxquels on ait été d'abord attaché avec une affection terrestre, il est toujours pénible de s'y arracher : il faut savoir surmonter cette épreuve.

De là vient qu'il en est bien peu qui arrivent à la vraie perfection. Après s'être fatigués à corriger les plus grands défauts, beaucoup refusent de se faire de nouvelles violences ; il leur répugne de continuer à souffrir les tiraillements et les ennuis que l'on éprouve à résister à ces mille petites inclinations naturelles, à toutes ces petites passions : et qu'arrive-t-il ? c'est que ces passions et ces inclinations moins importantes finissent par prévaloir et par régner victorieusement dans leurs cœurs.

Dans cette disposition, si l'on ne ravit pas le bien d'autrui, on ne se fait pas scrupule de s'attacher souverainement à celui que l'on possède avec justice. On ne voudrait pas arriver aux honneurs par des moyens illicites ; mais on ne les fuit pas

comme on le devrait, on se prend à les désirer, et quelquefois même on les recherche par divers moyens. On observe les jeûnes d'obligation ; mais on ne se mortifie pas sous le rapport du superflu, et l'on satisfait la sensualité par des mets recherchés. On vit dans la continence ; mais on demeure attaché à certaines habitudes sensuelles qui sont un grand obstacle à l'union avec Dieu et à la vie spirituelle. Et cependant, quelque saint que l'on soit, ces imperfections sont très-dangereuses pour ceux qui les conservent, et d'autant plus qu'on les craint moins : chacun doit donc les fuir avec la plus grande vigilance possible.

Une autre conséquence de ces défauts, dans ceux en qui ils se rencontrent, c'est que leurs bonnes actions elles-mêmes sont faites avec tiédeur d'esprit, accompagnées de beaucoup de sentiments d'intérêt propre, et entachées d'imperfections secrètes : ils conservent une certaine bonne opinion d'eux-mêmes, et le désir de n'être pas oubliés dans les louanges et l'estime du monde.

Sous l'influence de ces dispositions, il n'est pas possible de faire quelque progrès dans les voies du salut ; au contraire, on revient sur ses pas, et l'on est fort exposé à retomber dans ses premiers défauts : car on n'aime pas la véritable vertu, et l'on se montre trop peu reconnaissant pour le Dieu qui nous a arrachés à la tyrannie du démon. De plus, on est dans une ignorance et dans un aveuglement qui ne permettent pas de reconnaître

le danger auquel on est exposé : car on est dans la fausse persuasion qu'il n'y a rien à craindre.

Et c'est ici le lieu de signaler une illusion qui est d'autant plus dangereuse qu'elle est moins remarquée. Beaucoup de ceux qui s'appliquent à la vie spirituelle, et qui ne savent pas s'aimer du véritable amour, sont cependant bien plus attachés à eux-mêmes qu'ils ne le devraient. Parmi toutes les pratiques qui se présentent à eux, ils choisissent de préférence celles qui conviennent à leurs inclinations ; et ils négligent celles qui contrarient vivement leurs appétits sensuels, et vers lesquelles ils devraient cependant diriger toute l'énergie du combat. C'est pourquoi, enfant bien-aimé, je vous le recommande et je vous en conjure : aimez, autant que vous le pourrez, les difficultés et les peines que l'on éprouve à se vaincre : tout est là. Sachez-le bien : plus vous vous passionnerez vivement pour les difficultés que l'on rencontre au début de la vertu et du combat spirituel, plus la victoire sera prompte et certaine ; et si vous préférez les obstacles et les fatigues du combat à la victoire et à la vertu elle-même, bientôt vous obtiendrez tout à la fois.

CHAPITRE XIII

De la manière de combattre contre les excitations des sens et des actes auxquels la volonté doit s'appliquer pour acquérir l'habitude de la vertu.

Nous avons déjà dit que votre volonté est sujette à la double influence de la volonté de Dieu et de la volonté des sens. Or, pendant que chacune d'elles cherche à triompher de vous, il faut que vous vous exerciez de plusieurs manières, si vous voulez donner pleine victoire à la volonté divine.

D'abord, quand vous ressentez les assauts et les combats des mouvements sensuels, il faut leur résister énergiquement, pour que la volonté supérieure ne leur donne pas son consentement.

En second lieu, quand ces attaques auront cessé, excitez-les de nouveau en vous, pour avoir occasion de les réprimer avec plus de force et plus d'impétuosité.

Ne craignez pas même de provoquer à un troisième combat ces mouvements sensuels déjà vaincus : car c'est ainsi que vous vous accoutumerez à les chasser loin de vous avec un sentiment de dédain et d'horreur.

Je me hâte de vous dire que, dans ces deux provocations au combat auquel je vous exhorte en face de tout appétit désordonné, j'excepte les ten-

tations de la chair ; nous en parlerons en son lieu.

Enfin, vous vous appliquerez à faire des actes contraires à toute passion vicieuse que vous aurez déjà vaincue.

L'exemple suivant va vous expliquer la méthode que je vous propose.

Vous êtes en butte, je le suppose, à des tentations d'impatience. Si vous rentrez en vous-même et si vous êtes bien attentif, vous vous apercevrez que ces tentations s'attaquent continuellement à la volonté supérieure, pour la gagner et obtenir son consentement.

Alors, vous commencerez le premier exercice par des efforts fréquemment répétés de votre volonté ; autant que vous le pourrez, vous vous opposerez à chaque mouvement de la tentation, pour que votre volonté ne lui donne aucun consentement.

Tant que votre ennemi, terrassé et comme mort, ne sera pas tombé vaincu, ne cessez point de le combattre.

Mais voyez, mon enfant, jusqu'où va la malice du démon. Lorsqu'il s'aperçoit que nous résistons énergiquement aux mouvements de quelque passion, il ne laisse pas de les exciter en nous ; mais une fois qu'il y est arrivé, alors il cherche à les apaiser, dans la crainte qu'un exercice continu nous fasse acquérir l'habitude de la vertu contraire à la passion que nous avons combattue. Par cette trêve qu'il nous donne, il se propose encore de

nous faire tomber dans les pièges de la vaine gloire et de l'orgueil : il espère nous faire croire habilement que nous sommes de braves soldats et que nous en avons eu bientôt fini avec tous nos ennemis.

Vous passerez donc au second combat : vous rappellerez à votre mémoire les pensées qui ont occasionné vos impatiences, vous les excitez jusqu'à ce que vous les sentiez vous émouvoir dans les parties sensibles de votre âme ; et alors, vous redoublerez d'efforts et de volonté, et vous réprimerez encore une fois les mouvements de la passion.

Après avoir repoussé l'ennemi, avec la persuasion que nous avons bien fait et que nous sommes devenus agréables à Dieu, si cependant il n'est pas encore pour nous un objet de haine, nous sommes toujours en danger d'être vaincus par lui dans une autre circonstance. Il vous faudra donc lui livrer un troisième assaut, le chasser loin de vous, lui exprimer toute votre antipathie et vos dédains, jusqu'à ce qu'il soit devenu pour vous un ennemi vraiment odieux et abominable.

Enfin, vous produirez intérieurement des actes directement contraires à vos passions désordonnées ; et c'est ainsi que vous embellirez et que vous perfectionnerez votre âme par l'habitude de la vertu.

Je suppose encore que vous vous proposiez d'acquérir l'habitude de la patience jusqu'à la per-

fection. Si quelqu'un vous donne l'occasion de vous impatienter par ses mépris, il ne suffit pas que vous combattiez suivant la méthode que je viens d'indiquer, il faut en venir jusqu'à vouloir et aimer le mépris dont vous avez été l'objet. Il ne faut pas craindre de désirer que la même personne vous outrage de nouveau et de la même manière. Attendez donc de pied ferme et proposez-vous de supporter avec patience d'autres outrages, fussent-ils plus graves encore.

La raison de la nécessité de ces actes contraires pour nous perfectionner dans la vertu, c'est que les autres actes, quelque fréquents et quelque énergiques qu'ils soient, ne suffisent pas cependant pour extirper en nous les racines du vice.

Ainsi, pour nous en tenir toujours au même exemple, quoique nous ne consentions pas à l'impatience que le mépris excite en nous, quoique même nous la combattions suivant la tactique que nous avons indiquée ; si cependant des actes contraires et fréquemment répétés ne nous accoutument pas à recevoir le mépris comme une chose précieuse et à nous en réjouir, jamais nous ne pourrons nous délivrer complètement de l'impatience. Nous inclinons trop fortement vers notre propre réputation, pour que notre impatience naturelle n'ait pas toujours une souveraine horreur du mépris.

Et, tant que la racine du vice demeure vivante dans l'âme, elle va toujours croissant, de manière

à rendre la vertu languissante, quand elle n'en vient pas jusqu'à la suffoquer entièrement. Ajoutez à cela qu'elle nous expose au péril continuel de retomber dans toutes les occasions qui se présentent à notre faiblesse.

Il nous faut donc conclure que, sans ces actes contraires, il nous est impossible de jamais acquérir la véritable habitude de la vertu.

Il faut remarquer encore que ces actes doivent être assez fréquents et assez nombreux pour extirper entièrement l'habitude vicieuse. C'est après un grand nombre d'actes vicieux que cette habitude a pris possession de votre cœur : pour l'en arracher et la remplacer par la vertu, il faut donc autant d'actes contraires.

Je dirai même qu'il faut plus de bonnes actions pour arriver à l'habitude de la vertu, attendu qu'elles n'ont pas, comme les actes vicieux, le secours de la nature corrompue et du péché.

J'ajoute encore qu'indépendamment de l'exercice intérieur que requiert la vertu, il faut y joindre aussi des actes extérieurs qui lui soient conformes. Ainsi, en demeurant toujours dans l'exemple précédent, vous devrez employer des paroles douces et affectueuses ; vous devrez même, autant que possible, chercher à plaire à celui qui vous a contredit ou qui vous a causé quelque ennui.

Il pourrait arriver que ces actes, tant intérieurs qu'extérieurs, seraient, ou du moins vous paraîtraient accompagnés de tant de faiblesse d'esprit

qu'il vous semblerait les faire comme malgré vous ; gardez-vous bien de les abandonner cependant : si faibles qu'ils soient, ils vous rendent ferme et solide au combat, et ils vous facilitent le chemin de la victoire.

Tenez-vous sur vos gardes et recueillez-vous en vous-même, non pas seulement pour combattre les grandes et violentes passions, mais aussi pour résister aux plus faibles : n'oubliez pas que ce sont ces dernières qui ouvrent la voie aux fortes passions, et qui engendrent en nous les habitudes vicieuses.

Il en est qui, après avoir dompté les plus violentes passions, s'appliquent à peine à déraciner de leur cœur les inclinations plus faibles de ces mêmes passions ; de là vient qu'au moment où ils y pensent le moins, l'ennemi revient les attaquer avec plus d'impétuosité, et ils sont vaincus plus tristement que jamais.

Je vous observerai encore que vous pouvez retirer de grands avantages de la mortification et de la répression de vos désirs, même dans les choses permises, mais qui ne sont pas nécessaires. C'est ainsi que vous vous rendrez mieux disposé et plus prompt à vous vaincre en d'autres circonstances ; vous acquerrez de la force et de l'expérience dans le combat des tentations, vous éviterez plus facilement les embûches du démon, et vous deviendrez ainsi très-agréable à Dieu.

Croyez-moi, mon enfant : si vous voulez tra-

vaille fidèlement à votre réforme et à la victoire sur vous-même, au moyen des saints exercices que je viens de vous exposer et suivant la méthode que je vous ai dite, je vous le promets, en peu de temps vous ferez de grands progrès, et vous deviendrez spirituel, non pas de nom seulement, mais en réalité.

Vous pourriez être tenté de vous y prendre autrement et de recourir à d'autres moyens ; mais, quelque excellents que vous les jugiez, quelque agréables qu'ils soient à votre goût, quelque convenables qu'ils vous paraissent pour vous recueillir et vous entretenir doucement avec Dieu, je vous l'affirme : du moment où vous les emploierez, vous n'aurez plus le droit de vous promettre d'arriver sûrement à l'acquisition de la vertu et de l'esprit vraiment spirituel. Cet esprit, je vous l'ai dit dans le premier chapitre, cet esprit ne consiste pas en des pratiques agréables et conformes aux inclinations de notre nature, ce n'est pas là qu'il prend son origine ; non, c'est dans les pratiques qui crucifient la nature avec tous ses actes qu'il faut faire consister ce véritable esprit ; alors seulement, nous sommes renouvelés par l'habitude des vertus évangéliques, et nous nous identifions au Dieu qui nous a créés, au divin Crucifié.

N'en doutez pas : de même que les habitudes vicieuses sont produites par des actes nombreux et répétés d'une volonté supérieure qui cède aux

appétits des sens, de même aussi les habitudes des vertus évangéliques s'acquièrent par des actes multipliés de conformité à la volonté du Dieu qui nous appelle tantôt à une vertu et tantôt à une autre.

Car, de même que notre volonté ne peut jamais devenir vicieuse ni terrestre, quelque vivement attaquée qu'elle soit par la volonté inférieure et par le vice, tant qu'elle ne leur cède pas et qu'elle ne s'abandonne pas à eux ; de même aussi, jamais elle ne sera vertueuse ni unie à Dieu, quelque énergiquement qu'elle soit appelée et travaillée par les inspirations de la grâce divine, tant qu'elle ne s'y conformera pas à propos dans ses actes intérieurs et extérieurs.

CHAPITRE XIV

De ce que l'on doit faire quand la volonté supérieure paraît vaincue et comme entièrement étouffée par la volonté inférieure et par ses ennemis.

Il semble parfois que la volonté supérieure ne puisse plus rien contre la volonté inférieure ni contre ses ennemis : on ne sent plus en soi une volonté assez énergique pour leur résister. Dans cette disposition, tenez bon toujours, mon enfant, ne cessez pas de combattre : tant qu'il n'est pas bien évident que vous avez cédé, vous avez toujours le droit de vous regarder comme victorieux.

Pour produire ses actes, notre volonté supérieure n'a pas besoin de la volonté inférieure ; de même aussi, tant que la première refuse son consentement, rien ne peut jamais la contraindre à s'avouer vaincue, toutes violentes que soient les attaques de la seconde.

Dieu a doué la volonté de l'homme de liberté et de force ; alors même que les sens, les démons et le monde s'armeraient tous à la fois, réuniraient tous leurs efforts et conspireraient ensemble contre elle pour la combattre et l'opprimer ; à leur grande honte, toujours elle peut disposer d'elle-même comme elle le veut, autant de fois et aussi longtemps qu'elle le souhaite, et enfin, de la manière et pour la fin qui lui plaît.

Je suppose que vos ennemis en viennent à vous attaquer et à vous presser avec tant de violence que votre volonté en soit, pour ainsi dire, étouffée et qu'elle n'ait presque plus la force de produire aucun acte de volonté contraire : ne perdez pas courage cependant, ne jetez point bas les armes ; mais alors servez-vous de la parole et défendez-vous en disant ; « Non, je ne te céderai pas, je n'y consentirai jamais. » Vous ferez comme celui qui se sent poursuivi par un ennemi qui l'attaque par derrière ; ne pouvant employer contre lui la pointe de son épée, il le frappe avec la garde.

Et, comme ce brave soldat cherche cependant à se retourner pour l'attaquer de front, vous aussi, retirez-vous dans la connaissance de vous-même,

dans la conviction que vous n'êtes rien, que vous ne pouvez rien ; puis, avec la confiance que vous pouvez tout en Dieu, frappez la passion qui vous attaque, et dites : « Seigneur, venez à mon aide ; à mon secours, ô mon Dieu ! Jésus, Marie, donnez-moi la victoire. »

Pour aider la faiblesse de la volonté, quand l'ennemi vous en laissera le temps, vous pourrez encore recourir à l'intelligence, et faire diverses considérations qui fortifieront cette volonté défaillante en face de son adversaire.

Ainsi, par exemple, je suppose que vous êtes tellement accablé sous le poids de la persécution et de la peine, que votre volonté ne sent plus ni la possibilité ni le désir de les supporter ; vous la fortifierez en exerçant votre intelligence à la méditation de quelques vérités semblables à celles que je vais vous indiquer.

Et d'abord, voyez si vous n'auriez pas donné occasion à ces épreuves, et si vous ne les auriez pas méritées. S'il en était ainsi, c'est pour vous un devoir de justice de supporter avec patience une blessure que vous vous êtes faite de vos propres mains.

En second lieu, je suppose que vous n'avez rien à vous reprocher dans ces épreuves, pensez cependant aux autres fautes que vous avez commises, dont Dieu ne vous a pas encore châtié, et que vous n'avez pas expiées vous-même comme vous le deviez. Et, en voyant que la miséricorde de Dieu

vous change la peine éternelle, ou du moins la peine temporelle du purgatoire, qui leur était due, en une légère épreuve dans le présent, c'est un devoir pour vous, non-seulement de l'accepter volontiers, mais encore d'en rendre grâces à Dieu.

Troisièmement : et quand même il vous semblerait et que vous avez déjà fait de grandes pénitences et que vous n'avez à vous reprocher que des fautes légères (ce que vous ne devriez jamais croire), pensez qu'on ne peut entrer dans le royaume des cieux que par la porte étroite des tribulations.

Quatrièmement : alors même qu'il vous serait possible d'entrer au ciel par une autre voie, la loi d'amour vous ferait un devoir de ne pas le présumer ; n'est-ce point par le chemin des épines et des croix que le Fils de Dieu, ainsi que ses amis et ses membres, y sont entrés ?

Cinquièmement : mais ce que vous devez admirer surtout ici, et dans toute autre circonstance, c'est la volonté de Dieu. L'amour qu'il vous porte est si grand, qu'il veut bien accepter comme très-agréable tout acte de vertu et de mortification qui lui est offert par son fidèle serviteur et son généreux soldat. Soyez certain, d'ailleurs, que plus la peine que vous éprouverez sera injuste en soi et réellement imméritée de votre part, et plus par supporter, plus aussi elle sera agréable à Dieu. Oui, car jusque dans les choses les plus désordonnées elle vous aura été dure et pénible à

nées en elles-mêmes et les plus amères pour vous, vous approuverez alors et vous aimerez cette volonté divine qui sait ordonner et régler parfaitement tout événement, quelque dérégulé qu'il soit d'ailleurs.

CHAPITRE XV

De quelques avis relatifs à la manière de combattre ; des ennemis que nous avons à repousser et du courage avec lequel nous devons engager et soutenir la lutte.

Mon enfant, vous avez vu déjà comment vous devez combattre pour vous vaincre vous-même et vous embellir du charme des vertus.

Sachez encore que, pour vaincre vos ennemis avec plus de promptitude et plus de facilité, il ne vous suffit pas de combattre, mais qu'il faut combattre tous les jours, particulièrement contre l'amour-propre ; et qu'il faut vous accoutumer à regarder comme vos amis les plus chers les mépris et les dédains que vous pouvez rencontrer dans le monde.

Par suite du peu de soin que l'on apporte à ce combat et du peu d'importance qu'on y attache, il est arrivé, et il arrive encore chaque jour, nous

l'avons déjà dit, que la victoire est difficile, rare, imparfaite et inconstante.

Je vous ferai remarquer ensuite que vous devez combattre avec une grande énergie de cœur ; cette énergie, vous l'obtiendrez facilement, si vous la demandez à Dieu. Si la rage et la haine incessantes de vos ennemis vous effrayent, si leurs nombreux bataillons vous font trembler, rappelez-vous donc que la bonté de Dieu et l'amour qu'il vous porte les surpassent encore de beaucoup, et que les Anges et les Saints qui prient pour vous dans les cieux sont beaucoup plus nombreux que les ennemis qui vous attaquent.

C'est cette considération qui a mis au cœur de tant de pauvres femmes tant de courage, qu'elles sont devenues victorieuses de la puissance et de la sagesse du monde, qu'elles ont dompté la chair et toute la rage de l'enfer.

Quand même il vous semblerait parfois que les attaques de vos ennemis deviennent plus impétueuses ; quand même elles devraient durer toute votre vie et qu'elles vous menaceraient de ruine de plusieurs côtés à la fois, ne vous épouvantez donc pas. Indépendamment de ce que je vous ai dit déjà, sachez bien que toute la force et l'habileté de vos ennemis sont soumises à l'autorité du divin capitaine pour la gloire duquel vous combattez. Il a pour vous tant d'estime, il vous appelle lui-même si vivement au combat, qu'il ne permettra jamais qu'il soit au-dessus de vos forces. Au contraire, il

combattrà pour vous, il vous livrera vos ennemis, quand il le jugera convenable et pour votre plus grand bien : ayez toujours espoir, alors même qu'il attendrait pour cela le dernier jour de votre vie.

Ce que l'on vous demande seulement, c'est que vous combattiez bravement, c'est que vous ne mettiez jamais bas les armes, et que vous ne preniez jamais la fuite, quand même il vous arriverait de recevoir plusieurs blessures.

Enfin, pour vous engager à combattre valeureusement, je vous dirai qu'il ne vous est pas possible d'échapper au combat : celui-là perdra nécessairement la liberté avec la vie, qui voudra le fuir lâchement.

Et puis, nous avons à lutter contre des ennemis si habiles et si remplis de haine, que nous ne pouvons en espérer ni paix ni trêve.

CHAPITRE XVI

De quelle manière le soldat de Jésus-Christ doit entrer en campagne dès les premières heures du jour.

Aussitôt votre réveil, la première chose que doit observer le regard de votre âme, c'est que vous êtes dans un champ clos, avec l'obligation ou de combattre ou de mourir.

Vous vous représenterez alors devant vous ces

ennemis, ces mauvaises inclinations contre lesquelles vous avez eu déjà souvent à vous défendre, et qui sont là debout, les armes à la main, pour vous frapper et vous donner la mort. A droite, vous verrez votre victorieux capitaine, Jésus-Christ, avec sa très-sainte Mère la Vierge Marie, Joseph son époux bien-aimé, de nombreuses légions d'AnGES et de Saints, et particulièrement avec saint Michel archange. A gauche, ce sera le démon avec tous ses esprits infernaux, réunis pour exciter en vous les passions désordonnées et vous porter à y céder.

Une voix vous paraîtra se faire entendre, ce sera celle de votre Ange gardien qui vous dira :

« Voici l'ennemi que vous avez à combattre aujourd'hui. Que votre cœur ne s'effraye point, ne perdez pas courage ; ne cédez ni par crainte, ni sous quelque prétexte que ce soit. Tout près de vous se trouve Notre-Seigneur ; ce divin capitaine est là avec ses glorieux escadrons pour vous défendre contre vos adversaires : n'ayez pas peur, il ne permettra pas qu'ils soient plus forts que vous, ni qu'ils puissent vous terrasser ; tenez bon, faites-vous violence à vous-mêmes, et sachez résister aux assauts que vous allez subir. Criez souvent du fond de votre cœur, appelez à votre secours votre Seigneur, la Vierge Marie et tous les Saints ; avec leur protection, soyez-en sûr, vous remporterez la victoire. Si vous êtes faible et novice au combat, si vos ennemis sont forts et nombreux,

rassurez-vous cependant : Celui qui vous a créé, qui vous a racheté, vous donnera des secours qui vous rendront plus fort qu'eux tous. D'ailleurs, et sans comparaison, Dieu possède une force infiniment supérieure à toute autre, et il veut encore plus ardemment vous sauver que votre ennemi ne conspire à votre perte. Combattez donc, ne regrettez point de souffrir : car les fatigues que vous endurez, la violence que vous vous ferez, et la peine que vous ressentirez en réprimant vos penchants mauvais et vos mauvaises habitudes, vous conduiront à la victoire. Elles vous procureront aussi un grand trésor, et c'est avec ce trésor que vous achèterez le royaume des cieux, et que votre âme s'unira à Dieu pour toujours. »

Armé de la défiance de vous-même et de la confiance en Dieu, fidèle à la prière et vigilant dans l'exercice, vous commencerez le combat au nom du Seigneur. Vous attaquerez cet ennemi, cette inclination que vous devez vaincre à toute force. Vous suivrez l'ordre qui vous a été prescrit : tantôt vous emploierez la résistance, tantôt la haine, et tantôt les actes de la vertu contraire. Le Seigneur est là, spectateur du combat qui se trouve engagé ; il vous regarde avec toute son Eglise triomphante : réjouissez-les, en frappant votre ennemi jusqu'à ce qu'il tombe mort à vos pieds.

Je vous le répète, vous ne devez pas regretter le combat, si vous considérez l'obligation que nous

avons tous de servir Dieu et de lui plaire ; vous savez, d'ailleurs, la nécessité de la lutte, puisque vous ne pouvez fuir la bataille sans être frappé à mort. J'ajoute que si vous aviez la tentation d'abandonner le camp de Dieu comme un traître, pour vous donner au monde et aux plaisirs sensuels ; à votre honte encore, il vous faudrait combattre avec tant et de si grandes difficultés, que souvent la sueur baignerait votre visage, et que votre cœur serait en proie aux angoisses de la mort.

Considérez, je vous prie, quelle folie il y aurait à s'imposer ici-bas des fatigues et des peines qui entraîneraient inévitablement d'autres plus graves dans l'avenir, avec une mort éternelle, et de fuir celles qui doivent finir bientôt et vous unir aux joies sans fin et infiniment heureuses de notre Dieu.

CHAPITRE XVII

De l'ordre qu'il faut suivre dans le combat de nos passions vicieuses.

Il est très-important de bien connaître l'ordre qu'il faut garder pour combattre comme il faut, et non pas au hasard et par boutades, ainsi que le font tant d'imprudents qui y trouvent leur perte. Voici cet ordre que vous devez observer dans le

combat de vos ennemis et de vos mauvaises inclinations. Rentrez dans votre cœur, examinez-le avec soin, voyez quelles sont les pensées et les affections qui le préoccupent, et quelle est la passion qui le possède et qui le tyrannise : c'est contre celle-là surtout que vous prendrez les armes et que vous combattrez.

Et s'il arrive que d'autres ennemis se présentent contre vous, c'est toujours à celui qui est actuellement à l'œuvre et qui vous combat de plus près que vous devez répondre : après cela, vous retournerez au cœur de la bataille.

CHAPITRE XVIII

De la manière de résister aux mouvements subits des passions.

Tant que vous n'êtes pas accoutumé à supporter les coups de l'injure ou de toute autre contradiction, il faut, pour y arriver, vous exercer d'abord à les prévoir, et ensuite à les désirer par des actes répétés de la volonté, tout en les attendant avec un cœur bien préparé.

La manière de les prévoir, c'est, après avoir considéré la condition de vos passions, de considérer aussi les personnes avec lesquelles vous devez vous trouver en rapport et les lieux que vous devez

fréquenter : cette prévision vous permettra de conjecturer plus facilement ce qui pourrait vous arriver.

Mais je suppose que toute autre contradiction se présente, à laquelle vous n'avez point pensé : indépendamment des ressources que vous trouverez dans la préparation de votre esprit à celles que vous aviez prévues, vous pourrez encore vous servir de cet autre moyen.

Aussitôt que vous commencerez à sentir les premiers aiguillons de l'injure ou de toute autre contradiction, faites-vous violence pour élever votre âme vers Dieu : considérez son ineffable bonté et l'amour qu'il vous témoigne en vous envoyant cette contradiction, puisqu'elle vous offre le moyen de vous purifier, de vous approcher de Dieu et de vous unir à lui, à la condition que vous la supporterez pour son amour.

Après vous être convaincus que le bon plaisir de Dieu est que vous supportiez cette épreuve, rentrez en vous-même, réprimandez-vous, et dites-vous intérieurement : « Ah ! pourquoi donc refuserais-tu de porter cette croix ? ce ne sont point les hommes, c'est ton Père céleste qui te l'envoie. » Puis ensuite, tournez-vous vers la croix, embrassez-la avec toute la patience et toute l'allégresse dont vous êtes capable, et dites : « O croix préparée par la divine Providence avant même que je fusse né ! O croix devenue douce par la douceur de l'amour du divin Crucifié, clouez-moi maintenant

sur votre bois, pour que je puisse m'offrir à Celui qui m'a racheté en mourant sur vous ! »

Si, dans le commencement, la passion venait à dominer en vous de telle sorte que vous ne puissiez diriger votre esprit vers Dieu, et que vous demeurassiez sous le coup de vos blessures, cherchez du moins à vous relever au plus tôt, et comme si vous n'aviez pas été blessé.

Mais un remède efficace à ces mouvements subits, c'est d'en détruire la cause le plus promptement possible.

Ainsi, par exemple, vous êtes affecté à l'égard d'une chose de telle manière que, quand elle se présente, vous tombez subitement dans un grand trouble d'esprit : le moyen de le prévenir, pour un temps, évidemment, c'est d'en supprimer la cause.

Mais si ce trouble provient, non plus d'une chose, mais d'une personne à laquelle vous êtes antipathique et dont la moindre action vous fatigue et vous impatiente, le remède à employer, c'est de vous efforcer d'aimer cette personne, de la chérir. Pourquoi pas ? Non-seulement elle est, comme vous, une créature façonnée par la main de Dieu et rachetée par son sang ; mais, si vous savez en profiter, elle vous offre encore l'occasion de ressembler à votre divin Sauveur, qui fut affectueux et doux pour tous.

CHAPITRE XIX

De la manière de combattre le vice de l'impureté.

Ce vice demande que vous le combattiez d'une manière toute particulière et différente des autres passions vicieuses.

Or, afin que vous sachiez mettre de l'ordre dans ce combat, il vous faut distinguer trois temps : avant, pendant et après la tentation.

Avant la tentation, vous aurez à combattre contre les occasions qui la produisent ordinairement.

Et d'abord, premièrement, ici vous devez combattre, non plus en affrontant le vice, mais en fuyant de tout votre pouvoir toute occasion et toute personne qui pourraient vous exposer au moindre danger.

Si, cependant, il vous faut parfois vous trouver dans cette occasion et devant cette personne, traitez avec elle le plus promptement possible, avec un visage modeste et grave : ce n'est point le cas de donner à vos paroles un ton de douceur et d'affabilité ; qu'elles soient sévères plutôt.

Ne présumez pas de vous-mêmes parce que vous ne sentez pas l'aiguillon des sens, et que vous avez été des années entières sans en avoir éprouvé les atteintes. Sachez que ce vice maudit fait, en une heure, ce qu'il n'a point fait pendant des années. Souvent, quand il n'agit pas, c'est qu'il

prépare secrètement des armes ; et ses coups sont d'autant plus terribles et ses blessures plus incurables, qu'il a pris plus habilement l'apparence d'un ami, et qu'on a su moins soupçonner sa perfidie.

Trop souvent, l'expérience l'a prouvé, et elle le prouve encore chaque jour, le plus grand danger vient des relations que l'on entretient sous le prétexte de choses permises : comme, par exemple, sous le prétexte de rendre des devoirs de famille, de convenance, ou bien sous le prétexte que la personne que l'on fréquente est d'une vertu bien connue. Dans ces relations trop répétées et imprudentes, l'attrait vénéneux des sens vient se mêler aux bonnes intentions, il distille peu à peu et insensiblement, il pénètre jusqu'à la moelle de l'âme, il offusque toujours de plus en plus la raison ; et l'imprudent en vient à regarder comme indifférentes les choses les plus dangereuses, les regards tendres, les paroles réciproquement doucereuses et l'attrait de la conversation. C'est ainsi que, s'avancant de danger en danger, il finit par faire une lourde chute, ou du moins par tomber dans quelque tentation pénible et difficile à surmonter.

Je vous le répète, fuyez, parce que la moindre étincelle peut vous embraser. Ne dites point que vous êtes fortement trempé, que votre volonté est ferme et bien arrêtée, et que vous aimeriez mieux mourir que d'offenser Dieu. Prenez-y garde, le feu de la concupiscence s'insinuera peu à peu dans

ces fréquentes relations ; il desséchera vos bonnes résolutions, et, au moment où vous y penserez le moins, il s'emparera de votre volonté de telle manière, que vous ne tiendrez plus compte ni des liens de famille, ni de l'amitié, ni de la crainte de Dieu, ni de l'honneur, ni de la vie, ni même de toutes les peines de l'enfer.

En second lieu, fuyez l'oisiveté, soyez vigilant et sachez vous occuper des pensées et des actes qui conviennent à votre état.

Troisièmement, ne résistez jamais à vos supérieurs, obéissez-leur, au contraire, avec facilité : exécutez promptement ce qu'il vous prescrivent, et particulièrement ce qui vous humilie et ce qui combat le plus directement votre volonté et vos inclinations naturelles.

Quatrièmement, ne jugez jamais témérairement votre prochain, surtout en matière d'impureté ; et, s'il est manifestement tombé en faute, ayez compassion de lui et ne le méprisez pas. Point de raillerie : prenez-en plutôt occasion de vous humilier, de vous connaître vous-même et d'avouer bien sincèrement que vous n'êtes qu'une poussière, qu'un néant. Approchez-vous de plus en plus de Dieu par la prière ; et plus fidèlement que jamais, fuyez tout ce qui vous présentera l'ombre même d'un danger.

Si vous êtes prompt à juger les autres et à les mépriser, Dieu vous en punira comme vous le méritez : il permettra que vous tombiez vous-

même dans les mêmes fautes, afin que vous puissiez d'abord reconnaître votre orgueil, vous humilier ensuite, et finir par vous corriger et de votre défaut et de votre présomption.

Quand vous seriez assez heureux pour ne pas tomber et pour demeurer fidèle à vos résolutions, sachez bien cependant que vous ne devez pas être complètement rassuré sur votre état.

Cinquièmement enfin, quand même Dieu vous favoriserait de quelque don et de quelque attrait des délices spirituelles, n'en prenez pas occasion de vous laisser aller à un vain sentiment de complaisance ; ne croyez pas que vous soyez quelque chose et qu'il n'y a plus d'ennemis capables de vous déclarer la guerre, parce que vous ne les considérez plus qu'avec des sentiments de dégoût, de haine et d'horreur : si vous êtes présomptueux, sur ce point, soyez-en sûr, vous êtes fort exposé à quelque chute.

Au moment de la tentation, voyez d'abord si la cause qui l'a produite est intérieure ou extérieure.

J'appelle cause extérieure ou extrinsèque la curiosité des yeux et des oreilles, par exemple, le luxe des vêtements, les habitudes et les conversations qui portent au vice sensuel.

Le remède à employer dans ce cas, c'est la retenue, la modestie : gardez vos yeux et vos autres sens de tout ce qui vous exposerait à l'impureté ; puis fuyez, ainsi que je vous l'ai dit plus haut.

Les causes intérieures ou intrinsèques sont : l'impétuosité des sens, les pensées et les souvenirs qui nous restent de nos fautes passées, ou bien encore les suggestions du démon.

On mortifie l'impétuosité des sens au moyen des jeûnes, des disciplines, des cilices, des veilles ou d'autres semblables pratiques de pénitence ; mais toujours conformément aux règles de la discrétion et de l'obéissance.

Quant aux mauvaises pensées, de quelque part qu'elles viennent, voici les deux moyens qu'il faut employer pour s'en délivrer :

D'abord, l'occupation dans les divers exercices des devoirs de notre état.

Et secondement, la prière et la méditation.

La prière doit se pratiquer de la manière suivante :

Aussitôt que vous sentez venir, je ne dis pas encore ces mauvaises pensées, mais seulement leur avant-garde, élevez aussitôt votre esprit vers le divin Crucifié, et dites-lui : « Jésus, mon doux Jésus, venez vite à mon secours, pour que je ne sois pas victime de cet ennemi. »

D'autres fois, vous embrasserez la croix sur laquelle est attaché votre Sauveur, vous couvrirez de vos baisers les plaies de ses pieds sacrés, et vous direz amoureusement : « Plaies glorieuses, plaies chastes, plaies saintes, blessez maintenant mon pauvre et misérable cœur, et ne permettez pas que je vous offense jamais. »

Quand la tentation des plaisirs sensuels tourmente l'esprit plus vivement, certains livres conseillent, pour en obtenir la délivrance, de s'appliquer à la méditation de la turpitude de ce vice, de son insatiabilité, de ses dégoûts, des amertumes qui en sont la conséquence, des dangers et de la ruine auxquels il expose les intérêts, la vie et l'honneur : j'avoue que je ne suis pas de cet avis.

Ce moyen n'est pas toujours sûr pour vaincre la tentation, et même il peut parfois devenir dangereux. Il est bien vrai qu'il a pour but de chasser les mauvaises pensées, mais il offre aussi l'occasion et le péril d'y prendre plaisir et de consentir à cette délectation. C'est pourquoi le meilleur moyen est de fuir entièrement, non pas seulement ces mauvaises pensées, mais aussi toutes celles qui pourraient nous les rappeler, alors même qu'elles se présenteraient sous l'apparence de la vertu contraire.

Ainsi, la meilleure méditation à laquelle vous puissiez alors vous appliquer, c'est celle de la vie et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Que si, dans cette méditation, il arrivait que ces mauvaises pensées se représentassent encore malgré tous les efforts de votre volonté, et qu'elles vous troublassent même plus que de coutume, ne vous en épouvantez pas comme d'une chose extraordinaire ; n'abandonnez pas, pour cela, votre méditation, ne vous attachez même pas à ces pensées pour les combattre ; mais poursuivez votre médita-

tion le plus attentivement qu'il vous sera possible, et ne vous préoccupez pas plus des imaginations qui vous tourmentent que si elles n'existaient pas. Quand même elles s'obstineraient à vous faire une guerre continuelle, je ne connais pas de meilleure manière de leur résister.

En finissant votre méditation, vous ferez à Dieu cette demande, ou quelque autre semblable : « O vous qui m'avez créé et qui m'avez racheté, je vous en conjure, pour l'honneur de votre Passion et par votre ineffable bonté, délivrez-moi du danger qui me menace ! » Vous ne vous arrêterez pas au vice impur dont vous êtes tenté, car le souvenir seul que vous en garderiez serait un danger pour vous.

Evitez même de vous préoccuper de vos tentations sous prétexte de savoir si vous y avez consenti ou non. Il y a un piège du démon sous cette apparence trompeuse : il cherche à vous inquiéter et à vous rendre défiant et pusillanime ; ou bien encore, en vous entretenant dans ces préoccupations, il espère vous faire tomber dans le consentement de quelque délectation coupable.

Aussi, à moins que votre consentement ne soit bien certain, il faut, en pareille matière, vous contenter de déclarer brièvement à votre confesseur ce que vous en savez. Après cela, vous vous en rapporterez à son avis, et vous demeurerez tranquille sans y penser davantage.

Mais soyez fidèle à découvrir à votre père spi-

rituel toutes vos pensées, et que jamais la crainte ou la honte ne vous retienne.

S'il est vrai que l'humilité nous soit nécessaire pour vaincre tous nos autres ennemis évidemment, c'est ici surtout qu'il faut nous humilier, puisqu'il s'agit d'un vice qui est presque toujours le châ-timent de l'orgueil.

Après la tentation, vous pourriez bien vous croire entièrement délivré et sûr de vous-même ; ne vous y fiez pas trop ; fuyez toujours tout ce qui a été pour vous une occasion de danger. Sous prétexte de vertu ou de quelque autre bien, il serait possible que vous crussiez devoir agir autrement : tenez-vous sur vos gardes : c'est une illusion de la nature corrompue, c'est un piège de votre adversaire rusé, qui se transforme en ange de lumière pour vous conduire dans les ténèbres.

CHAPITRE XX

De la manière de combattre la négligence.

La négligence ne serait pas seulement un obstacle qui s'opposerait à vos progrès dans la perfection, elle pourrait encore vous livrer à la merci de vos ennemis. Or, pour éviter de tomber dans cette misérable servitude, d'abord il faut

prendre soin de fuir toute curiosité, tout attachement trop naturel, et toute occupation qui ne convient pas à votre état.

Vous devrez ensuite faire tous vos efforts pour correspondre, aussi promptement que possible, à toutes les bonnes inspirations que vous recevrez, et pour obéir aux ordres qui vous seront donnés par vos supérieurs, en faisant toute chose en son temps et de la manière qui leur est agréable.

N'apportez pas le moindre retard à l'accomplissement de ce qui vous est prescrit : le premier délai en entraîne un second, celui-ci un troisième, et ainsi des autres. Il est bien plus facile de céder à la fin qu'au début : l'attrait d'une négligence à laquelle on n'a pas résisté, le plaisir qu'on y a goûté, rendent de plus en plus faible.

C'est ainsi, ou bien qu'on commence à agir trop tard, ou que parfois on abandonne tout par ennui.

Ainsi encore, peu à peu, on se fait une habitude de la négligence. Le devoir nous appelle ; c'est une honte de ne pas y répondre, nous le sentons bien ; et cependant nous nous laissons aller à la plus coupable négligence, nous remettons à plus tard la diligence et l'exactitude ; et c'est ainsi que nous cédon à la nature.

Cette négligence se glisse partout. Son venin n'infecte pas seulement la volonté, en lui donnant horreur du travail, mais elle obscurcit l'intelligence. On ne voit pas combien sont vaines et mal fondées toutes ces résolutions d'agir plus tard

avec promptitude et diligence, tandis qu'actuellement et volontairement on s'abandonne complètement à la négligence, ou qu'on remet toujours à un autre temps l'accomplissement de ses devoirs.

Mais il ne suffit pas de faire promptement ce que vous avez à faire ; pour arriver à toute la perfection possible, il faut encore le faire dans le temps que demandent la qualité et la nature de l'obligation, et avec toute la diligence qui lui convient.

Non-seulement ce n'est pas de la diligence, mais c'est même une très-subtile négligence que de remplir ses obligations avant le temps et de s'en débarrasser bien vite sans s'occuper de les bien faire. La fin qu'on se propose alors, c'est de se reposer au plus tôt dans l'oisiveté, et c'est l'esprit tout occupé de cette pensée qu'on se hâte d'agir.

Ce grand désordre provient de ce que l'on ne considère pas la valeur d'une bonne action faite en son temps, et avec une ferme résolution de surmonter les obstacles et les difficultés que la négligence oppose aux nouveaux combattants.

Vous devriez vous rappeler souvent qu'une seule élévation de l'âme vers Dieu, qu'une simple genuflexion en son honneur, a beaucoup plus de prix que tous les trésors du monde. Chaque fois que nous faisons violence, soit à nous-mêmes, soit à nos passions vicieuses, les Anges apportent à notre âme, du haut des cieux, la glorieuse couronne de la victoire.

Au contraire, Dieu retire peu à peu aux négligents les grâces qu'il leur avait accordées, et il en enrichit ses serviteurs fidèles, pour les faire entrer ensuite dans la joie de son royaume céleste.

Si les peines et les difficultés vous paraissent telles, au début, que vous ne vous sentiez pas le courage de les affronter généreusement, efforcez-vous du moins de vous les dissimuler, pour qu'elles vous paraissent moins effrayantes qu'aux paresseux.

Il s'agit pour vous, je suppose, d'acquérir une vertu : cette entreprise exige que vous vous exerciez par un grand nombre d'actes ; pendant bien des jours il vous faudra prendre beaucoup de peine, et les ennemis que vous avez à combattre vous paraissent nombreux et puissants. Eh bien, commencez à produire des actes de cette vertu, comme si vous n'en aviez que quelques-uns à faire : mettez-vous à l'œuvre, comme si vous n'aviez à vous fatiguer que pendant peu de jours ; combattez l'ennemi qui se présente comme si vous n'aviez à faire qu'à lui seul ; et soyez bien convaincu qu'avec l'aide de Dieu vous serez plus fort que tous. C'est ainsi que la négligence commencera à s'affaiblir en vous, et tout se disposera de telle sorte que, petit à petit, la vertu contraire viendra prendre sa place.

J'en dis autant pour l'oraison. Vous avez à vous former à la pratique de l'oraison pendant une heure, je le suppose. C'est beaucoup pour votre négligence. Appliquez-vous d'abord à méditer seu-

lement pendant un quart d'heure à peu près ; après cela, vous en viendrez facilement à un second quart, jusqu'à ce que vous arriviez à faire l'oraison pendant une heure entière.

Si cependant il arrivait que, dans le second quart d'heure et dans les quarts suivants, vous éprouvasiez une résistance et une difficulté insurmontables, alors, pour éviter le dégoût, il faudrait cesser l'oraison, pour la reprendre un peu plus tard.

C'est encore ainsi qu'il faut vous y prendre lorsqu'il s'agit d'ouvrages manuels, quand vous en avez plusieurs à faire, et que votre paresse vous les représente si nombreux et si difficiles, que vous en êtes tout effrayé. Commencez par en entreprendre un avec courage et sang-froid, et comme si vous n'en aviez point d'autre à faire. Avec le zèle que vous mettrez à accomplir cette première tâche, vous en viendrez à faire tout le reste avec beaucoup moins de peine que votre paresse ne se l'était figuré.

Si vous suiviez une autre voie que celle qui vient de vous être tracée, et si vous refusiez de surmonter la fatigue et les difficultés qui se présentent à vous, la paresse finirait par vous dominer de telle manière que vous ne redouteriez pas seulement les peines et les difficultés actuelles que l'on rencontre dans les premiers exercices de la vertu ; mais, avant qu'elles existassent réellement, de loin, dans l'avenir, elles vous causeraient déjà du trouble et de l'ennui ; vous craindriez toujours

les mouvements et les attaques de l'ennemi ; toutes les moindres circonstances paraîtraient vous apporter quelque difficulté nouvelle ; et, même au milieu de la plus grande tranquillité, vous vivriez en proie à la plus triste inquiétude.

Sachez bien encore, mon enfant, que le venin secret de la négligence ne dessèche pas seulement les premières et les plus petites racines qui devaient produire certaines habitudes de vertu, il se fait aussi sentir en détruisant d'autres habitudes déjà précédemment acquises : semblable au ver qui attaque l'arbre dans sa sève, la paresse ronge insensiblement et dévore la moelle de la vie spirituelle. Le démon tend le piège et les embûches de la négligence sur les pas de tous les hommes ; mais c'est surtout aux âmes qui pratiquent la vie spirituelle qu'il en veut.

Veillez donc, priez et faites le bien : il faut que vous soyez paré pour aller à la rencontre de l'Époux, préparez bien vite votre robe nuptiale.

Rappelez-vous chaque jour que celui qui vous donne le matin ne vous a pas promis le soir ; et que, quand vous parvenez au soir, rien ne vous assure que vous arriverez au lendemain. Par conséquent travaillez à chaque heure du jour selon le bon plaisir de Dieu, et comme si cette heure devait être la dernière ; d'autant plus que vous aurez à rendre un compte sévère de chaque instant de votre vie.

Enfin, voici une dernière observation que je vous laisse sur ce sujet. Quand, dans une journée, vous n'aurez pas remporté plusieurs victoires sur vos mauvaises inclinations et sur votre volonté propre ; quand vous n'aurez pas remercié le Sauveur de ses bienfaits, et particulièrement de la passion douloureuse qu'il a endurée pour vous, ainsi que de la correction paternelle et douce dont il vous aura rendu digne en vous donnant part au trésor inestimable de la tribulation ; tant que vous n'aurez pas accompli tous ces devoirs, ne dites pas que vous avez fait beaucoup de choses d'ailleurs : c'est une journée perdue.

CHAPITRE XXI

De la bonne direction que l'on doit donner aux sens extérieurs et comment on peut les faire servir à la contemplation des choses divines.

Il faut une grande attention et beaucoup d'application pour diriger et régler sagement nos sens extérieurs. L'appétit sensitif, qui est comme le capitaine de notre nature corrompue, incline violemment vers la recherche des plaisirs et des satisfactions sensuelles. Ne pouvant y arriver par lui seul, il se sert des sens comme de ses soldats, il en fait ses instruments naturels pour saisir leur objet propre ; il emploie surtout leurs imaginations, il se les rend propres et les grave dans

l'esprit. Après l'imagination vient le plaisir ; et le plaisir, par son intimité avec la chair, se glisse bientôt dans toutes les parties sensibles qui sont susceptibles de délectation. Ainsi tombe sur l'âme, comme sur le corps, une commune contagion qui répand sur les deux le venin de sa corruption.

Voilà donc le danger, et maintenant, voici le remède.

Soyez bien attentif à ne jamais laisser à vos sens une entière liberté. Une bonne intention, l'utilité ou bien la nécessité doivent en régler l'usage, mais jamais la seule pensée d'y trouver son plaisir. Aussitôt que vous vous apercevez que les sens vous ont surpris et qu'ils vous ont engagé trop en avant, ramenez-les en arrière ; ou bien dirigez-les de telle sorte, qu'au lieu de s'emprisonner dans de misérables satisfactions, ils tirent profit, au contraire, de tous les objets sur lesquels ils se portent, et qu'ils en enrichissent votre âme. Alors, vous vous recueillerez en vous-même, et, sur les ailes de la grâce, vous vous élèverez vers le ciel par la contemplation. Or, voici ce que vous pourrez faire pour cela.

Quand quelque créature se présente à l'un de vos sens, commencez, au moyen de la pensée, par séparer de la chose créée l'esprit qui est en elle. Pensez que, par elle-même, elle ne possède rien de ce qu'elle suggère à vos sens ; mais qu'elle est tout entière l'œuvre de Dieu, qui lui a départi

invisiblement, avec son esprit, cet être, cette bonté, cette beauté, et tous ces avantages qui sont en elle. Ensuite vous vous réjouirez de voir que votre Dieu est seul l'auteur et le principe de tant de perfections diverses qui se trouvent dans les créatures, et qu'il les contient toutes éminemment en lui-même. Toutes ces perfections des créatures ne vous apparaîtront que comme une manifestation très-imparfaite de ses attributs infinis.

Quand vous vous apercevrez que votre esprit est préoccupé de l'admiration que lui inspirent les qualités des choses créées, vous aurez soin de les ramener intérieurement à leur véritable néant ; vous appliquerez surtout votre pensée à la contemplation du Créateur souverain, qui s'y manifeste et qui leur a donné l'être ; vous ne prendrez qu'en lui seul votre satisfaction, et vous lui direz : « O essence divine et souverainement désirable, quelle joie pour moi que vous soyez seule le principe infini de tout être créé ! »

De même encore, à la vue des arbres, des fleurs et des autres beautés de la nature, votre esprit s'élèvera vers Celui que vous ne voyez pas, qui leur a donné une vie qu'elles n'ont point par elles-mêmes, qui les vivifie par sa seule puissance ; et alors vous pourrez dire : « Voilà où se trouve la véritable vie ; c'est par lui, en lui et pour lui, que toutes les créatures vivent et croissent. O cœur divin, c'est vous seul qui faites la joie de ma vie ! »

Les animaux sans raison seront aussi pour vous l'occasion d'élever votre esprit vers le Dieu qui leur donne la sensibilité et le mouvement ; vous vous écrierez : « O premier Auteur de toutes les créatures, tout se meut autour de vous, et vous seul vous êtes immuable en vous-même ! Mon Dieu, c'est un bonheur pour moi de contempler ainsi votre stabilité et votre immutabilité. »

Quand vous sentirez l'attrait de la beauté des créatures, séparez bien vite de ce que vous voyez l'esprit que vous n'apercevez pas, considérez que toute beauté qui apparaît à l'extérieur vient uniquement de l'esprit invisible, l'auteur de toutes les qualités sensibles ; et dites avec un cœur plein d'allégresse : « Voilà donc les ruisseaux de la source incréée ; voilà quelques gouttes seulement de l'Océan infini de tout bien ! Oh ! que je me réjouis dans mon cœur à la pensée de l'éternelle et immense Beauté qui est l'origine et la raison de toute beauté créée ! »

En remarquant dans les autres la bonté, la sagesse, la justice ou d'autres vertus, faites d'abord la séparation dont nous parlions plus haut, et puis dites à Dieu : « O trésor inappréciable de vertus, que j'ai de joie à voir que c'est de vous et par vous seul que vient toute vertu, et que tout le reste n'est rien en comparaison de vos divines perfections ! Je vous rends grâces, Seigneur, de tous les avantages que vous avez accordés à mon prochain ; et maintenant, mon Dieu, souvenez-vous de

ma pauvreté et du grand besoin que j'éprouve d'obtenir telle vertu... »

Quand vous êtes pour commencer quelque travail manuel, pensez que Dieu est le premier auteur de cet ouvrage et que vous n'êtes vous-même que l'instrument vivant de sa puissance ; ensuite, élevant votre pensée vers lui, exprimez-vous ainsi : « Que je suis heureux, souverain Maître de toutes choses, de ne pouvoir rien faire sans vous, et de reconnaître que vous êtes le premier et le principal auteur de tout ce qui existe ! »

En prenant votre nourriture, pensez que c'est Dieu qui lui donne sa saveur ; et, mettant en lui seul votre satisfaction, vous pourrez dire : « Réjouis-toi, ô mon âme ! Comme il n'y a aucun vrai plaisir en dehors de ton Dieu, c'est aussi en lui seul que, partout et toujours, tu peux goûter la joie. »

Si vous vous complaisez dans quelque parfum agréable à vos sens, ne vous arrêtez pas à cette jouissance ; élevez encore votre pensée vers Dieu, d'où vient toute bonne odeur ; et, prenant plaisir à cette considération, dites du fond du cœur : « Seigneur, comme je me réjouis de penser que c'est de vous que procède toute suavité, faites aussi, je vous en conjure, que mon âme, dépouillée et privée de tout plaisir terrestre, s'élève vers vous et qu'elle exhale une odeur agréable en votre divine présence. »

Entendez-vous la douce harmonie des chants, dirigez votre esprit vers Dieu, et dites : « Quelle joie pour moi, mon Seigneur et mon Dieu, à la vue de vos infinies perfections ! Réunies comme elles sont, ce n'est pas seulement en vous-même qu'elles rendent une harmonie céleste ; mais cette harmonie se fait aussi entendre, au ciel, dans les concerts des Anges, et toute les créatures la reproduisent dans leurs accords merveilleux. »

CHAPITRE XXII

Comment les choses créées peuvent nous offrir un moyen de diriger nos sens en nous donnant occasion de méditer sur les mystères de la vie et de la passion du Verbe incarné.

Je viens de vous montrer comment les choses sensibles sont pour nous l'occasion d'élever notre esprit à la contemplation des perfections divines. Maintenant apprenez la manière de vous en servir pour méditer sur les mystères sacrés de la vie et de la passion du Verbe incarné.

Toutes les créatures peuvent nous servir à cet effet. Il faut d'abord considérer en elles, ainsi que nous l'avons déjà dit, le Dieu suprême comme le premier auteur qui leur a donné l'être, la beauté et l'excellence qu'elles possèdent. Après cela, vous

admirerez combien sa bonté est grande et infinie : il est le principe et le maître de toutes les créatures, et cependant il a bien voulu s'humilier jusqu'à se faire homme, souffrir et mourir pour le salut des hommes ; et il a permis que ces créatures, qui sont l'ouvrage de ses mains, s'amassent contre lui pour le crucifier.

Et puis, ces saints mystères se représentent plus particulièrement aux yeux de notre esprit à la vue de certains objets, tels que les armes, les cordes, les fouets, les colonnes, les épines, les roseaux, les clous, les marteaux et autres instruments qui furent employés à la passion.

Une pauvre maison nous rappellera la crèche et l'étable où le Sauveur est né. La pluie nous fera ressouvenir de cette sueur de sang qui découla de son divin corps au jardin des Oliviers et qui arrosa la terre. Les pierres que nous verrons nous représenteront celles qui se fendirent à sa mort. La terre nous rappellera le tremblement qu'elle éprouva en cette circonstance. Le soleil nous fera penser aux ténèbres qui l'obscurcirent. L'eau nous remettra devant les yeux celle qui sortit du côté du Sauveur. Et ainsi de beaucoup d'autres choses semblables.

Vous buvez du vin ou toute autre boisson ; rappelez-vous le fiel et vinaigre qui abreuvèrent Jésus-Christ.

Quand la douceur des parfums charme vos sens

pensez à l'odeur fétide des cadavres qu'il sentit sur le mont du Calvaire.

En prenant vos vêtements, songez au Verbe éternel qui s'est revêtu de la chair humaine pour vous couvrir de sa divinité. Et, quand vous les quitterez, votre mémoire vous représentera Jésus dépouillé et nu, afin d'endurer pour vous le supplice de la flagellation et du crucifiement.

Les cris et le bruit de la foule vous rappelleront ces épouvantables paroles qui retentirent à ses divines oreilles : « Crucifiez-le, crucifiez-le, qu'il disparaisse, enlevez-le ! »

A chaque heure que l'horloge sonnera, vous penserez à ces battements de cœur douloureux que Jésus-Christ voulut bien ressentir, quand, au jardin des Oliviers, l'approche de sa passion et de sa mort le pénétra de crainte ; ou bien encore vous vous imaginerez entendre les rudes secousses des coups de marteau enfonçant les clous dans le bois de la croix.

Toutes les fois que vous aurez à éprouver quelque tristesse, quelque douleur, ou une tribulation quelconque, pensez que tout cela n'est rien en comparaison des angoisses incompréhensibles qui transpercèrent et tourmentèrent le corps et l'âme de votre Sauveur.

CHAPITRE XXIII

De quelques autres manières de profiter des occasions pour faire un bon usage de nos sens.

Nous avons vu comment notre intelligence doit s'élever des choses sensibles vers la contemplation de Dieu et des mystères du Verbe incarné. Maintenant je vais exposer d'autres manières de tirer de ces choses divers sujets de méditation, afin que l'âme, dont les goûts sont différents, trouve aussi des aliments en rapport avec la diversité et le nombre de ses attrait. Et puis, ce que nous dirons n'est pas seulement pour les personnes simples : les esprits élevés et les plus avancés dans les voies spirituelles pourront y trouver aussi leur profit : car, quelle que soit leur perfection, ils ne sont pas toujours également disposés ni également bien préparés aux plus hautes contemplations.

D'ailleurs, ne craignez pas que la multiplicité de ces pratiques vous jette dans la confusion : vous éviterez tout embarras, à la condition que vous vous en tiendrez toujours aux règles d'une sage discrétion et aux avis éclairés qui vous seront donnés. Ne l'oubliez pas : je suppose que vous vous y conformez avec fidélité, non pas seulement en cette circonstance, mais dans toutes les autres occasions où je vous expose mon sentiment.

Quand vous êtes frappé de la beauté des choses

qui vous environnent et que le monde estime d'un si grand prix, pensez cependant que tout cela est aussi méprisable que la boue en présence des trésors du ciel : c'est vers ces éternelles richesses qu'il vous faut aspirer de tout votre cœur, en ne donnant au monde que le mépris qu'il mérite.

En regardant le soleil, pensez que votre âme est plus belle et plus brillante encore, si elle est en grâce avec son Créateur ; mais autrement, elle est plus obscure et plus abominable que les ténèbres de l'enfer.

Quand vous levez les yeux vers la voûte immense et magnifique des cieux, allez encore plus haut par le regard de votre âme, pénétrez jusque dans le séjour des élus, et fixez-y votre pensée, comme dans le lieu où vous est préparée pour toujours une bienheureuse demeure, si vous conservez sur la terre l'innocence de la grâce.

Des accents mélodieux frappent vos oreilles, vous entendez les chants des oiseaux : élevez donc votre esprit jusqu'aux chants joyeux qui font retentir le paradis d'un éternel *alleluia* ; et priez Dieu qu'il vous rende digne de chanter perpétuellement ses louanges avec les esprits célestes.

Quand vous vous apercevez que vous vous laissez surprendre par le charme et la beauté des créatures, considérez intérieurement le serpent infernal qui se cache sous ces apparences trompeuses : il est là, attentif et tout prêt, sinon à vous donner la mort, du moins à vous frapper. Alors vous lui

direz : « Ah ! serpent maudit, avec quelle ruse ne te prépares-tu pas à me dévorer ! » Puis, vous tournant vers Dieu, vous ajouterez : « Seigneur, vous m'avez découvert l'ennemi, et vous m'avez délivré de sa rage, soyez-en béni à jamais ! »

Fuyez donc ces perfides appâts, prosternez-vous devant les plaies de Jésus crucifié, occupez-vous-en, et considérez tout ce que ce divin Sauveur a bien voulu souffrir dans sa chair pour vous délivrer du péché et vous donner horreur des plaisirs sensuels.

Un autre moyen que je vous indiquerai pour fuir les séductions trompeuses de la créature, c'est de vous arrêter intérieurement à la pensée de ce que doit devenir, après la mort, ce corps qui vous paraît maintenant si ravissant.

Pendant que vous marchez, songez que chaque pas que vous faites vous rapproche de la mort.

A la vue des oiseaux qui volent dans les airs et de l'eau qui coule, pensez que votre vie s'enfuit encore avec bien plus de rapidité vers son terme.

Les vents impétueux, les éclairs, le tonnerre vous feront aussi penser au jour terrible du jugement : alors, vous tomberez à genoux, vous adorerez Dieu, et vous le conjurerez de vous accorder sa grâce, avec le temps nécessaire pour vous préparer à comparaître devant sa Majesté suprême.

Dans les diverses épreuves naturelles que vous aurez à ressentir, voici ce que vous pouvez faire. Je suppose, par exemple, que vous soyez accablé

de tristesse et de mélancolie, ou bien que vous souffriez du froid, du chaud, ou de quelque autre incommodité : vous élèverez aussitôt votre esprit vers l'éternelle volonté, qui a daigné vous envoyer cette épreuve suivant la mesure et dans le temps qui convenaient le mieux à votre plus grand bien. Puis, tout joyeux de l'amour que votre Dieu vous témoigne, et de l'occasion qu'il vous offre de le servir de la manière qui lui est la plus agréable, vous lui direz dans votre cœur : « Seigneur, vous aviez amoureusement disposé, de toute éternité, que j'éprouverais aujourd'hui cette souffrance : voilà donc, en ma personne, l'accomplissement de votre volonté divine. Soyez-en loué à jamais, ô mon très-doux Seigneur ! »

Lorsqu'il vous vient quelque bonne pensée, dirigez aussitôt votre esprit vers Dieu, reconnaissez qu'elle vient de lui, et rendez-lui-en grâces.

Quand vous lisez, voyez Dieu sous les paroles du livre, et recevez-les comme si elles sortaient de sa bouche divine.

En considérant la sainte Croix, pensez qu'elle est votre étendard. Vous tomberiez dans les mains de vos cruels ennemis, si vous vous en éloigniez ; mais en marchant à sa suite, vous êtes sûr d'arriver au ciel, chargé de glorieuses dépouilles.

Lorsque vous avez devant vous la douce image de la Vierge Marie, élevez votre cœur vers le paradis où elle règne, félicitez-la d'avoir toujours été disposée à faire la volonté de Dieu ; glorifiez-la

d'avoir donné le jour au Rédempteur du monde, de l'avoir allaité et nourri ; remerciez-la des bienfaits et de la protection qu'elle nous accorde dans les combats spirituels que nous avons à soutenir.

Les images des Saints vous représenteront tant de généreux athlètes qui vous ont ouvert la carrière après l'avoir bravement parcourue eux-mêmes : c'est donc dans cette lice qu'il vous faut maintenant entrer à votre tour, si vous voulez recevoir, comme eux, la couronne de la gloire éternelle.

A la vue d'une église, entre autres considérations, vous pourrez penser que votre âme est le temple de Dieu, et que vous devez la conserver pure et nette comme une demeure dans laquelle il se plaît.

Quand vous entendrez, à trois reprises, sonner l'*Angelus*, vous ferez utilement les trois considérations suivantes, en conformité avec les saintes paroles que l'on a coutume de réciter avant la Salutation angélique. — Au premier coup, remerciez Dieu de ce message céleste qu'il envoya sur la terre, et qui fut le principe de notre salut. — Au second coup, réjouissez-vous, avec Marie, des grandeurs sublimes auxquelles elle fut élevée par sa très-profonde humilité. — Au troisième coup, joignez-vous à l'heureuse Mère et à l'ange Gabriel, pour adorer le divin Enfant qui vient de naître. — En témoignage de votre respect, inclinez un peu la tête aux deux premiers coups, mais plus profondément au dernier. Ces méditations, divisées par

les trois coups de l'*Angelus*, peuvent servir en tout temps ; en voici d'autres pour le soir, le matin et le milieu du jour. Elles se rapportent à la passion du Sauveur, et elles sont très-convenables : car il est bien juste que nous nous rappelions souvent les douleurs que Notre-Dame a endurées, et nous serions trop ingrats si nous y manquions.

Le soir donc, pensez aux maternelles douleurs de la chaste Vierge, quand son Fils béni arrosa le jardin des Oliviers d'une sueur de sang, quand il y fut arrêté, et quand il souffrit tant de mauvais traitements pendant cette nuit d'horreur.

Le matin, compatissez aux douleurs qu'elle ressentit lorsque Jésus fut traîné devant les tribunaux de Pilate et d'Hérode, lorsqu'il reçut sa sentence de mort, et lorsqu'il porta sa croix.

A midi, pensez au glaive de douleur qui transperça le cœur brisé de la Mère de Dieu quand son divin Fils fut crucifié, mis à mort, et que son côté sacré fut percé d'une lance cruelle.

Vous pourrez faire ces méditations sur les douleurs de la sainte Vierge, depuis le soir du jeudi jusqu'au samedi à midi. Les autres serviront pour les jours suivants. Toutefois, je m'en rapporte en cela à votre dévotion particulière, et je tiens compte de l'occasion que vous offriront d'elles-mêmes et tout naturellement les circonstances extérieures.

Enfin, pour résumer brièvement la manière dont vous devez régler vos sens, soyez attentif, en quelque circonstance que ce soit, à ne vous laisser

jamais influencer par la sympathie ou par l'aversion que vous inspirent naturellement les créatures ; que la seule volonté de Dieu vous attire et vous guide, et soyez fidèle à ne jamais aimer ou haïr que ce qui doit être l'objet de votre haine ou de votre affection suivant la volonté de Dieu.

Et remarquez encore que je ne vous ai pas indiqué ces diverses manières de régler vos sens, pour que vous en fassiez l'objet le plus ordinaire de vos pensées : Dieu veut, avant tout, que vous vous appliquiez fréquemment à vaincre vos ennemis et vos passions vicieuses, et à leur résister par des actes de vertus contraires ; je vous conseille donc de vous tenir, autant que possible, intérieurement recueilli dans sa divine présence. Si je vous ai expliqué ces manières de diriger vos sens, c'est pour que vous vous en serviez au besoin.

Sachez que l'on tire peu de fruit à s'adonner à beaucoup de pratiques extérieures à la fois, quelque excellentes qu'elles soient d'ailleurs : je dirai plus, c'est que souvent elles peuvent troubler l'esprit, favoriser l'amour-propre, développer l'inconstance et devenir de véritables pièges du démon.

CHAPITRE XXIV

De la manière de gouverner sa langue

Nous avons grand besoin de bien régler notre langue et de lui mettre un frein : car, naturellement, nous sommes fortement inclinés à lui donner libre carrière et à la laisser discourir sur tout ce qui flatte les sens.

La raison de cette superfluité de paroles à laquelle nous nous laissons entraîner, se trouve principalement dans notre orgueil. Nous nous persuadons facilement que nous savons beaucoup ; et nous complaisant dans nos propres conceptions, nous nous épuisons, à force de paroles, pour faire partager nos pensées aux autres : nous faisons les maîtres avec eux, comme s'ils avaient besoin de nos leçons.

Il n'est point facile d'exprimer brièvement tous les inconvénients qui naissent de cette démangeaison de parler.

La loquacité est la mère de l'oisiveté, un signe d'ignorance et de légèreté, la porte de la médiosance, l'instrument du mensonge et le refroidissement de la dévotion et de la ferveur.

Le bavardage donne plus de force aux passions vicieuses ; et celles-ci, à leur tour, excitent la langue à se laisser aller plus facilement à l'indiscrétion du langage.

Ne vous perdez pas dans des raisonnements sans fin avec ceux qui ne vous écoutent pas volontiers, vous les ennuierez ; et, même avec ceux qui sont attentifs à vos paroles, soyez également discret, si vous ne voulez pas blesser les règles de la modestie.

Ne parlez pas d'une voix arrogante et élevée : ce ton déplaît souverainement, et il est d'ailleurs un signe de présomption et de vanité.

Ne vous entretenez jamais de vous-même, de ce que vous avez fait, ni de vos parents ; ou du moins, ne le faites que par nécessité, et avec le plus de brièveté et de réserve qu'il vous sera possible. S'il vous semble que les autres parlent d'eux-mêmes avec exagération, tâchez d'en faire votre profit ; mais ne les imitez pas, alors même que leurs paroles tourneraient à leur confusion et à l'accusation d'eux-mêmes.

Parlez le moins possible du prochain et de ce qui le concerne, excepté pour en dire du bien quand l'occasion s'en présente.

Aimez à parler de Dieu, et surtout de son amour et de sa bonté. Et cependant défiez-vous encore de vous-même sur ce point ; rendez-vous plutôt attentif à ce que les autres vous en diront, et conservez au fond de votre cœur les bonnes paroles que vous aurez entendues. Pour les autres conversations, laissez arriver seulement jusqu'à vos oreilles le bruit de leurs paroles, et tenez votre esprit uni à Dieu. Ou bien, si vous devez y prêter

attention pour les comprendre et y répondre, ne laissez pas néanmoins de donner de temps en temps quelques pensées au ciel, où réside votre Dieu, et admirez qu'il daigne jeter les yeux sur votre bassesse du haut de sa grandeur.

Une pensée vous vient-elle à l'esprit : avant de l'exprimer, commencez par y réfléchir ; souvent vous le reconnaîtrez, il eût été plus sage de vous taire. Je dis plus : beaucoup de choses que vous aviez jugées bonnes à dire, auraient été plus utilement encore ensevelies dans le silence : plus tard vous y penserez et vous vous en apercevrez bien vous-même.

Mon enfant, le silence donne une grande force dans le combat spirituel, et c'est le gage le plus assuré de la victoire.

Celui-là aime le silence qui se défie de lui-même et qui se confie en Dieu : le silence est le gardien de la prière et le défenseur puissant de ceux qui s'exercent à la vertu.

Afin de contracter l'heureuse habitude du silence, pensez souvent aux fâcheuses conséquences et aux dangers de la loquacité, ainsi qu'aux grands avantages de la vertu contraire ; affectionnez-vous à cette vertu ; et, pendant quelque temps, taisez-vous, alors même qu'il ne serait pas mal de parler, pourvu que ce soit sans préjudice pour vous ou pour les autres.

Vous vous trouverez bien de vous éloigner de la conversation des hommes ; vous n'y perdrez

point : car alors vous vivrez dans la compagnie des Anges, des Saints et de Dieu même.

Enfin, pensez au combat spirituel que vous avez à soutenir : à la vue de tout ce que vous avez à faire pour n'y point succomber, vous trouverez qu'il vous reste peu de temps pour des entretiens inutiles.

CHAPITRE XXV

Que pour combattre l'ennemi avec avantage, le soldat de Jésus-Christ doit fuir, autant que possible, le trouble et les inquiétudes du cœur.

S'il est vrai que, quand nous avons perdu la paix du cœur, nous devons faire tout notre possible pour la recouvrer, il faut que vous sachiez aussi qu'il n'est au monde aucune circonstance qui doive raisonnablement nous en priver et nous jeter dans le trouble.

Sans doute, nous devons avoir de la douleur de nos péchés, mais une douleur paisible, ainsi que je l'ai expliqué plusieurs fois déjà. De même encore, un sentiment de pieuse charité doit exciter notre compassion sur les péchés d'autrui ; mais si nous en gémissons intérieurement, il faut que ce soit sans trouble pour notre esprit.

Quant aux événements plus graves et plus pé-

nibles qui peuvent tomber sur nous ou sur les nôtres, comme la maladie, les infirmités ou la mort ; ou bien encore la peste, la guerre, les incendies et d'autres fléaux ; ces maux contrarient si péniblement notre nature, que nous nous en défendons de tout notre pouvoir. Et cependant, aidés de la grâce divine, non-seulement nous pouvons les souhaiter, mais il nous est possible de les estimer chers et précieux, en les considérant comme de justes châtiments pour les coupables, et comme une occasion de vertu pour les justes. C'est à ce point de vue que Dieu les a pour agréables : or, quand une fois nous avons, pour nous tranquilliser, sa sainte volonté, il nous est possible de traverser les amertumes et les contradictions de la vie avec un cœur calme et paisible. D'ailleurs, soyez certain que toute inquiétude déplaît à Dieu : car, quel que soit son motif, elle est toujours accompagnée de quelque imperfection, et toujours aussi elle provient de quelques mauvaise racine d'amour-propre.

Placez donc toujours une sentinelle vigilante chargée d'observer tout ce qui pourrait donner à votre âme quelque trouble et quelque inquiétude. Aussitôt qu'elle vous aura donné son signal, prenez les armes pour vous défendre. Considérez que, quelle que soit l'apparence extérieure des divers maux qui se présentent à vous, ils ne sont cependant pas de véritables maux ; non, ils ne sont point capables de nous ravir les biens réels. Si Dieu

les ordonne ou les permet, c'est pour les fins légitimes que nous avons déjà dites, ou pour quelques autres semblables ; mais, quelles qu'elles soient, nous ne pouvons en douter, elles ont pour principe la justice et la sainteté.

Que de bien ne peut-on pas faire en conservant son esprit calme et paisible au milieu de toutes les adversités ! Mais, au contraire, sans cette tranquillité, tous nos efforts deviennent inutiles.

Ajoutez que quand votre cœur est troublé, il est toujours exposé aux divers coups de ses ennemis ; et d'ailleurs, dans cet état d'inquiétude, il ne vous est plus possible de reconnaître le droit sentier qui conduit sûrement à la vertu.

L'ennemi de notre âme n'a rien qui lui soit plus odieux que cette paix dans laquelle l'esprit de Dieu repose pour opérer de grandes choses : aussi, bien souvent, sous des formes trompeuses, il cherche à la troubler au moyen de divers désirs qui se présentent sous l'apparence du bien. Entre autres signes, il en est un qui peut vous faire reconnaître sûrement l'illusion qui vous menace : c'est que ces désirs vous font perdre la paix du cœur.

Pour éviter un si grave danger, aussitôt que la sentinelle vous avertit de l'approche de quelque désir nouveau, ne vous hâtez pas de lui ouvrir l'entrée de votre cœur : dégagé de toute volonté propre, commencez d'abord par mettre ce désir en la présence de Dieu ; dans un humble aveu de

votre aveuglement et de votre ignorance, priez-le instamment de vous éclairer de ses lumières, et de vous montrer lui-même si ce désir vient de lui ou de l'esprit mauvais. Et puis recourez, quand vous le pouvez, à l'avis de votre directeur.

Je suppose que vous reconnaissiez que ce désir est bon et qu'il vient de Dieu ; avant d'agir d'après son mouvement, vous ferez bien encore de réprimer sa trop grande vivacité. Ce sera comme une mortification qui aura précédé l'action, et votre œuvre en deviendra beaucoup plus agréable à Dieu que si vous l'aviez faite sous la vive impulsion de la nature. Quelquefois même cette mortification plaira plus à Dieu que l'œuvre elle-même.

En vous délivrant ainsi des désirs mauvais, et en ne réalisant les bons qu'après avoir réprimé leurs mouvements naturels, vous arriverez à conserver la paix et la tranquillité au fond de votre cœur.

Mais, pour cela, il faut encore que vous le défendiez et que vous le gardiez contre les reproches et les remords intérieurs qui s'élèvent dans votre âme : parce qu'ils vous accusent, il vous semblerait qu'ils viennent toujours de Dieu ; et cependant le démon en est souvent l'auteur. C'est à leurs fruits que vous reconnaîtrez d'où ils viennent.

Si ces reproches intérieurs vous rendent plus humble, s'il vous donnent plus d'activité pour le bien, si, enfin, ils ne vous retirent pas la confiance

en Dieu, regardez-les comme venant de lui, et rendez-lui-en vos actions de grâces. Mais s'ils vous jettent dans le trouble, s'ils vous rendent pusillanime, défiant, paresseux et lent à faire le bien, tenez pour certain qu'ils viennent de l'esprit mauvais. Gardez-vous donc de leur prêter l'oreille, et poursuivez votre chemin.

Indépendamment de ce que nous avons dit, il faut se rappeler que les contradictions sont les occasions les plus ordinaires de l'inquiétude qui s'élève dans notre cœur : or, pour vous défendre de leurs coups, voici deux avis que je vous donne.

Premièrement, considérez et voyez à qui ces contradictions sont opposées : est-ce à l'esprit qui vient de Dieu, ou bien à l'amour-propre et à la volonté personnelle ?

Si c'est à votre volonté propre et à l'amour de vous-même, puisque ce sont là vos principaux ennemis, n'appellez donc contradiction ce qui leur fait opposition ; dites plutôt que ce sont des faveurs et des secours qui vous viennent de Dieu, et recevez-les avec un cœur content et avec actions de grâces.

Si c'est à l'esprit qui vient de Dieu que ces contradictions sont opposées, comme nous vous le montrerons dans le chapitre suivant, ce n'est pas encore une raison de perdre la paix du cœur.

Secondement, au milieu des contradictions, élevez votre esprit vers Dieu, acceptez tout ce qui

vous vient de lui, les yeux fermés et sans chercher à vous en rendre compte. C'est la main toute miséricordieuse de la divine Providence qui vous envoie ces épreuves ; acceptez-les comme autant de bienfaits dont vous n'appréciez que plus tard toute la valeur.

CHAPITRE XXVI

De ce que nous avons à faire quand nous avons reçu quelque blessure par le péché.

Quand vous avez eu le malheur de tomber dans quelque faute par faiblesse, ou même, quelquefois, par une malice tout à fait volontaire, et que votre âme en demeure blessée, ne vous laissez point aller pour cela à la frayeur ou à l'inquiétude ; mais élevez aussitôt votre esprit vers Dieu, et dites-lui : « Voilà, mon Dieu, tout ce que je pouvais faire par moi-même : on ne devait attendre que des chutes de ma pauvre nature. » Et puis, un peu après, abaissez-vous à vos propres yeux, exprimez votre douleur pour l'offense que le péché a faite à Dieu ; et, sans vous abandonner au trouble, indignez-vous contre vos inclinations vicieuses, et principalement contre celle qui vous a conduit au péché. Puis ajoutez : « Seigneur, je

ne me serais pas arrêté là, si vous ne m'aviez retenu dans votre bonté. »

Alors vous remercierez Dieu, vous l'aimerez plus que jamais : sa divine clémence vous jettera dans l'étonnement. Comment, après que vous l'avez tant offensé, voici qu'il vous tend encore la main pour que vous ne fassiez pas une nouvelle chute !

Enfin, vous direz à Dieu, avec une grande confiance dans son infinie miséricorde : « Seigneur, agissez en Dieu, pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vive jamais séparé de vous, que je m'éloigne de vous, ni que je vous offense de nouveau. »

Cela fait, ne vous arrêtez pas à vous demander si Dieu vous a pardonné ou non. Sous divers prétextes plus ou moins bons, cette recherche curieuse cache l'orgueil, l'inquiétude d'esprit, la perte du temps et les illusions du démon. Abandonnez-vous donc aveuglément entre les bras miséricordieux de votre divin Maître, et continuez à marcher comme si vous n'étiez pas tombé.

Quand même vous auriez le malheur de tomber plusieurs fois par jour et de recevoir autant de blessures, faites toujours ce que je vous ai dit, et avec la même confiance, après la seconde, la troisième et la dernière chute, qu'après la première. Concevez toujours de vous-même un plus grand mépris, excitez-vous à une haine plus vive

contre le péché, et faites vos efforts pour être plus prudent à l'avenir.

Cette manière de procéder déplaît infiniment au démon, car il voit bien qu'elle est très-agréable à Dieu. Et puis il sait que c'est là le moyen de le jeter dans la confusion, puisqu'il se trouve dompté par celui-là même qu'il avait d'abord vaincu. Aussi emploie-t-il toutes sortes de fraudes pour nous engager à renoncer à ce moyen : malheureusement, il y arrive souvent, par notre négligence et notre peu de vigilance sur nous-mêmes.

Plus vous éprouverez de difficultés dans l'exercice que je viens de vous indiquer, plus vous vous ferez violence à vous-même, et plus vous le reprendrez souvent, alors même que vous n'auriez fait qu'une seule chute.

Que si, après avoir péché, vous vous trouviez inquiet, confus et découragé, ramenez tout d'abord doucement dans votre âme troublée la paix, la tranquillité du cœur et la confiance ; puis, une fois couvert de ces armes, vous reviendrez à Dieu. Ce n'est pas l'offense faite à Dieu qui est l'objet de l'inquiétude que vous éprouvez après le péché, c'est le tort qu'il vous fait à vous-même.

Le moyen de recouvrer cette paix, c'est d'abord de ne plus penser à votre chute, de considérer ensuite l'ineffable bonté de Dieu, l'extrême empressement avec lequel il désire vous pardonner, quel que soit votre péché et quelque grave qu'il vous paraisse. Voyez, il appelle le pécheur de dif-

férentes manières et par différentes voies : il lui demande de revenir vers lui, et de s'unir à lui, dans cette vie par la grâce qui le sanctifiera, et dans l'autre par la gloire qui doit le rendre éternellement heureux.

Quand vous aurez rendu la paix à votre âme par ces considérations ou quelques autres semblables, vous penserez à votre chute, en observant ce que je vous ai dit.

Ensuite, quand vous serez pour vous confesser (ce que je vous exhorte à faire souvent), vous reviendrez sur toutes vos fautes, vous vous excitez de nouveau à la douleur et au regret d'avoir offensé Dieu, vous prendrez la résolution de vous amender, et vous accuserez sincèrement à votre confesseur tous les péchés dont vous vous reconnaissez coupable.

CHAPITRE XXVII

De l'ordre que le démon observe pour combattre et pour tromper ceux qui veulent s'adonner à la vertu et ceux qui se trouvent dans l'esclavage du péché.

Sachez-le bien, mon enfant, le démon ne cherche que notre ruine ; mais, dans le combat qu'il nous livre, il n'emploie pas toujours les mêmes armes.

Avant de vous exposer l'ordre qu'il observe dans ses divers combats et les ruses auxquelles

il a recours, il faut, d'abord, vous rappeler les différentes conditions de l'homme dans la vie spirituelle.

Il y en a qui se trouvent dans l'esclavage du péché, sans songer seulement à s'en délivrer.

D'autres voudraient bien recouvrer leur liberté, mais ils ne peuvent se décider à mettre la main à l'œuvre.

Il en est qui s'imaginent marcher dans les sentiers de la vertu, et ils s'en éloignent de plus en plus.

Enfin, il s'en trouve qui en étaient arrivés à l'acquisition de la vertu, et qui tombent, après, dans un plus grave désordre.

Nous allons traiter, l'une après l'autre, de chacune de ces diverses conditions.

CHAPITRE XXVIII

De la manière dont le démon combat contre ceux qu'il tient déjà dans l'esclavage du péché et des ruses qu'il emploie pour les y retenir.

Quand le démon tient une âme dans l'esclavage du péché, le seul but qu'il poursuive, c'est de l'aveugler de plus en plus, et d'éloigner d'elle toute pensée qui pourrait la ramener à la connaissance de son triste état.

Il ne se contente pas d'écarter les pensées et les inspirations qui la porteraient à se convertir, en changeant ses idées ; il lui prépare des occasions dangereuses pour la faire tomber dans le même péché, ou dans des fautes plus graves encore. Alors, son aveuglement devient plus complet et plus profond ; et cette pauvre âme finit par se précipiter dans l'abîme de l'habitude du péché. Un premier aveuglement en produit un plus funeste, celui-ci entraîne des fautes plus graves : et c'est ainsi que le pécheur engage sa misérable vie dans un labyrinthe inextricable, et qui le conduit jusqu'à la mort, à moins que Dieu ne l'arrête par un effet de sa grâce toute miséricordieuse.

Dans cet état, le seul moyen d'en sortir, pour le malheureux pécheur qui s'y trouve engagé, c'est de correspondre aux pensées et aux inspirations qui viennent le frapper dans les ténèbres et le rappeler à la lumière. C'est alors que, levant son cœur vers Dieu, il doit lui crier du plus intime de son âme : « Ah ! mon Seigneur, je vous en conjure, vite, venez à mon secours et ne me laissez pas plus longtemps dans ces ténèbres du péché ! » Qu'il ne se lasse point de répéter cette prière, ou d'autres semblables ; qu'il crie sans cesse vers Dieu du fond de sa misère.

Si cela vous est possible, allez bien vite trouver votre confesseur ; demandez-lui son secours et ses avis, afin que vous puissiez, sous sa direction, vous délivrer de votre ennemi. Et, si vous ne pouviez

pas recourir promptement à lui, ayez recours à l'image de Jésus crucifié, jetez-vous à ses pieds, la face contre terre. Faites de même, devant une image de la Vierge Marie ; et demandez secours et miséricorde.

Sachez que, de la promptitude avec laquelle vous agirez alors, dépend votre victoire sur le péché ; le chapitre suivant va vous le faire comprendre.

CHAPITRE XXIX

Des artifices et des illusions dont le démon se sert pour retenir captifs ceux qui connaissent leur misérable état et qui voudraient s'en tirer, et de la raison pour laquelle leurs bonnes résolutions demeurent sans effet.

Ceux qui connaissent le mauvais état de leur être et qui voudraient s'en retirer, sont ordinairement trompés et vaincus par le démon de la manière suivante :

« Plus tard, plus tard ; demain, demain, » se disent-ils à eux-mêmes. « Laissez-moi d'abord m'occuper de telle affaire, me retirer de tel embarras ; après cela, je m'adonnerai à la vie spirituelle avec plus de tranquillité. »

Voilà un piège auquel bien des âmes se sont laissé prendre, et qui trompe toujours. La raison

en est dans la négligence et la paresse qui nous dominant, toutes les fois que nous avons à nous occuper du salut de notre âme et de l'honneur de Dieu. C'est avec plus de promptitude et plus d'énergie qu'il faut s'y prendre : « Et pourquoi donc plus tard, pourquoi demain ? vous direz-vous. Non, non, c'est maintenant, c'est aujourd'hui. D'ailleurs, quand même ce *plus tard* et ce *demain* me seraient accordés, la volonté de s'exposer d'abord aux blessures et de se livrer à de nouveaux désordres serait-elle le plus court chemin pour arriver au salut et à la victoire ? »

Vous le voyez donc bien, mon enfant : pour fuir cette illusion et celle dont nous parlions dans le chapitre précédent, le meilleur moyen est d'obéir promptement aux pensées et aux inspirations divines. Et quand je parle de la promptitude, je n'entends pas les résolutions : car celles-ci trompent souvent, et il en est beaucoup qui, pour diverses raisons, se sont arrêtés dans l'illusion de ces vaines déterminations.

La première de ces raisons, comme nous l'avons indiqué déjà, vient de ce que nos bonnes résolutions ne reposent pas sur la défiance de nous-mêmes ni sur la confiance en Dieu. Cette disposition nous empêche de reconnaître l'orgueil d'où procèdent notre illusion et notre aveuglement.

C'est Dieu qui nous donne la lumière à l'aide de laquelle nous pouvons constater notre erreur ; c'est de sa bonté que nous vient le moyen d'y

remédier. Il permet que nous tombions pour que, dans notre chute, nous passions de la confiance en nous-mêmes à la confiance en lui, et de notre orgueil à la vraie connaissance de nous-mêmes.

Quand donc vous voudrez que vos résolutions soient vraiment efficaces, il faut d'abord qu'elles soient fermes ; et elles ne le seront que quand elles ne conserveront plus rien de la confiance en vous-mêmes, et qu'elles reposeront uniquement et avec humilité sur la confiance en Dieu.

Une autre raison qui nous arrête dans le vague de nos résolutions, c'est que c'est surtout la beauté et le prix de la vertu qui nous attirent, quand nous formons ces bonnes résolutions : c'est là ce qui entraîne notre volonté molle et faible comme elle est. Aussi, quand vient la difficulté qu'il faut surmonter pour arriver à la vertu, cette pauvre volonté se retrouve avec toute sa faiblesse et son inexpérience : elle fait défaut et retombe sur elle-même.

Exercez-vous donc à estimer et à aimer beaucoup plus la difficulté que présente l'acquisition de la vertu que la vertu elle-même ; accoutumez-vous à vous familiariser avec cette difficulté, tantôt plus, tantôt moins : c'est le seul moyen de devenir vertueux, si vous y tenez sérieusement.

Sachez d'ailleurs que votre générosité à embrasser les difficultés et votre désir de les rencontrer, augmenteront à proportion de la promptitude et de l'ardeur avec lesquelles vous triompherez de vous-même et de vos ennemis.

Une troisième raison de l'inutilité de nos résolutions, c'est que souvent elles ont plus directement en vue notre intérêt propre que la vertu elle-même et la volonté de Dieu. C'est surtout ce qui arrive quand nous jouissons des délices spirituelles, ou bien lorsque les tribulations nous accablent. Dans celles-ci, en effet, nous ne trouvons d'autre soulagement que de nous proposer de nous donner tout à Dieu et à la pratique de la vertu.

Pour ne pas tomber dans ces inconvénients, soyez humble et réservé dans vos résolutions, quand vient pour vous le temps des jouissances spirituelles : je vous le recommande surtout en matière de promesses et de vœux. Et quand vous serez dans la tribulation, que vos résolutions s'appliquent principalement à la patience et à la résignation avec lesquelles vous devez porter votre croix, suivant la volonté de Dieu ; proposez-vous même de la porter si généreusement, que vous soyez prêt à renoncer à tout soulagement humain, et même, s'il le fallait, aux consolations du Ciel. Ne demandez qu'une grâce, ne désirez qu'une faveur : le secours de Dieu, afin de supporter toutes les épreuves sans préjudice pour votre patience et sans offense contre la majesté du souverain Maître.

CHAPITRE XXX

De l'illusion de ceux qui s'imaginent faussement marcher dans le chemin de la perfection.

Après avoir échoué dans les deux premiers assauts qu'il nous avait livrés, l'ennemi de notre salut nous en fait subir un troisième. Il s'efforce, alors, de nous faire oublier les adversaires qui nous combattent actuellement en nous causant quelques dommages, pour nous occuper de désirs et de résolutions qui tendent à un haut degré de perfection.

De là vient que nous sommes continuellement blessés, et que nous ne nous préoccupons nullement de nos blessures ; mais, tout entiers à nos résolutions, que nous estimons déjà comme des réalités, nous nous laissons aller à diverses pensées d'orgueil.

Nous ne voudrions pas supporter la moindre chose, la plus petite parole contradictoire ; et nous passons de longues heures à renouveler nos résolutions de souffrir de grandes tribulations, et même les peines du purgatoire, pour l'amour de Dieu.

L'épreuve étant bien loin de nous, la partie inférieure de nous-mêmes n'y ressent aucune répugnance ; et c'est pourquoi, aveugles que nous sommes, nous nous imaginons que nous sommes vraiment arrivés au degré de patience de ceux qui souffrent réellement ces grandes tribulations.

Si donc vous tenez à ne pas tomber dans cette

illusion, combattez les ennemis qui sont près de vous et qui vous font sérieusement la guerre. C'est alors que vous verrez clairement si vos résolutions sont vraies ou fausses, fortes ou faibles ; et vous marcherez sûrement à la vertu et à la perfection par le chemin direct et royal.

Mais quand il s'agit d'ennemis qui n'ont pas l'habitude de vous attaquer, je ne vous conseille pas de prendre l'offensive contre eux. Vous ne le feriez que si vous pouviez prévoir qu'ils dussent vraisemblablement bientôt vous éprouver : car alors il vous serait permis de faire provision de résolutions, afin de vous trouver fort et bien préparé pour le jour du combat.

Du reste, ne prenez jamais vos résolutions pour des réalités : lors même que, depuis quelque temps, vous vous seriez exercé à la vertu, soyez toujours humble, défiez-vous de vous-même et de votre faiblesse ; n'ayez confiance qu'en Dieu, recourez souvent à lui par la prière, demandez-lui qu'il vous fortifie, qu'il vous protège contre tous les dangers, et surtout contre la présomption et la confiance en vous-même.

Il y a toujours quelques petites fautes que Dieu nous laisse pour nous donner une humble connaissance de nous-mêmes, et qui peuvent servir à la conservation de certaines vertus : que s'il ne nous est pas possible de les éviter toutes, il nous est bien permis, cependant, de former la résolution de nous élever à un plus haut degré de perfection.

CHAPITRE XXXI

De la ruse avec laquelle le démon nous attaque pour nous engager à abandonner le chemin de la vertu.

Le quatrième artifice que le malin esprit emploie contre nous, quand il voit que nous faisons des progrès dans le droit sentier de la vertu, c'est d'exciter en nous certains bons désirs, à l'aide desquels il nous fait abandonner la pratique de la vertu, pour nous précipiter dans le vice.

Voici, je suppose, une personne malade qui supporte toutes ses souffrances avec une grande patience. L'adversaire rusé, qui sait que cette personne est en voie d'acquérir l'habitude de la patience, lui met promptement devant les yeux tout ce qu'elle pourrait faire de bien dans un meilleur état de santé : il s'efforce de lui persuader qu'elle serait, alors, bien plus propre au service de Dieu, plus méritante pour elle-même et plus utile aux autres.

Après l'avoir ébranlée par ces illusions, le démon cherche à les augmenter peu à peu, jusqu'à ce qu'il rende le malade inquiet de ne pouvoir réaliser ce qu'il voudrait.

L'inquiétude augmente à mesure que les illusions se fortifient ; et puis, doucement, très-doucement, l'esprit séducteur fait passer le malade de cet état d'inquiétude à l'impatience de la maladie.

Il lui semble que ce n'est pas positivement la maladie qui l'impatiente : c'est seulement, croit-il, l'obstacle qu'elle met au désir qu'il éprouve de pratiquer des œuvres de charité, pour le plus grand bien de tous.

Après l'avoir conduit jusqu'à ce degré d'illusion, le démon, toujours avec la même adresse, fait disparaître, dans la pensée de sa victime, la fin qu'elle se proposait, de servir Dieu et de faire des bonnes œuvres ; et il ne lui laisse plus que le seul désir de se voir délivrée de la maladie.

La maladie ne disparaissant pas comme il le veut, le malade se trouble jusqu'à devenir tout à fait impatient ; et c'est ainsi que, sans s'en apercevoir, il tombe, de la vertu qu'il pratiquait, dans le défaut contraire.

Or, voici le moyen de se préserver de cet artifice et de s'y opposer. Quand vous vous trouvez dans un état de souffrance, soyez attentif à ne donner accès dans votre esprit à aucun de ces vagues désirs de bien que vous ne pourriez pas réaliser alors, et qui vraisemblablement vous jetteraient dans l'inquiétude.

C'est le cas de croire, en toute humilité et avec une patience résignée, que vos désirs pourraient bien ne pas produire tous les effets que vous en attendez : il n'est pas sûr que vous soyez aussi constant dans vos dispositions que vous le supposez.

Pensez encore que Dieu, dans ses secrets juge-

ments, ne veut pas de vous ce bien que vous désirez faire : ce qu'il vous demande seulement, c'est de vous humilier, c'est de vous abaisser sous la douce et puissante main de sa volonté.

De même encore, je suppose que votre directeur, ou bien quelque circonstance importune, s'oppose à ce que vous pratiquiez vos exercices de dévotion comme vous le désiriez, et surtout la sainte communion : il ne faudrait point, pour cela, vous inquiéter ni vous troubler ; dépouillez-vous, au contraire, de votre volonté propre, revêtez-vous du seul bon plaisir de Dieu, et dites-vous à vous-même :

« Si le regard de la divine Providence ne découvrirait pas tant d'ingratitude et tant de fautes dans mon âme, je n'en serais pas réduit à me voir ainsi privé de recevoir la sainte Eucharistie. Eh bien, puisque c'est là le moyen dont Dieu se sert pour me faire connaître mon indignité, qu'il en soit à jamais loué et béni ! Mon Dieu, j'ai grande confiance dans votre infinie bonté ; je crois que vous voulez m'exercer à me résigner et à me conformer en toutes choses à votre sainte volonté. Si c'est ainsi que vous ouvrez mon cœur et que vous le disposez à accepter tout ce que vous demandez de lui, c'est pour y entrer spirituellement, c'est pour le consoler, le fortifier contre les ennemis qui cherchent à le séparer de vous. Ainsi soit accompli tout ce qui est bien devant vous. O vous mon Créateur et mon Rédempteur, faites que votre

volonté soit maintenant et toujours mon aliment et mon soutien ! La seule grâce que je vous demande, ô mon amour ! c'est que mon âme se dépouille de tout ce qui vous déplaît, et que, toujours couverte de l'ornement de la vertu, elle soit sans cesse préparée à vous recevoir, et à faire tout ce qu'il vous plaira d'exiger d'elle.

Quel que soit le principe des bons désirs que vous concevez, sans pouvoir les réaliser : que ce soit la nature ou le démon qui vous les inspire, pour vous troubler et vous détourner du chemin de la vertu ; ou bien même, que ce soit Dieu qui vous les envoie pour éprouver votre résignation à sa volonté sainte ; toujours est-il que, si vous êtes dans les dispositions que je viens d'expliquer vous trouverez certainement, dans ces désirs, l'occasion de satisfaire à Dieu de la manière qui lui est la plus agréable. Or, c'est précisément en cela que consistent la véritable dévotion et le service que notre divin Maître réclame de vous.

Quand vous serez en proie à la douleur, de quelque part qu'elle vienne, voici encore une observation que je dois vous faire. Vous pouvez certainement employer les soulagements ordinaires, et dont les saints eux-mêmes se sont servi ; mais que votre désir et votre intention, en les employant, ne soient pas tant de vous délivrer de la douleur : faites-le plutôt parce que Dieu le veut ainsi, et que l'intention de sa divine Majesté pourrait être de vous guérir par ces moyens.

Si vous négligiez de vous entretenir dans ces dispositions, vous en sentiriez bientôt les tristes conséquences. Les choses n'allant pas au gré de vos désirs ni de vos attrait, vous tomberiez facilement dans l'impatience ; ou, du moins, vous n'auriez plus qu'une patience défectueuse, peu agréable à Dieu, et d'un faible mérite devant lui.

Enfin, je veux vous tenir en garde contre une secrète illusion de votre amour-propre, qui profite de certaines circonstances pour couvrir et justifier vos imperfections.

Ainsi, par exemple, voici un malade peu patient dans ses douleurs ; il trouvera le moyen de dissimuler son impatience sous le voile apparent d'un certain zèle pour le bien : il dira, je suppose, que sa peine n'est pas réellement l'impatience que la maladie lui cause par la douleur, mais plutôt le regret tout à fait raisonnable d'y avoir donné occasion ; ou bien encore, dira-t-il : « Ce qui me fait peine, c'est surtout l'ennui et le tourment que je donne à ceux qui sont obligés de me rendre tant de services. »

Voyez encore l'ambitieux : il espérait une dignité, et il ne l'a point obtenue ; cette déception le tourmente. A l'en croire, ce n'est ni son orgueil ni sa vanité qui le font souffrir ; il a d'autres motifs. Oui, mais l'on sait très-bien que, dans d'autres occasions qui ne lui portent aucun préjudice, tous ces motifs n'ont pas grande valeur pour lui. Et pour le malade aussi, si ceux qui lui don-

nent tant de regrets, à cause des services qu'il reçoit d'eux, éprouvaient les mêmes fatigues en soignant les autres, croyez-vous qu'il s'en tourmentât beaucoup ?

Voilà, ce me semble, une preuve assez évidente que les plaintes de ces hommes n'ont pas d'autre raison que l'antipathie naturelle que leur fait éprouver tout ce qui s'oppose à leurs inclinations.

Si donc vous voulez éviter de tomber dans ces imperfections ou dans d'autres semblables, supportez toujours avec patience les peines et les douleurs qui vous surviennent, quelle qu'en soit la cause d'ailleurs.

CHAPITRE XXXII

Du dernier artifice employé par le démon pour que nos vertus acquises deviennent pour nous une occasion de ruine.

Le rusé et malin serpent ne manque pas de nous tenter par ses artifices, jusque dans les vertus que nous avons acquises. Il cherche à nous en faire une occasion de péché ; et, pour cela, il nous porte à nous complaire dans ces vertus, ou en nous-mêmes ; il nous pousse à la présomption, et c'est ainsi qu'il nous fait tomber dans l'orgueil et la vaine gloire.

Un moyen de vous préserver de ce danger, c'est de combattre toujours sur le terrain égal et ferme de la connaissance de vous-même. Persuadez-vous bien que vous n'êtes rien, que vous ne savez rien, que vous ne pouvez rien, que vous n'avez en propre que vos misères et vos imperfections, et que vous ne méritez que l'éternelle damnation.

Une fois bien affermi sur ces vrais principes, quelles que soient les pensées qui se présentent à votre esprit, et quoi qu'il vous arrive, que rien ne vous en fasse sortir. Défiez-vous de toutes les idées qui vous viendraient d'ailleurs ; regardez-les comme autant d'ennemis, et sachez que si vous avez le malheur de suivre leur impulsion, c'en est fait de vous, vous serez blessé, et peut-être jusqu'à la mort.

Pour vous bien exercer dans cette pratique de la connaissance de votre néant, le moyen suivant vous sera d'une grande utilité.

Toutes les fois que vous arrêterez votre pensée ou sur vous-même ou sur vos œuvres, considérez-vous dans ce que vous êtes par vous-même, et non par ce que vous tenez de Dieu ; et puis, estimez-vous à la seule valeur de ce que vous possédez en propre.

Voyez ce que vous étiez avant d'exister sur la terre : englouti dans l'abîme de l'éternité, vous n'étiez qu'un pur néant ; vous n'avez rien fait, vous ne pouviez rien pour vous donner l'existence.

Et depuis que vous devez à Dieu le bienfait de

cette existence, qu'il vous conserve à chaque instant par une action continuelle de sa Providence sur vous, qu'êtes-vous encore par vous-même, qu'un néant ? Aussi, sans aucun doute, vous rentreriez bien vite dans ce néant, d'où sa main toute-puissante vous a fait sortir, s'il vous abandonnait un seul instant à vous-même.

Il est donc évident que, dans votre existence naturelle, en vous tenant à ce que vous possédez de vous-même, vous n'avez aucune raison de vous estimer, ou de vouloir être estimé par les autres.

Et pour ce qui est du bienfait de la grâce et des bonnes œuvres, dépouillé naturellement, comme vous l'êtes, du secours divin, quelle œuvre vraiment méritoire pourriez-vous faire par vos propres forces ?

Après cela, si vous considérez vos péchés passés, et tout ce que vous auriez commis de fautes si la main toute miséricordieuse de Dieu ne vous avait retenu ; si vous comptez ces fautes par jours, par années, par les mauvaises habitudes qui s'enchaînent et s'attirent les unes les autres, vous verrez qu'elles se seraient multipliées presque à l'infini, et que vous seriez devenu un autre Satan par vous-même.

Afin donc de n'avoir point à vous reprocher de ravir à Dieu le mérite de sa bonté, mais de vous tenir toujours uni à lui, vous devez vous appliquer à vous estimer de jour en jour plus misérable.

Et puis, veillez à ce que cette appréciation que vous faites de vous-même soit juste : car autrement, elle pourrait vous être très-préjudiciable.

Alors même que vous connaîtriez beaucoup mieux votre misère qu'un autre qui serait dans l'aveuglement, vous perdez tout votre avantage sur lui, et même vous vous rendez bien plus aveugle que lui, si vous tenez à être estimé par les hommes au-dessus de la valeur que vous vous connaissez.

Si donc vous voulez que la connaissance de votre misère et de votre néant éloigne de vous vos ennemis et vous rende cher à Dieu, il ne faut pas seulement que vous vous estimiez vous-même indigne de tout bien et digne de tout mal : il faut encore que vous aimiez à être estimé tel par les autres ; il faut que vous ayez en horreur les honneurs du monde, que vous vous réjouissiez des mépris, et que vous saisissiez toutes les occasions de faire ce que dédaignent les autres.

Pour continuer cette sainte pratique, je vous dirai encore de n'avoir aucun égard au jugement des hommes, pourvu que cette indifférence ait pour unique fin de vous exercer à la pratique de l'humilité. Si elle provenait, au contraire, d'une certaine présomption d'esprit et d'un orgueil dissimulé, et qu'elle ne se couvrît que de vains prétextes pour tenir peu ou point compte de l'opinion d'autrui, j'en parlerais tout autrement.

Si, pour quelque avantage que vous tiendriez de Dieu, il vous arrivait de recevoir les louanges et

la sympathie que l'on donne à ce qui est bon, demeurez bien recueilli en vous-même ; ne vous écartez pas de la vérité ni de la justice ; dirigez, au contraire, votre pensée vers Dieu, et dites-lui de tout votre cœur : « Seigneur, ne permettez pas que jamais j'usurpe la gloire ni les louanges qui vous sont dues. A vous l'honneur et la gloire, mon Dieu ; à moi la confusion. » Et puis, continuant à vous entretenir intérieurement avec Celui qui est l'objet de vos louanges, ajoutez : « Comment est-il possible que l'on me tienne pour bon, quand il n'y a de bon que vous seul, mon Dieu, vous et vos œuvres ? » En agissant ainsi, en rendant au Seigneur ce qui lui appartient, vous éloignerez de vous vos ennemis, et vous vous disposerez à recevoir de plus grands dons et de plus grandes faveurs de la part de Dieu.

Quand le souvenir de vos bonnes œuvres vous expose au danger de la vanité, considérez-les aussitôt non pas tant comme vos œuvres que comme celles de Dieu. Alors, vous les interpellerez vivement et vous leur direz dans votre cœur : « Non, je ne suis pas ce qu'il paraît, et vous n'avez pas en moi l'existence que vous voudriez me faire croire : ce n'est pas moi qui suis votre véritable auteur, c'est le bon Dieu ; c'est lui, c'est sa grâce, qui vous ont créées, nourries et conservées. C'est donc lui seul que vous devez reconnaître pour votre véritable et principal auteur, c'est lui qu'il

faut remercier, et c'est à lui que je veux rendre gloire. »

Considérez, ensuite, que les œuvres que vous avez faites portent un double caractère d'imperfection : d'abord, elles ne correspondent que faiblement aux lumières et aux grâces qui vous ont été accordées pour les concevoir et les réaliser. Et puis, elles sont bien imparfaites et bien éloignées de cette pureté d'intention, de cette ferveur, de cette promptitude avec lesquelles vous auriez dû les exécuter.

Aussi, si vous y réfléchissez sérieusement, bien loin de vous donner une vaine complaisance, ces œuvres ne serviront qu'à vous humilier : car il n'est que trop vrai, hélas ! que les grâces que nous recevons de Dieu pures et parfaites, finissent par s'entacher de nos imperfections, du moment où nous nous en servons dans la pratique.

Et puis, rapprochez vos œuvres de celles des saints et des fidèles serviteurs de Dieu ; à cette comparaison, vous reconnaîtrez clairement que les meilleures de vos bonnes œuvres sont d'une bien petite valeur.

Si vous les comparez, ensuite, aux œuvres que Jésus-Christ a faites dans les mystères de sa vie et de sa passion ; si vous les considérez, ces œuvres, en dehors de la personne divine, seulement en elles-mêmes, dans les sentiments et la pureté d'amour avec lesquels elles ont été produites, vous

reconnaissez bien que les vôtres n'ont réellement aucune valeur par elles-mêmes.

Que si, enfin, vous élevez votre esprit vers le trône de la Majesté divine et infinie de votre Dieu, en pensant à tout ce que vous devez à son service, vous reconnaîtrez encore que ce n'est pas de la vanité que vous devriez avoir, après toutes vos bonnes œuvres, mais plutôt une grande crainte. Aussi, en toutes circonstances, et quelque saintes que soient vos œuvres, vous devriez toujours dire à Dieu, de tout votre cœur : « Seigneur, soyez-moi propice, car je ne suis qu'un pécheur. »

Je vous engage encore à ne pas découvrir facilement les dons que Dieu vous a faits : cette indiscretion lui déplaît toujours, ainsi qu'il nous le fait connaître par l'exemple suivant.

Un jour qu'il était apparu à une âme pieuse, sous la forme d'un petit enfant et comme une simple créature, cette âme lui demanda tout simplement de réciter la Salutation angélique. Aussitôt il commença : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; » puis il s'arrêta, ne voulant pas faire son propre éloge par la récitation des paroles suivantes. Et comme cette bonne âme le priait de continuer, il disparut, en la laissant inondée de consolations, et tout impressionnée de cet exemple d'humilité qu'il venait de lui donner.

Mon enfant, apprenez encore à vous humilier

dans toutes vos actions, en reconnaissant quel néant vous êtes devant Dieu.

C'est là le fondement de toutes les autres vertus. Lorsque nous n'étions pas encore, Dieu nous créa du néant ; et, maintenant que nous lui devons l'existence, il veut que nous établissions toute notre vie spirituelle sur cette connaissance que nous ne sommes rien par nous-mêmes. Plus cette connaissance sera profonde, plus notre vie spirituelle s'élèvera haut. Plus nous creuserons avant sur le sol de nos misères, plus le divin Architecte se plaira à poser, dans ces fondations, les pierres fermes destinées à soutenir l'édifice. Ne vous persuadez pas, mon enfant, que vous parviendrez jamais à creuser assez profondément ; pensez, au contraire, que si quelque chose pouvait être infini dans une créature, ce serait la profondeur de ses misères.

Tous les biens découleront, pour nous, de cette connaissance sagement réduite en pratique ; mais, sans elle, quand bien même nous ferions toutes les œuvres des saints, et que nous serions toujours occupés de Dieu, nous ne sommes plus que de pauvres néants.

O précieuse connaissance, qui nous rend heureux sur la terre et glorieux dans le ciel ! O lumière jaillissant des ténèbres, et qui donne aux âmes l'éclat et la splendeur ! O joie inconnue, qui resplendit au milieu de nos misères ! O néant connu, qui nous rend maîtres de tout !

Je ne me lasserai pas de vous parler sur ce sujet. Voulez-vous rendre gloire à Dieu ? accusez-vous vous-même, et souhaitez d'être accusé par les autres. Voulez-vous exalter Dieu en vous, et vous en Dieu ? humiliez-vous avec tous, et soumettez-vous à tous. Voulez-vous retrouver Dieu quand vous l'avez perdu ? ne vous élevez pas, car il fuirait loin de vous. Abaissez-vous le plus que vous pouvez : Dieu lui-même viendra vous trouver et vous embrasser. Et son amour vous accueillera et vous étendra avec d'autant plus de tendresse, que vous vous abaisserez plus profondément devant lui, et que vous souhaiterez plus vivement d'être avili par tous, et regardé comme un rebut insupportable.

C'est une grande faveur que Dieu vous accorde, quand il consent à l'humiliation pour s'unir à vous : estimez que vous en êtes indigne, et ne manquez pas de lui en rendre mille actions de grâces. Regardez-vous aussi comme l'obligé de quiconque vous aura procuré l'occasion de vous humilier, de ceux-là mêmes qui vous ont foulé aux pieds, quand surtout ils peuvent supposer que c'est à contre-cœur que vous endurez leurs mauvais traitements. Mais, quand il en serait ainsi, il ne faudrait point le laisser voir au dehors. Si, malgré toutes les considérations si vraies que nous venons d'exposer, la ruse du démon, l'ignorance et la corruption de notre nature prévalaient contre nous, de manière que les pensées d'orgueil n'

cessassent point de nous troubler et de faire impression dans nos cœurs ; ce serait alors l'occasion de nous humilier d'autant plus à nos propres yeux, que nous connaîtrions par expérience le peu de progrès que nous avons fait dans la vie spirituelle et dans la franche connaissance de nous-mêmes. Nous en aurions la preuve dans cette impossibilité de nous délivrer de toutes les importunités qui ont leur racine dans notre orgueil. Voilà donc le moyen de retirer du poison, le miel ; et des blessures, la santé.

CHAPITRE XXXIII

De quelques avis utiles pour nous aider à vaincre nos mauvaises passions et acquérir de nouvelles vertus.

Je vous ai déjà dit beaucoup de choses sur ce que vous avez à faire pour vous vaincre vous-même et vous orner du charme de la vertu ; et cependant, il me reste encore d'autres avis à vous donner.

Premièrement : Quand vous travaillez à l'acquisition de la vertu, n'en croyez pas ceux qui vous conseilleraient de partager ponctuellement les jours de la semaine de manière à vous exercer un jour à une vertu, le jour suivant à une autre, et ainsi de suite.

La vraie manière de combattre, c'est d'abord, d'attaquer les passions qui vous ont causé déjà de grands dommages, et qui vous en causent encore chaque jour par les assauts qu'elle vous livrent ; c'est de travailler à l'acquisition des vertus contraires, et de vous livrer à ces exercices avec toute la perfection dont vous êtes capable.

Une fois en possession de ces vertus, les autres viendront plus facilement ; et peu d'efforts et peu de temps vous suffiront pour y arriver à l'occasion. Toutes les vertus s'enchaînent les unes dans les autres ; et du moment où l'on en possède une parfaitement, toutes les autres se présentent bien vite à la porte du cœur.

Secondement : Ne déterminez jamais le temps que vous devez consacrer à l'acquisition des vertus, ni par jours, ni par semaines, ni par années : faites toujours comme si vous n'étiez qu'un soldat novice et inexpérimenté ; exercez-vous, et combattez en vous proposant d'arriver au sommet de la perfection.

Ne vous arrêtez donc pas un seul instant. S'arrêter dans le chemin de la vertu, ce n'est pas reprendre haleine ni ranimer ses forces, c'est retourner en arrière et devenir plus faible qu'auparavant.

S'arrêter, pour moi c'est se persuader que l'on est arrivé à posséder la vertu dans toute sa perfection, c'est ne se mettre pas en peine des occasions qui se présentent pour en pratiquer de nouveaux actes, pas plus que des légers manquements.

Soyez donc empressé, fervent et ingénieux, pour ne pas perdre la plus petite occasion de pratiquer la vertu.

Aimez toutes les occasions qui vous portent à la vertu, mais surtout les plus difficiles à surmonter. Les actes auxquels on se livre pour vaincre les difficultés produisent plus promptement les habitudes, et leur donnent une plus profonde racine. Il n'y a que les occasions qui pourraient vous conduire à la tentation des péchés impurs, que vous devez fuir avec toute la promptitude et toute l'habileté possibles.

Troisièmement : Quant aux vertus dont l'exercice pourrait altérer la santé, comme la mortification par la discipline, les cilices, les jeûnes, les veilles, les longues méditations ou d'autres pratiques semblables, je vous conseille la prudence et la discrétion dans l'usage que vous en feriez. C'est peu à peu et par degrés, comme nous le dirons plus tard, que l'on doit arriver à l'acquisition de ces vertus.

Pour les vertus purement intérieures, comme l'amour de Dieu, le mépris du monde, l'anéantissement de soi-même, la haine des passions vicieuses et du péché, la patience, la douceur, l'amour de tous et même de vos ennemis, et d'autres vertus semblables, il n'est point de rigueur de travailler à les acquérir peu à peu, ni de ne s'avancer à leur perfection que par degrés : efforcez-vous d'en

pratiquer tous les actes avec le plus de perfection possible.

Quatrièmement : Que toutes vos pensées, tous vos désirs, tout votre cœur soient appliqués à vaincre la passion que vous combattez et à acquérir la vertu contraire. Que ce soit là pour vous tout le monde, le ciel, la terre et tout votre trésor ; et toujours dans la seule intention de plaire à Dieu.

Soit que vous mangiez, que vous jeûniez, que vous vous fatigiez, que vous vous reposiez, que vous veilliez, que vous dormiez, que vous soyez chez vous ou dehors, que vous vaquiez à des pratiques de dévotion, ou que vous vous appliquiez à des ouvrages manuels ; faites tout dans le but de vaincre la passion que vous avez à combattre, et d'acquérir la vertu contraire.

Cinquièmement : Montrez-vous l'ennemi de toutes les jouissances et de toutes les commodités sensuelles : de cette manière, les vices qui ont leur racine dans le plaisir n'auront que bien peu de force pour vous attaquer. Une fois la racine coupée, avec la haine de vous-même, les vices perdront bien vite leur force et leur vigueur.

Si vous aviez l'intention de combattre un défaut, une inclination naturelle, en particulier, tout en demeurant attaché aux autres inclinations et aux autres défauts, sous prétexte qu'ils ne peuvent donner la mort à votre âme et qu'ils ne peuvent vous conduire qu'à des fautes légères, je vous en avertis : le combat que vous auriez à soutenir serait

pénible et sanglant, et vous ne remporteriez que rarement une trop incertaine victoire. N'oubliez pas ces divines sentences :

« Celui qui aime son âme, la perdra ; et celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » (Saint Jean, XII, 25.)

« Mes frères, nous ne sommes pas tellement redevables à la chair que nous devons vivre selon la chair. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, au contraire, vous mortifiez, par l'esprit, les œuvres de la chair, vous vivrez. » (Rom. VIII, 12, 13.)

Sixièmement, enfin : Je vous observe qu'une confession générale, bien faite, vous serait fort utile, et peut-être même nécessaire : c'est le moyen de vous affermir dans la grâce de Dieu, l'auteur de toutes les grâces et de toutes les victoires.

CHAPITRE XXXIV

Que les vertus ne s'acquièrent que lentement, par degrés, et l'une après l'autre.

Certainement, le vrai soldat de Jésus-Christ, qui aspire au sommet de la perfection, ne doit assigner aucun terme à ses progrès dans la vertu ; et cependant, il y a certains mouvements de ferveur qui font défaut et qui nous laissent au milieu de notre course, quand nous nous y livrons avec une

ardeur exagérée, surtout dans les commencements : il faut donc savoir les réprimer avec une certaine discrétion. Indépendamment de ce que nous avons dit déjà sur la modération que nous devons apporter dans les pratiques extérieures, il faut encore savoir que les vertus intérieures s'acquièrent presque toujours lentement et par degrés : le peu que l'on fait alors se multiplie, et il dure longtemps. Ainsi, par exemple, il ne serait pas sage de s'exercer à désirer l'adversité et à s'en réjouir, avant d'avoir parcouru les degrés inférieurs de la vertu de patience.

Je vous conseille encore de ne pas vous attaquer à toutes les vertus, ni même à plusieurs à la fois : entreprenez-les successivement, l'une après l'autre. C'est ainsi que votre âme contractera plus facilement et plus solidement l'habitude de la vertu. En vous appliquant continuellement à l'exercice d'une seule vertu, votre souvenir s'y portera plus promptement en toute occasion, votre intelligence sera plus ingénieuse à chercher de nouveaux moyens et de nouvelles raisons pour l'acquérir, et votre volonté s'y dirigera plus facilement et plus affectueusement que si elle se préoccupait de plusieurs vertus à la fois.

Et puis, les actes qui concourent à une seule vertu deviennent moins fatigants par la conformité qui les unit entre eux : ils s'appellent et s'entr'aident les uns les autres par leur similitude ; et cette ressemblance même produit en nous une

plus vive impression : elle trouve notre cœur déjà préparé par avance à recevoir les nouveaux actes qui s'y produisent, de même qu'elle avait provoqué les actes précédents par cette même conformité.

Une vérité qui fortifie singulièrement tout ce que nous venons de dire, c'est que quiconque s'exerce sérieusement à la pratique d'une vertu, apprend, en même temps, à s'exercer à la pratique des autres. Ainsi, l'accroissement d'une vertu produit le perfectionnement de toutes les autres : il ne faut pas s'en étonner ; car elles sont unies inséparablement entre elles, et elles ne sont toutes que des rayons d'une même lumière divine.

CHAPITRE XXXV

Des différents moyens d'acquérir les vertus, et de la manière dont il faut les employer en s'attachant d'abord à une seule vertu pendant quelque temps.

Indépendamment de ce que nous avons dit déjà, pour acquérir les vertus, il faut un esprit grand et généreux, une volonté forte et résolue, avec la prévision des diverses difficultés que nous devons rencontrer, et la détermination de les surmonter.

Il faut, de plus, s'appliquer à cet exercice avec une inclination et une affection particulières. Ce qui nous facilitera la pratique de cette disposition,

ce sera de considérer souvent combien ces vertus plaisent à Dieu, combien elles sont nobles et excellentes en elles-mêmes, et combien elle nous sont à nous-mêmes utiles et nécessaires, puisqu'elles sont le principe et la fin de toute perfection.

Tous les jours, au matin, il faut encore prendre la ferme résolution de s'exercer à la vertu, suivant les circonstances qui se présenteront le plus vraisemblablement dans la journée. Ensuite, nous examinerons à plusieurs reprises, si nous avons été fidèles ou non à cette résolution, et nous la renouvellerons avec une ardeur toute nouvelle. Or, ces pratiques s'appliqueront d'une manière plus particulière à la vertu que nous nous proposons actuellement d'acquérir.

De même encore, les exemples des saints, nos prières, les méditations que nous ferons sur la vie et la passion de Jésus-Christ, tous ces exercices si nécessaires dans la vie spirituelle, auront aussi leur application spéciale à cette vertu.

Toutes les autres circonstances, si diverses qu'elles soient, peuvent être dirigées vers la même intention, comme nous le verrons plus tard.

Accoutumons-nous si bien aux actes de vertu intérieurs et extérieurs, que nous en venions à les produire aussi facilement et aussi promptement que nous le faisons pour les actes conformes à nos inclinations naturelles. Et, comme nous l'avons dit déjà, plus ces actes seront en contradiction

avec notre nature, plus ils donneront promptement à notre âme l'habitude de la vertu.

Les divines paroles de la sainte Ecriture, prononcées à haute voix, ou méditées convenablement dans notre esprit, ont une efficacité merveilleuse pour nous aider dans cet exercice. Ayons-en donc toujours plusieurs à notre disposition, relativement à la vertu que nous avons à pratiquer ; répétons-les plusieurs fois le jour, et surtout quand le vice contraire se présente à nous. Ainsi, par exemple, si nous travaillons à acquérir la patience, nous pourrions nous servir des paroles suivantes, ou de quelques autres semblables :

« Mes enfants, résistez patiemment à la colère qui s'élève en vous. » (Bar. IV, 25.)

« La patience des pauvres ne périra pas pour toujours. » (Ps. IX, 19.)

« L'homme patient vaut mieux que l'homme fort ; et celui qui domine sa volonté vaut mieux que l'homme qui prend les villes d'assaut. » (Prov. XVI, 32.)

« Vous posséderez vos âmes dans la patience. » (Luc, XXI, 19.)

« Courons, par la patience, au combat qui nous attend. » (Hebr. XII, 1.)

Dans la même intention, nous pourrions dire encore les petites prières suivantes, ou d'autres semblables :

« Mon Dieu, quand est-ce donc que mon cœur sera couvert du bouclier de la patience ? »

« Quand pourrai-je traverser paisiblement toutes les épreuves, pour plaire à mon Seigneur ? »

« O douleurs mille fois chères à mon cœur, puisqu'elles me rendent semblable à mon Sauveur Jésus, qui a souffert pour moi ! »

« Quand sera-ce, unique vie de mon âme, que je pourrai, pour votre gloire, vivre content au milieu de toutes les adversités ? »

« Bienheureuse mon âme, si, dans le feu des tribulations, elle brûle du désir de souffrir davantage encore ! »

Telles sont, ou à peu près, les aspirations dont nous pouvons nous servir ; elles se rapportent à notre progrès dans la vertu, et l'esprit de dévotion nous les mettra dans le cœur et sur les lèvres.

Ces petites prières s'appellent jaculatoires, parce qu'elles sont comme autant de flèches que nous lançons vers le ciel, et qu'elles ont une grande puissance pour nous exciter à la vertu. Elles pénétreront jusqu'au cœur de Dieu, à la condition qu'elles seront portées sur deux ailes.

La première est la connaissance sérieuse de la satisfaction que nous donnons à notre Dieu, en nous exerçant à la pratique des vertus.

La seconde est un désir sincère et ardent de les acquérir, avec la seule intention de plaire à sa divine Majesté.

CHAPITRE XXXVI

De la continuelle vigilance avec laquelle il faut s'avancer dans le chemin de la vertu.

Outre ce que nous avons dit déjà, une des choses les plus importantes et les plus nécessaires à se rappeler pour acquérir la vertu, c'est que, pour arriver au but que nous nous proposons, nous avons besoin de marcher toujours en avant. S'arrêter un moment dans un pareil chemin, c'est reculer.

En effet, quand nous nous arrêtons dans la pratique de la vertu, l'inclination violente de l'appétit sensitif et des choses extérieures qui nous émeuvent se représente aussitôt nécessairement ; et elle produit en nous une foule de passions désordonnées, qui détruisent, ou du moins qui affaiblissent singulièrement la vertu. En outre, nous nous privons par là d'une multitude de grâces et de faveurs que notre progrès dans la vertu nous aurait obtenues de la bonté de Dieu. D'où vous voyez qu'il n'en est pas du chemin spirituel comme de celui que l'on fait en cheminant par terre. Dans celui-ci, on ne perd rien de la route que l'on a déjà faite, quand on s'arrête ; tandis qu'il en est autrement dans le chemin de la vertu.

De plus, la fatigue des voyageurs terrestres augmente naturellement avec le mouvement qu'ils continuent à se donner ; mais, au contraire, dans le

chemin de la vertu, plus on marche en avant, plus on acquiert de force et de vigueur.

Aussi, dans l'exercice de la vertu, la partie inférieure, dont la résistance rendait le chemin dur et fatigant, va toujours s'affaiblissant davantage ; tandis que la partie supérieure, dans laquelle réside la vertu, s'affermit et se fortifie de plus en plus.

De là vient que le progrès dans la vertu contribue toujours à diminuer quelque chose de la peine que l'on éprouvait à la pratiquer ; et qu'au contraire, la joie secrète que la divine bonté mêle à cette peine devient à chaque heure plus abondante. En continuant à s'avancer ainsi toujours avec plus de joie et plus de facilité de vertu en vertu, on arrive enfin au sommet de la montagne ; et c'est que l'âme, devenue parfaite, s'exerce non-seulement sans dégoût, mais avec un attrait tout joyeux. Cette transformation s'opère tout naturellement : car, après avoir vaincu et dompté ses passions déréglées, l'âme en vient à se rendre maîtresse des créatures et d'elle-même : elle vit alors bien heureuse dans le cœur de son Dieu, et c'est là qu'elle repose dans une occupation pleine de douceur.

CHAPITRE XXXVII

Que tout en continuant à s'exercer toujours dans la pratique de la vertu, on ne doit point fuir les occasions qui se présentent de l'acquérir.

Nous avons vu bien clairement que, dans le chemin qui conduit à la perfection, il faut toujours marcher en avant, sans s'arrêter. Pour cela, soyons attentifs à ne jamais laisser échapper aucune des diverses occasions qui se présentent pour acquérir la vertu. Ceux-là entendent donc mal leurs intérêts qui s'éloignent, autant qu'ils le peuvent, de tout ce qui pourrait leur servir à cet effet.

Ainsi, pour ne pas sortir de l'exemple que nous avons donné déjà : je suppose que vous désiriez acquérir l'habitude de la patience ; il ne vous serait pas avantageux de vous éloigner des personnes, des actions ni des pensées qui vous provoquent à l'impatience.

De même encore, il ne faut pas abandonner certaines relations parce qu'elles vous sont désagréables. Mais quand il vous arrive de converser ou de traiter avec une personne qui vous fatigue, vous devez toujours tenir votre volonté disposée à supporter tout le malaise et tout l'ennui qu'elle vous cause. En agissant autrement, vous ne vous accoutumeriez jamais à la patience.

Supposons encore qu'une certaine occupation

vous inspire de la répugnance, soit par elle-même, soit par la personne qui vous l'impose, soit enfin parce qu'elle vous empêche de faire ce qui vous serait plus agréable : ne laissez pas cependant de l'entreprendre et de la continuer, alors même qu'elle vous troublerait, et, qu'en l'abandonnant, vous dussiez retrouver la paix. Si vous vous laissiez aller ainsi à vos inclinations, jamais vous n'apprendriez à souffrir ; et d'ailleurs, vous ne jouiriez pas d'une véritable paix, car celle que vous auriez ne viendrait pas d'un esprit dégagé des passions et orné de la vertu.

Je vous dis la même chose des pensées ennuyeuses qui viennent parfois fatiguer ou troubler votre esprit. Il ne faut pas toujours les chasser loin de vous : car, avec l'ennui qu'elles vous donnent, elles peuvent aussi vous procurer l'avantage de vous accoutumer à la patience dans l'adversité.

On pourrait vous parler autrement ; mais alors, on vous apprendrait à fuir la peine, et non pas à acquérir la vertu que vous désirez.

Je l'avoue cependant : pour les soldats novices surtout, il convient quelquefois de manœuvrer avec beaucoup d'attention et de dextérité, dans les occasions dont nous parlons : il faut savoir parfois les affronter, et d'autres fois s'en éloigner, selon le plus ou moins de vertu et de force où l'on sera parvenu.

Mais il ne faut jamais tourner complètement le dos à l'ennemi, ni se retirer de manière à

s'éloigner de toute occasion de contrariété : car je suppose que nous échappions au danger de tomber ; pour l'avenir, du moins, nous nous trouverons beaucoup plus exposés aux tentations d'impatience. Il ne faut pas s'en étonner, puisque nous n'aurons pas pris soin de nous armer contre elles, ni de nous fortifier par la pratique de la vertu contraire.

Je répète que ces observations ne s'appliquent pas aux tentations impures, dont nous avons parlé tout particulièrement.

CHAPITRE XXXVIII

Que l'on doit estimer précieuses toutes les occasions qui se présentent de combattre pour l'acquisition de la vertu, et surtout les occasions qui offrent de plus grandes difficultés.

Il ne me suffit point, mon enfant, que vous ne fuyiez pas les occasions qui viennent s'opposer, pour vous, à l'acquisition de la vertu ; ce sont des circonstances de grande valeur et qui méritent toute votre estime : je veux donc encore que vous les recherchiez quelquefois, et que toujours vous les acceptiez avec joie aussitôt qu'elles se présentent. D'ailleurs, vous les estimerez d'autant plus précieuses et plus chères, qu'elles répugnent plus vivement à vos inclinations naturelles.

Vous y parviendrez, avec l'aide de Dieu, si vous gravez bien profondément dans votre esprit les considérations suivantes.

Et d'abord, il est certain que les occasions sont des moyens convenables, et même nécessaires, pour acquérir la vertu. Quand donc vous demandez celle-ci à Dieu, vous demandez implicitement aussi celle-là. Autrement, votre prière serait inutile, vous seriez en contradiction avec vous-même, et vous tenteriez Dieu, puisque, dans les desseins ordinaires de sa Providence, il ne donne pas la patience sans les tribulations.

Ce que nous disons d'une vertu, nous pouvons le dire de toutes les autres. Il est incontestable qu'on ne les acquiert qu'en triomphant des occasions contraires ; et qu'elles nous aident d'autant plus efficacement à cet effet, qu'elles nous sont plus agréables et plus chères, en raison des plus grandes difficultés qu'elles nous présentent. Et en effet, les actes auxquels nous nous appliquons, en pareil cas, sont plus généreux ; ils nous ouvrent une voie plus facile et plus courte pour arriver à la vertu.

Les moindres occasions, un regard, une parole, ne doivent donc pas être négligées ; et nous devons chercher à les mettre à profit. Sans doute, les actes qu'elles produisent sont aussi d'une moindre importance, mais ils se présentent plus fréquemment dans ces occasions que dans les difficultés plus graves.

Une autre considération qui doit nous frapper, et dont nous avons déjà parlé plus haut, c'est que toutes les contradictions qui se présentent à nous nous viennent de Dieu : il ne nous les envoie que pour que nous en fassions notre profit, et que nous en retirions les fruits.

Sans doute, il y a des contradictions qui proviennent de nos défauts ou des péchés des autres, comme nous le verrons plus loin, et l'on ne peut dire proprement qu'elles viennent de Dieu, qui ne veut certainement pas le péché. Et cependant, elles viennent aussi de Dieu, en ce sens qu'il les permet, et que, tout en pouvant les empêcher, il ne le fait pas. Et puis dans un autre sens encore, les afflictions et les peines qui nous arrivent, à l'occasion de nos défauts ou de la malignité des autres, sont encore de Dieu et par Dieu, puisqu'il y concourt réellement. Ce qu'il ne voudrait pas que nous fissions, parce que ses yeux très-saints y découvrent des difformités qui leur sont infiniment odieuses, il veut que nous le souffrions, pour le bien de la vertu que nous pouvons en retirer, et pour d'autres motifs encore qui ne nous sont pas connus.

Ayant donc la certitude que Dieu veut que nous supportions patiemment tout ce qui nous vient de désagréable par suite de nos péchés ou des péchés d'autrui, dire, comme on le fait souvent, pour justifier son impatience, que non-seulement Dieu ne veut pas, mais qu'il a en abomination toute sorte de mal, ce n'est qu'un vain prétexte

pour couvrir notre propre imperfection : c'est refuser la croix, et nous savons bien, pourtant, que Dieu veut que nous la portions.

Je dis plus : tout étant égal d'ailleurs, Dieu préfère en nous la patience dans les peines qui nous arrivent par les péchés des hommes, et surtout de ceux que nous avons obligés et qui nous sont redevables, aux ennuis qui nous sont causés par d'autres accidents fâcheux. Et en effet, dans le premier cas, nous avons plus ordinairement l'occasion de dompter notre orgueilleuse nature que dans le second. Et puis, en souffrant volontiers ces premières épreuves, nous donnons à Dieu une abondante satisfaction, par là même que nous coopérons avec lui, dans une circonstance qui met en plus grande évidence sa toute-puissance et son ineffable bonté. Agir ainsi, c'est extraire du poison infect de la malice et du péché, le fruit précieux et agréable de la vertu et du bien.

C'est pourquoi, mon enfant, sachez bien que Dieu n'a pas plutôt découvert en nous le désir d'acquérir la vertu et de nous y appliquer sérieusement, qu'aussitôt il nous prépare le calice des plus violentes tentations et des occasions les plus difficiles, pour que nous y buvions en son temps. Et quant à nous, en reconnaissance de son amour, et dans nos propres intérêts, nous devons le recevoir volontiers, et le vider jusqu'à la dernière goutte, avec toute la fermeté et toute la promptitude possibles. Nous n'avons pas à hésiter : car ce

calice contient un breuvage préparé par une main qui ne peut pas se tromper ; et les éléments qui le composent sont d'autant plus profitables à l'âme, qu'ils sont plus amers en eux-mêmes.

CHAPITRE XXXIX

Comment des occasions différentes peuvent nous servir à nous exercer dans la pratique d'une même vertu.

Ne s'appliquer qu'à une seule vertu, pendant quelque temps, est une chose plus utile que d'en poursuivre plusieurs à la fois : nous l'avons vu plus haut, et nous avons observé aussi que toutes les occasions pratiques qui se présentent, quelque diverses qu'elles soient entre elles, peuvent être dirigées dans le sens de cette unique vertu. Maintenant, voyez avec quelle facilité cet exercice peut être mis en usage.

Un jour, une heure seulement, peut nous placer dans l'occasion de supporter bien des contradictions plus ou moins graves. Ceux-ci nous blâmeront pour une action que nous aurons faite, et qui n'aura cependant rien de répréhensible ; ceux-là murmureront contre nous pour quelque autre motif. Nous demanderons quelque faveur, ou bien quelque petit service ; et on nous les refusera

durement. Ou bien encore, on nous jugera mal, sans motif sérieux ; nous éprouverons quelque douleur corporelle ; nous aurons à nous occuper d'une affaire ennuyeuse ; on nous présentera un mets mal apprêté : que sais-je, enfin ? nous aurons à supporter quelques-unes de ces épreuves plus graves et plus pénibles, dont la misérable vie de l'homme est remplie sur la terre.

Or, dans toutes ces occasions, ou dans d'autres semblables, bien qu'on puisse produire divers actes de vertu, si cependant nous voulons nous en tenir à la règle proposée plus haut, nous nous exercerons toujours à des actes qui se rapportent tous à la vertu que nous avons alors à pratiquer.

Ainsi, par exemple, si, quand ces occasions se présentent, nous avons à nous exercer à la patience, les actes auxquels nous nous appliquerons tendront à nous faire supporter la contradiction avec un esprit soumis et joyeux.

S'agit-il, pour nous, d'acquérir l'humilité ? nous trouverons dans l'épreuve une occasion de reconnaître que nous sommes dignes de tout mal.

Travaillons-nous à l'obéissance ? nous profiterons de la contradiction pour nous soumettre bien vite à la puissance de Dieu ; et, puisqu'il le veut ainsi, nous chercherons même à lui complaire en nous soumettant à toutes les créatures, qui sont pour nous une occasion d'épreuve.

Quand la pauvreté sera le but de nos efforts,

nous prendrons plaisir à nous voir privés de toutes les consolations humaines.

Si c'est la charité, nous produirons des actes d'amour envers notre prochain, comme étant l'instrument de la vertu que nous nous proposons d'acquérir ; envers Dieu, comme l'auteur principal et affectueux duquel procèdent toutes ces tribulations, ou qui les permet pour nous exercer et nous procurer des avantages spirituels.

Et ce que nous disons pour ces diverses circonstances, qui peuvent se présenter chaque jour, peut faire comprendre comment, dans une maladie ou dans quelque autre épreuve de longue durée, nous pouvons pratiquer les actes de la vertu à laquelle nous nous appliquons actuellement.

CHAPITRE XL

Du temps que nous devons consacrer à l'exercice de chaque vertu, et des signes auxquels nous pourrions reconnaître le progrès que nous y aurons fait.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de déterminer le temps pendant lequel on doit s'exercer à la pratique de chaque vertu : la condition de chacun, nos besoins particuliers, notre progrès dans les voies spirituelles et le jugement de notre directeur, voilà ce qui doit nous éclairer en cette matière.

Cependant, si nous employons sérieusement dans l'exercice de la vertu tous les moyens et la sollicitude dont nous avons parlé, nous ne pouvons en douter, il suffira de quelques semaines pour arriver à un très-bon résultat.

Continuer à s'exercer énergiquement à la pratique de la vertu au milieu des aridités, des ténèbres et des angoisses de l'âme, et dans la privation de tout attrait spirituel, voilà un signe qui permet de constater un vrai progrès dans la vertu.

Le contraste de la sensualité, dans les actes de vertu que nous produisons, est un autre indice non moins certain. Plus la sensualité perdra de sa force, plus il nous sera permis de croire que nous avançons dans la vertu. Quand donc nous ne ressentons plus de contradiction ni de rébellion dans la partie inférieure et sensuelle de nous-mêmes, surtout dans les tentations imprévues et subites, c'est un signe que nous en sommes parvenus à l'acquisition de la vertu que nous poursuivions.

Et plus nous mettrons de promptitude et de joie dans l'exercice de la vertu, plus nous pouvons espérer y avoir fait un véritable progrès.

Remarquez cependant que vous ne devez jamais regarder comme chose bien certaine que vous soyez en possession de la vertu et tout à fait victorieux de vos passions, quand même, depuis longtemps, et après de nombreuses luttes, vous n'en éprouveriez plus les tentations. Jusque dans

cette tranquillité, le démon peut agir de ruse et tromper notre nature ; et ce qu'un orgueil caché nous fait regarder comme une vertu, n'est quelquefois qu'un vice de plus. D'ailleurs, si nos efforts tendent véritablement à la perfection à laquelle Dieu nous appelle, quelque chemin que nous ayons déjà parcouru pour arriver à la vertu, nous devons à peine nous croire au début de la route.

C'est pourquoi vous ne pouvez jamais vous considérer, dans le combat spirituel, que comme un soldat inexpérimenté, ou comme un petit enfant : il vous faut toujours reprendre vos exercices jusque dans les principes, et comme si vous n'aviez encore rien fait jusqu'alors.

Je vous recommande aussi, mon enfant, de travailler de préférence à vous avancer dans le chemin de la vertu, plutôt que de rechercher curieusement où vous en êtes de votre progrès. Seul véritable scrutateur de nos cœurs, Dieu donne cette connaissance aux uns, et il la refuse aux autres, suivant qu'il veut les abaisser ou les élever. Comme un père tendrement affectueux, il retire les uns du péril, et il présente aux autres une occasion d'accroître leur vertu.

Ainsi, quoique l'âme ne puisse pas encore constater par elle-même son progrès dans la vertu, elle ne doit pas moins en poursuivre l'exercice : c'est quand il lui sera plus profitable, et quand il plaira à Dieu, que ses yeux s'ouvriront pour reconnaître ce progrès.

CHAPITRE XLI

Comment nous ne devons jamais nous abandonner au désir d'être délivrés des afflictions que nous supportons avec patience ; et de quelle manière nous devons toujours régler nos désirs pour qu'ils soient conformes à la vertu.

Quand vous éprouvez quelque tribulation et que vous la supportez avec patience, prenez garde de vous laisser jamais entraîner par le démon ou par votre amour-propre à désirer d'en être délivré : il en résulterait pour vous deux conséquences fâcheuses.

La première est que ce désir vous exposerait à perdre la vertu de patience, ou que du moins il vous disposerait peu à peu à l'impatience.

La seconde est que, par ce désir encore, votre patience deviendrait imparfaite, et qu'elle ne serait récompensée de Dieu qu'en proportion du temps que vous auriez souffert ; tandis que, sans ce désir, et avec la disposition de vous en remettre entièrement à la divine bonté, Dieu vous accorderait les récompenses qui ne sont dues qu'aux longs services, alors même qu'en réalité vous n'auriez souffert que pendant une heure, et même moins encore.

La conclusion que vous avez donc à tirer, c'est qu'en cette circonstance, comme dans une foule

d'autres, vous devez avoir pour règle générale de réprimer tellement vos désirs, qu'ils tendent uniquement et simplement à la volonté de Dieu, leur unique et vrai but. C'est le moyen de les rendre justes et droits. De cette manière aussi, quelle que soit l'adversité qui vous éprouve, non-seulement vous ne perdrez pas votre tranquillité, mais vous serez toujours content. Il n'en peut plus être autrement alors : rien n'arrivant que d'après les desseins de la suprême volonté et cette volonté étant le seul objet de vos désirs, vous en viendrez à vouloir tout ensemble et à posséder tout ce que vous désirez : tout vous réussira en son temps.

Ce que je viens de dire ne s'applique pas à vos péchés, ni aux péchés d'autrui ; car Dieu ne les veut pas : je n'ai voulu parler que des tribulations et des peines, de quelque part qu'elles viennent. Il est vrai qu'elles sont parfois si violentes et qu'elles pénètrent si profondément, qu'elles vont jusqu'au fond du cœur et qu'elles atteignent jusqu'aux racines de la vie naturelle ; mais elles sont toujours des croix, et c'est surtout à ses amis et les plus intimes et plus chers, que Dieu se plaît à les envoyer.

Ce que je vous ai dit des diverses souffrances que vous devez endurer en toute circonstance, vous pouvez l'entendre, en particulier, de toute peine qui en est la conséquence, une fois que vous avez employé tous les moyens légitimes de vous en délivrer, et que Dieu veut que vous la supportiez.

Ces moyens doivent être réglés, cependant, sur la disposition et la volonté de Dieu, qui les a préparés pour que nous nous en servions : oui, c'est là ce qu'il veut ; mais il ne veut pas que nous agissions avec attachement à notre propre volonté, ni parce que nous aimons et que nous désirons la délivrance de nos peines de préférence à son service et à son bon plaisir.

CHAPITRE XLII

De la manière de résister au démon quand il cherche à nous séduire par des moyens indiscrets.

Quand l'esprit malin s'aperçoit que nous marchons dans la voie droite de la vertu, avec des dispositions ardentes et bien réglées, et que ses artifices ne peuvent nous tromper ; il se transfigure en ange de lumière ; et, à l'aide de pensées attrayantes, de quelques sentences de la divine Ecriture et des exemples de saints, il nous sollicite, avec importunité, à marcher indiscretement vers le sommet de la perfection, pour nous faire tomber dans quelque précipice. Il nous presse donc de châtier rudement notre corps avec des disciplines, des abstinences, des cilices et d'autres semblables mortifications, afin de nous prendre au piège de l'orgueil. Il nous persuade, et surtout aux femmes,

de faire des choses extraordinaires ; et son but, en cela, c'est de nous jeter dans quelque infirmité qui nous rende inhabile aux bonnes œuvres, ou bien de nous fatiguer et de nous accabler tellement, que nos exercices spirituels en deviennent ennuyeux et insupportables. Cette disposition nous fait tomber peu à peu dans la tiédeur pour le bien ; et, plus promptement encore que par le passé, nous devenons le jouet des plaisirs et des futilités du monde. Voilà ce qui est arrivé à plusieurs, qui se sont abandonnés présomptueusement à la fougue d'un zèle indiscret. Ils ont mis leur vertu à l'épreuve de souffrances exagérées, et ils sont tombés victimes de leur propre illusion, en même temps qu'ils devenaient un sujet de dérision pour les esprits mauvais. Ils auraient évité ce malheur s'ils avaient observé ce que nous avons dit. Il fallait se rappeler que ces œuvres de mortification, toutes louables et toutes fructueuses qu'elles sont quand elles se rencontrent avec la vigueur du corps et une humilité d'esprit qui leur correspondent, demandent cependant à être ménagées avec discrétion, et toujours avec une réserve proportionnée aux conditions naturelles de chacun.

Tous ne sont pas appelés à imiter les saints dans l'austérité de leur vie, mais les occasions ne manquent à personne de les suivre par l'ardeur et l'efficacité des désirs. Chacun peut prier avec ferveur, aspirer aux plus glorieuses couronnes destinées à ceux qui combattent généreusement pour

Jésus-Christ, mépriser le monde, et se mépriser soi-même. Il est possible à tous de s'adonner à la solitude et au silence, de pratiquer l'humilité et la douceur envers chacun, de souffrir le mal et de rendre le bien à ceux qui nous ont offensés. Enfin, il n'est personne qui ne puisse travailler à se préserver de tout péché, et même des fautes légères. Voilà des pratiques qui sont plus agréables à Dieu que les mortifications corporelles. Aussi, je préfère que vous n'en usiez qu'avec une sage discrétion, sauf à y ajouter au besoin, plutôt que de vous exposer à les abandonner toutes, après les avoir pratiquées avec exagération. Je pense, d'ailleurs, que vous éviterez une exagération contraire, que l'on remarque dans certaines personnes regardées comme avancées dans la spiritualité, et qui se laissent illusionner et séduire par les appâts trompeurs de la nature : je veux parler de ceux qui se préoccupent avec exagération de la conservation de leur santé. Ils y mettent tant d'empressement et tant de sollicitude, qu'au moindre petit accident ils ont toujours peur et tremblent de devenir malades. Il n'y a rien qui les occupe davantage, ni dont il parlent plus volontiers que de cette préoccupation de leur vie. Aussi, vous les voyez continuellement occupés à se procurer des aliments qui conviennent à leur complexion ; et si bien, que souvent ils finissent par s'affaiblir, à force de délicatesse. Du reste, si on les en croit, ils ne font cela que pour se rendre plus propres au service de

Dieu : ce n'est qu'un prétexte ; car, en réalité, ils ne travaillent qu'à mettre en harmonie le corps et l'esprit, deux ennemis capitaux, que non-seulement ils ne satisfont pas, mais auxquels ils font un véritable tort. En effet, cette sollicitude exagérée a deux conséquences inévitables : la perte de la santé, pour le corps ; et celle de la dévotion, pour l'âme.

Sous tous rapports, il est donc plus sûr et beaucoup plus utile de vivre dans une liberté qui n'exclut pas cependant la discrétion dont nous avons parlé : car il faut toujours avoir égard aux conditions et aux tempéraments des différentes personnes, qui ne peuvent être toutes soumises à la même règle.

Je répète ici ce que j'ai dit déjà, au sujet de l'acquisition de la vertu : dans les pratiques extérieures, comme dans les actes de vertu intérieure, il faut toujours observer la modération, et ne procéder que par degrés.

CHAPITRE XLIII

De l'influence que peuvent exercer sur nous nos mauvaises inclinations et les tentations du démon pour nous porter à juger témérairement le prochain et de la manière de leur opposer résistance.

De ce défaut d'amour-propre et de vaine réputation, que nous avons constaté précédemment, en procède un autre, qui nous cause les plus graves dommages : je veux dire le jugement téméraire que nous formons sur notre prochain, et qui nous porte à le regarder comme vil, méprisable et bas. Ce défaut, qui a sa source dans la mauvaise inclination de l'orgueil, y puise aussi son accroissement et sa vigueur ; et réciproquement, l'orgueil s'accroît, se complaît et s'illusionne insensiblement par ce défaut. Sans nous en apercevoir, en effet, nous nous élevons avec d'autant plus de présomption dans notre propre esprit, que nous abaissons plus les autres dans notre estime ; nous nous plaçons à croire que nous sommes bien loin des imperfections que nous croyons remarquer dans les autres.

Aussitôt que le démon voit se produire en nous cette mauvaise disposition d'esprit, il s'applique soigneusement à tenir nos yeux ouverts et attentifs sur les défauts d'autrui, pour nous porter à les bien

observer, et même à les exagérer. Ceux qui manquent de vigilance sur eux-mêmes, ne peuvent croire ni se figurer tout ce que l'esprit mauvais emploie d'application et d'artifices pour frapper notre esprit des petits défauts du prochain, quand il lui est impossible de nous en découvrir de plus graves.

Pendant que votre ennemi ne songe qu'à vous causer quelque dommage, tenez-vous donc sur vos gardes, pour ne pas tomber dans ses pièges. Aussitôt qu'il vous présente quelque faute commise par un de vos frères, détournez-en promptement votre pensée ; et si vous vous sentez vivement porté à former votre jugement à cet égard, ne vous y laissez pas entraîner ; pensez que rien ne vous autorise à le faire. Quand vous en auriez le droit, d'ailleurs, vous devriez toujours craindre de ne pas l'exercer avec autant de justice que vous le devez : vous êtes trop influencé par les mille petites passions qui vous environnent, et qui vous inclinent à porter contre le prochain un jugement téméraire.

Comme remède efficace contre ces sortes de jugements, je vous conseille de vous occuper intérieurement des propres besoins de votre cœur ; vous verrez alors que vous avez tant à faire en vous et pour vous, qu'il ne vous restera ni le temps ni la volonté de vous occuper des défauts d'autrui.

Et puis, en suivant cet avis comme il convient, vous purifierez de plus en plus l'œil intérieur de

votre âme de ces humeurs vicieuses d'où procède cette peste du jugement téméraire.

Quand, d'ailleurs, vous pensez mal de votre frère, rappelez-vous donc que vous portez dans votre cœur la racine des mêmes défauts ; et qu'il ne vous faut qu'une mauvaise disposition, pour reproduire en vous ce qui vous offusque tant dans les autres.

Si donc il vous arrive de juger témérairement sur les défauts d'autrui, reprochez-vous-le avec indignation ; regardez-vous vous-même comme entaché de ces défauts que vous blâmez si sévèrement dans les autres, et dites intérieurement : « Comment, moi, misérable ! moi, pécheur pardessus tous les autres, j'oserais lever la tête, et juger témérairement mes frères ! »

C'est ainsi que les armes dirigées vers vous, et qui allaient vous frapper, se tournent à votre avantage, quand vous les employez vous-même contre vous : elles servent alors à la guérison de vos plaies.

Que s'il s'agit, cependant, d'une faute évidente et manifeste, excusez-la encore avec un sentiment de compassion ; pensez qu'il y a peut-être bien des vertus secrètes dans ce frère qui est en faute. Qui sait ? si Dieu a permis qu'il fût une chute, c'était peut-être pour la préservation de ces vertus : il le laisse, pendant quelque temps, dans tel défaut pour qu'il se tienne plus vil à ses propres yeux ; il veut lui faire trouver, dans le mépris dont il est

l'objet, le fruit précieux de l'humilité ; il lui donne ainsi l'occasion de lui devenir plus agréable ; et c'est de cette sorte, qu'en dernier résultat l'avantage finit réellement par l'emporter sur la perte.

Je suppose que la faute soit évidente, grave, que, de plus, elle soit soutenue avec obstination ; alors, pensez vous-même aux terribles jugements de Dieu. C'est là que vous verrez des hommes qui avaient été d'abord de grands scélérats, et qui sont arrivés, ensuite, à un très-haut degré de sainteté. N'en verrez-vous pas d'autres, au contraire, qui auront passé de l'éclat sublime de la perfection à l'abîme des plus profondes misères ?

Craignez donc et tremblez, non pas tant par crainte pour les autres, que par frayeur pour vous-même.

Soyez assuré que tout ce que vous pensez de bien sur votre prochain vient de l'Esprit-Saint ; et que toute pensée de mépris, tout jugement téméraire et toute amertume contre lui, sont des effets de votre propre malice et de la tentation du démon.

Si donc quelque imperfection de votre prochain vous avait frappé vivement, ne vous donnez pas de repos que vous n'ayez effacé cette impression de votre esprit et de votre cœur.

CHAPITRE XLIV

De la Prière

Si la défiance de nous-mêmes, la confiance en Dieu et l'exercice de nos facultés sont aussi nécessaires, dans le combat spirituel, que nous avons essayé de le montrer jusqu'ici, la quatrième chose que nous avons annoncée, la prière, est encore bien plus indispensable : à l'aide de la prière, en effet, nous pouvons tout obtenir de Dieu notre Seigneur.

La prière est l'instrument qui nous est donné pour attirer sur nous toutes les grâces, qui découlent de cette divine source d'amour et de bonté.

Servez-vous bien de la prière, et vous mettez dans la main de Dieu même un glaive dont il se servira pour combattre et pour vaincre en votre faveur.

Or, pour vous en bien servir, il faut vous habituer, ou, du moins, il faut vous efforcer de vous habituer aux pratiques suivantes.

Premièrement, vous devez entretenir dans votre cœur un véritable désir de servir, en tout, la divine Majesté, et de la manière qui lui est la plus agréable.

Les considérations suivantes serviront à produire en vous ce désir. — D'abord, les admirables perfections de Dieu : sa bonté, sa majesté, sa sagesse,

sa beauté et tant d'autres qualités, le rendent infiniment digne de vos services et de vos hommages.

Et puis, rappelez-vous tout ce qu'il a enduré de peines et de fatigues, pendant trente-trois ans, pour vous servir vous-même. Rappelez-vous ces plaies fétides et empoisonnées par le péché ; ce n'est pas avec l'huile, le vin ni des bandelettes qu'il les a pansées et guéries ; non, c'est avec le sang précieux qui a coulé de ses veines, c'est avec ses membres très-purs meurtris par les fouets, les épines et les clous.

Ensuite, pensez donc aux avantages de cette charité divine ; ils sont tels, qu'en y participant, nous devenons maîtres de nous-mêmes, supérieurs au démon, et les enfants de notre Père céleste.

Secondement, vous devez avoir dans votre cœur une foi vive, une ferme confiance que Dieu est disposé à vous accorder tout ce qui vous est nécessaire pour son service et pour votre propre bien.

Cette sainte confiance est le vase que la miséricorde divine remplit des trésors de sa grâce : plus ce vase sera grand, plus la prière s'échappera riche et abondante de notre cœur.

Comment voulez-vous que l'immuable et souverain Maître ne nous fasse point participer à ses dons, quand il nous fait un devoir de les lui demander, et quand le Saint-Esprit nous les promet, à la condition que nous les solliciterons avec foi et persévérance ?

Troisièmement, mettez-vous à la prière avec

l'intention de vouloir ce que Dieu veut, et non pas ce que vous voulez personnellement, tant dans la demande elle-même que dans l'efficacité de votre prière. Je veux dire que ce qui doit surtout vous exciter à prier, c'est que Dieu le veut ; et que vous ne devez désirer d'être exaucé que conformément à sa volonté sainte. En résumé, vous ne devez avoir d'autre intention que d'unir votre volonté à celle de Dieu : ce serait un insupportable orgueil que de prétendre soumettre la volonté de Dieu aux inclinations de la vôtre.

Cela est évident : votre volonté étant infectée et gâtée par l'amour-propre, elle peut facilement se tromper et ne pas bien savoir ce qu'elle demande ; mais, pour la volonté de Dieu, elle est toujours unie à son ineffable bonté, et elle est infaillible. Elle doit donc être la règle et la reine de toutes les autres volontés ; elle mérite donc les services et l'obéissance de toutes, et elle les veut.

D'après cela, vous voyez qu'il faut toujours conformer vos demandes à la divine volonté. Quand vous êtes dans le doute, ne priez jamais sans subordonner votre désir aux intentions de votre Père céleste.

Mais quand vous êtes certain de demander à Dieu des choses qui lui plaisent, comme les vertus, par exemple, il faut encore les lui demander avec l'intention de lui être agréable et de les employer à son service, plutôt que pour tout autre motif, quelque bon qu'il soit d'ailleurs.

Quatrièmement, joignez à la prière des actes qui lui correspondent, et quand vous avez prié, efforcez-vous de vous rendre de plus en plus digne de la grâce et des vertus que vous avez demandées.

Et, en effet, la pratique de la prière doit être tellement accompagnée de l'exercice auquel vous devez vous livrer pour vous vaincre vous-même, que l'un ne doit jamais se faire sans l'autre ; autrement, si vous vous borniez à demander une vertu sans rien faire pour l'acquérir, vous ne feriez que tenter Dieu.

Cinquièmement, faites précéder vos demandes des actions de grâces que vous devez à Dieu pour les bienfaits que vous en avez reçus ; dites-lui : « Seigneur, ô vous qui m'avez créé, qui m'avez racheté par votre pure bonté, vous qui m'avez arraché à la fureur de mes ennemis tant de fois que je n'en saurai jamais le nombre, venez maintenant à mon secours ! ne me refusez pas ce que je vous demande, tout rebelle et tout ingrat que je me sois montré envers vous. »

Et, si vous avez quelque vertu particulière à demander, et que l'occasion se présente de vous y exercer par l'épreuve, ne manquez pas d'en remercier Dieu, et regardez cette occasion comme une grande faveur.

Sixièmement, puisque c'est dans la bonté, dans la miséricorde de Dieu, dans les mérites de la vie et de la passion de son Fils unique et dans la promesse qu'il vous a faite de vous exaucer, que

vous puisez toute la force et la puissance qui sont capables de vous rendre Dieu propice, vous terminerez vos prières par quelque conclusion semblable à celles-ci, par exemple : « Seigneur, accordez-moi cette grâce par votre extrême bonté. » — « Puissent les mérites de votre Fils m'obtenir ce que je demande de vous » — « Mon Dieu, rappelez-vous vos promesses, et exaucez ma prière. »

D'autres fois, vous demanderez la grâce par les mérites de la Vierge Marie et des autres saints, qui peuvent beaucoup auprès de Dieu, et qu'il honore divinement, parce qu'ils ont honoré eux-mêmes sa divine majesté pendant leur vie.

Septièmement, vous devez persévérer, sans vous lasser jamais, dans la prière : car l'humble persévérance triomphe de l'invincible. Si l'assiduité et l'importunité de la veuve de l'Évangile, dont parle saint Luc, gagnèrent le cœur d'un juge mal disposé pour elle, quelle force n'auront-elles pas près de Celui qui est la source de tous les biens, pour le rendre favorable à nos prières !

Aussi, alors même que le Seigneur tarderait à vous exaucer quand vous l'avez prié ; quand même il semblerait repousser vos supplications, persévérez cependant dans la prière, conservez vive et ferme la confiance que vous avez en sa protection ; n'oubliez pas que tout ce qui est nécessaire pour vous combler de grâces se trouve toujours en lui, et même avec surabondance.

Si donc vous n'avez rien à vous reprocher dans votre prière, soyez bien sûr que vous finirez par obtenir ce que vous avez demandé, à moins que Dieu ne vous accorde quelque autre faveur plus utile, ou même plusieurs à la fois.

Et, plus il vous paraîtra que vous êtes rebuté dans la prière, plus vous aurez soin de vous humilier à vos propres yeux : vous penserez à vos fautes, vous vous affermirez dans la pensée de la divine clémence, vous vous efforcerez d'accroître en vous la confiance qu'elle vous inspire, vous la conserverez vive et ferme, et vous n'oublierez pas que plus elle sera combattue, plus elle plaira à notre divin Maître.

Enfin, rendez toujours à Dieu les actions de grâces qu'il mérite, reconnaissez ses bontés, sa sagesse, son amour, alors même qu'il vous refuserait quelque chose de ce que vous désirez ; et, quelque adversité qui se présente, persévérez toujours, avec joie, dans l'humble soumission que vous devez à sa divine Providence.

CHAPITRE XLV

De l'oraison mentale

L'oraison mentale est une élévation de l'esprit vers Dieu, accompagnée d'une demande que l'on

fait actuellement ou virtuellement, pour obtenir ce que l'on désire.

La demande est actuelle quand l'esprit sollicite intérieurement quelque faveur : comme lorsqu'il dit, par exemple : « Seigneur mon Dieu, accordez-moi telle grâce, je vous la demande pour votre honneur ; » ou bien encore : « Seigneur, je crois que votre bon plaisir et votre gloire sont intéressés à ce que je vous demande et que j'obtienne cette grâce ; accomplissez donc maintenant en moi votre divine volonté. »

Quand vous vous sentez pressé par vos ennemis, priez ainsi : « Mon Dieu, hâtez-vous de venir à mon aide, pour que je ne succombe pas à la fureur de mes ennemis ; » ou bien : « Mon Dieu, mon refuge, la force de mon âme, venez vite à mon secours, je succombe sans vous ! »

Et, tout en continuant à résister à l'ennemi, continuez aussi à prier, comme je viens de vous l'indiquer.

Quand ensuite le plus fort du combat aura cessé, tournez-vous vers Dieu ; représentez-lui contre quel ennemi vous avez eu à vous défendre, et combien la lutte vous a épuisé, et dites-lui : « Voici, Seigneur, une créature sortie des mains de votre bonté, et qui a été rachetée au prix de votre sang. Voyez votre ennemi : il cherche à l'arracher de vos bras pour la dévorer. J'ai recours à vous, Seigneur ; c'est en vous seul que je mets ma confiance, car vous êtes tout-puissant et bon. Et puis, vous

voyez mon impuissance : sans votre secours, je deviendrais bientôt, et volontairement, victime de de mon ennemi : je vous en conjure donc, ô vous mon espérance et la force de mon âme, venez à mon secours ! »

La demande est virtuelle quand on élève son esprit vers Dieu pour solliciter de lui quelque faveur, et qu'on lui expose ses besoins sans aucune parole, même à l'intérieur.

Ainsi, par exemple, voilà mon esprit uni à Dieu, je suis en sa divine présence, je me reconnais impuissant à éviter le mal et à faire le bien, et je sens mon cœur enflammé du désir de servir le Seigneur ; alors, je m'humilie devant lui, j'attends son secours avec une foi inébranlable, et je me repose dans la contemplation de sa divine majesté.

Or, cette disposition de mon âme, ce désir, cette foi, ce sont autant de prières que je fais à Dieu virtuellement pour lui demander ce qui me manque ; et, plus cette connaissance de moi-même sera franche et sincère, plus mon désir sera brûlant, plus ma foi sera vive, plus aussi ma prière aura d'efficacité.

Il y a une autre sorte de prière virtuelle qui est encore plus abrégée : c'est un simple regard de notre âme vers Dieu, pour lui demander son assistance ; et ce regard n'est qu'un souvenir muet et une demande intime de quelque faveur que nous avons sollicitée déjà précédemment.

Exercez-vous bien à cette sorte de prière, jusqu'à

vous la rendre familière ; vous l'apprendrez par expérience, je l'espère, cette prière est une arme que vous pouvez rencontrer facilement sous votre main, partout et toujours ; et le prix que vous devez y attacher, et l'avantage qu'elle peut vous procurer, sont au-dessus de tout ce que je peux vous en dire.

CHAPITRE XLVI

De la prière faite en forme de méditation

Quand vous êtes disposé à prier pendant un certain espace de temps, une demi-heure, une heure, ou plus, vous ferez bien de joindre à la prière la méditation de quelques traits relatifs à la vie et à la passion de Jésus-Christ, en prenant soin d'en faire toujours l'application à la vertu que vous vous proposez d'obtenir actuellement.

Ainsi, par exemple, je suppose que vous désiriez obtenir la vertu de patience, il vous sera bon de méditer sur le mystère de la flagellation.

Vous considérerez, premièrement, comment, après l'ordre donné par Pilate, le Sauveur fut traîné, par des hommes méchants, au milieu des cris et des railleries, jusqu'au lieu où il devait être flagellé.

Secondement, comment il fut dépouillé de ses

vêtements, avec une rage impatiente ; et comment ses membres très-purs furent mis à découvert.

Troisièmement, comment ses mains innocentes, garrottées durement avec des cordes, furent attachées à la colonne.

Quatrièmement, comment tout son corps fut meurtri et déchiré par les fouets ; et comment les ruisseaux de son sang divin coulèrent jusqu'à terre.

Cinquièmement, comment, sous une grêle de coups, ses plaies s'élargirent de plus en plus.

Après vous être proposé de méditer sur quelques-unes de ces circonstances, pour acquérir la patience, d'abord vous appliquerez vos sens à ressentir, le plus vivement qu'il vous sera possible, les tourments et les cruelles douleurs que votre cher Sauveur endura sur chaque partie de ses membres sacrés et sur son corps tout entier.

Ensuite, vous passerez à sa très-sainte âme ; vous vous pénétrerez, autant que vous le pourrez, de la patience et de la douceur avec lesquelles elle endurait toutes ces douleurs ; ne rassasiant jamais sa faim de souffrir de plus grands et de plus cruels tourments, pour l'honneur de son Père et pour notre plus grand bien.

Voyez-le, de plus, enflammé du vif désir de vous voir résigné dans vos adversités ; et considérez comment il s'adresse à son Père pour vous, comment il le prie de vous accorder la grâce de supporter patiemment votre croix du moment, et

toutes celles qui viendraient vous éprouver plus tard.

Après cela, renouvelant plusieurs fois la résolution de tout supporter avec patience, élevez votre esprit vers le Père céleste ; remerciez-le, d'abord, de la charité avec laquelle il a bien voulu envoyer au monde son Fils unique, pour lui faire endurer tant de cruels tourments, et pour produire tant de ferventes prières pour vous ; et concluez en lui demandant la vertu de patience, par les mérites des œuvres et des prières de son divin Fils.

CHAPITRE XLVII

D'une autre manière de prier en forme de méditation

Vous pouvez employer encore une autre manière de prier et de méditer. Après avoir considéré attentivement les souffrances du Sauveur, et après avoir médité intérieurement l'empressement avec lequel il les recherchait pour en subir l'épreuve, vous passerez, de la rigueur de ses tourments et de la douceur de sa patience, à deux autres considérations. Premièrement, celle de son mérite ; et, secondement, celle de la satisfaction et de la gloire du Père éternel, pour la parfaite obéissance que

son divin Fils lui témoigna dans les souffrances de sa passion.

Vous représenterez ces deux considérations à sa divine Majesté ; et, par leur vertu, vous lui demanderez la grâce que vous désirez.

Cette pratique, d'ailleurs, ne vous servira pas seulement dans la méditation de chaque mystère de la passion du Sauveur ; vous l'emploierez aussi en méditant chaque acte particulier, soit intérieur soit extérieur, auquel il s'appliquait dans chacun de ces mêmes mystères.

CHAPITRE XLVIII

De la manière de prier avec l'intercession de la Vierge Marie

Outre les différentes méthodes de méditation et de prière dont je vous ai parlé, il est une autre manière de prier, avec l'intercession de la Vierge Marie. Pour cela, il faut d'abord diriger son esprit vers le Père éternel ; puis ensuite, s'adresser au doux Jésus ; et enfin, à sa très-glorieuse Mère.

En appliquant votre pensée à Dieu le Père, considérez deux choses : premièrement, les délices qu'il prenait, de toute éternité et considéré en lui-même, en contemplant Marie avant même qu'elle fût sortie du néant ; secondement, les

vertus et les actes qu'elle produisit après que Dieu l'eut envoyée au monde.

Or, voici comment vous méditez sur ces délices. D'abord, vous vous élèverez, par la pensée, au-dessus de tous les temps et de toutes les créatures ; vous pénétrerez dans l'éternité et dans la pensée même de Dieu, et vous considérerez les délices que, de lui-même, il prenait en Marie. Quand vous aurez trouvé Dieu dans cette méditation, par ces délices que lui fit éprouver la divine Vierge, vous lui demanderez avec confiance la grâce et la force de triompher de vos ennemis, et particulièrement de celui que vous combattez actuellement.

Passant, ensuite, à la contemplation des vertus et des actions si éminentes et si merveilleuses de la très-sainte Mère de Dieu, vous les représenterez au Père céleste quelquefois toutes ensemble, et d'autres fois l'une après l'autre ; et, par leur vertu, vous demanderez à sa divine bonté qu'elle daigne vous accorder tout ce dont vous avez besoin.

Après ce premier exercice, vous élèverez votre esprit vers Dieu le Fils, vous lui rappellerez le sein virginal qui le porta neuf mois, le respect avec lequel la divine Vierge l'adora, et le reconnut tout à la fois comme homme, comme Dieu, comme Fils et comme Créateur, aussitôt qu'il fut né. Vous lui représenterez encore ces regards compatissants avec lesquels elle contemplait son état de pauvreté, ces bras qui le recueillirent, ces chers baisers qui le réchauffèrent, ce lait qui le nourrit, les peines et

les fatigues qu'elle endura pour lui, pendant sa vie et jusqu'à sa mort. Au moyen de tous ces souvenirs, vous ferez au divin Fils une douce violence, pour qu'il daigne vous exaucer.

Enfin, vous vous adresserez à la très-sainte Vierge elle-même. Vous lui rappellerez que, de toute éternité, la providence et la bonté de Dieu l'avaient choisie pour l'établir la Mère de grâce et de miséricorde, et pour la rendre notre avocate. D'où il suit qu'après son Fils béni, nous n'avons pas de ressource plus sûre ni plus puissante que dans sa tendre miséricorde.

Vous lui représenterez encore ce qui est écrit de ses bontés, et ce que l'expérience a prouvé par tant d'effets miraculeux : que jamais personne n'a invoqué, avec confiance, sa puissante protection sans avoir été exaucé.

Enfin, vous lui rappellerez les tourments que son Fils unique a bien voulu endurer pour notre salut ; et vous la prierez de vous obtenir grâce près de lui, afin que, pour sa gloire et sa satisfaction, ils produisent en vous l'effet de rédemption qu'il s'est proposé en les souffrant.

CHAPITRE XLIX

De quelques considérations qui expliquent la foi et la confiance avec lesquelles on doit recourir à la Vierge Marie.

Si vous voulez pouvoir recourir à la Vierge Marie avec confiance et avec foi, dans tous vos besoins, voici les considérations qui pourront vous y aider.

Premièrement : Tout le monde sait, par expérience, qu'un vase qui a contenu du musc ou quelque liqueur précieuse, en conserve encore une certaine odeur alors même que le parfum ne s'y trouve plus ; et cette odeur est d'autant mieux conservée que le parfum est resté plus longtemps dans le vase, et beaucoup mieux encore, s'il en est demeuré quelque peu. Et cependant, le musc et les parfums sont d'une vertu finie et limitée. On sait bien aussi que quiconque s'est approché d'un grand feu, en conserve de la chaleur pendant quelque temps, alors même qu'il s'en est éloigné.

Or, s'il en est ainsi, de quelle ardeur de charité, de quels sentiments de miséricorde et de tendresse les entrailles de Marie ne doivent-elles pas être remplies et enflammées ! Car enfin, c'est elle qui, pendant neuf mois, a porté dans son sein virginal, et qui porte encore dans son cœur et dans son amour le Fils de Dieu, c'est-à-dire Celui qui est

la charité, la miséricorde et la tendresse même ; Celui, enfin, qui est d'une vertu infinie et sans aucunes bornes.

De même que celui qui s'approche d'un grand feu doit se ressentir de sa chaleur, de même aussi, et beaucoup plus encore, toute âme qui se sent dans le besoin et qui s'approchera avec humilité et confiance du foyer de la charité, de la miséricorde et de la tendresse, qui brûle sans cesse dans le cœur de Marie, celui-là, dis-je, en recevra inévitablement les secours, les faveurs et les grâces qu'il renferme. Et ces grâces seront d'autant plus abondantes que l'empressement avec lequel il les sollicitera sera plus vif, et que sa confiance et sa foi seront plus grandes.

Secondement : Aucune créature n'aima jamais autant Jésus-Christ, et ne fut aussi conforme à sa volonté sainte, que sa divine Mère.

Le Fils de Dieu a sacrifié toute sa vie et tout lui-même pour nous racheter de nos péchés, et il nous a donné sa Mère pour qu'elle se montrât aussi notre mère et notre avocate, pour qu'elle fût notre protectrice, et pour qu'elle devînt, après lui, l'instrument de notre salut. Comment voulez-vous, après cela, que cette Mère et cette avocate nous fasse défaut, et quelle ne réponde pas à la volonté de son Fils sur nous ?

Par conséquent, mon enfant, recourez avec confiance, dans tous vos besoins, à votre très-sainte Mère, la Vierge Marie : heureuse et riche con-

fiance que celle-là ! refuge bien assuré que celui que nous trouvons en elle, puisqu'elle est la source inépuisable de toutes les grâces et de toutes les miséricordes !

CHAPITRE L

De la manière de méditer et de prier par l'intercession des Anges et de tous les Bienheureux.

Pour vous servir de la protection et de la faveur des Anges et des Saints du ciel, dans la prière, voici deux pratiques que vous pourrez observer.

Premièrement, élevez votre esprit vers le Père éternel, offrez-lui l'amour, les louanges et la gloire qu'il reçoit de toute la cour céleste, ainsi que les tribulations et les peines que les Saints ont endurées sur la terre pour son amour. Et, par la vertu de tous leurs mérites, demandez à sa divine Majesté qu'elle daigne vous accorder tout ce qui vous manque.

Secondement, ayez recours aux glorieux esprits eux-mêmes, comme à ceux qui non-seulement désirent notre perfection, mais qui demandent que nous arrivions à son plus haut degré : implorez leur secours contre vos ennemis et vos défauts, et priez-les surtout de vous défendre au moment de la mort.

Une autre fois, vous considérerez les grâces abondantes et particulières que les bienheureux ont reçues de leur souverain Créateur ; vous excitez en vous un vif sentiment d'amour et de joie pour ces dons précieux dont ils ont été enrichis, et vous vous en réjouirez, comme s'ils vous avaient été accordés à vous-même.

Vous porterez le désintéressement de votre joie, s'il est possible, jusqu'à vous réjouir de ce que les Bienheureux ont été plus favorisés que vous-même, puisque telle a été la volonté de Dieu ; et vous lui en rendrez les louanges et les remerciements qui lui sont dus.

Pour pratiquer cet exercice avec ordre et plus de facilité, vous ferez bien de partager de la manière suivante, et par jours de la semaine, les divers ordres des esprits bienheureux.

Le dimanche, vous honorerez les neufs chœurs des Anges ; le lundi, saint Jean-Baptiste ; le mardi, les Patriarches et les Prophètes ; le mercredi, les Apôtres ; le jeudi, les Martyrs ; le vendredi, les Pontifes et les autres Saints ; le Samedi, les Vierges et les autres Saintes.

Mais ne passez jamais un jour sans recourir plusieurs fois à la Vierge Marie, la Reine de tous les Saints, à votre Ange gardien, à saint Michel Archange, et à tous vos saints Patrons.

Priez aussi, chaque jour, La Vierge Marie, son divin Fils et le Père Eternel, de vous donner pour protecteur et principal intercesseur saint Joseph,

l'époux de la sainte Vierge ; et puis, vous recourrez à lui avec confiance, et vous le prierez de vous recevoir sous sa sainte protection.

On raconte des choses merveilleuses de ce glorieux Saint. Dans leurs besoins spirituels, comme dans leurs nécessités temporelles, mais surtout dans la prière et la méditation, ceux qui ont eu recours à lui avec une pieuse vénération, ont obtenu par son intercession de grandes et nombreuses faveurs.

Si Dieu a tant d'égards pour les mérites des Saints qui, pendant leur vie, lui ont rendu l'obéissance et l'honneur qui lui sont dus, quelle estime n'aura-t-il pas pour ce Saint, dont la gloire est aussi grande que l'avait été son humilité, et auquel il rendit lui-même tant d'honneur sur la terre, qu'il voulut bien se soumettre à lui, le servir et lui obéir comme à son père ! quelle ne sera donc pas la valeur de l'intercession de saint Joseph auprès de sa majesté sainte !

CHAPITRE LI

De la méditation que l'on peut faire sur la passion de Jésus-Christ pour y puiser divers sentiments affectueux.

Ce que j'ai dit précédemment, relativement à la passion du Sauveur, peut servir à la prière et

à la méditation quand on les fait par manière de demande ; je vais dire, maintenant, comment on peut y puiser divers sentiments affectueux.

Je suppose que vous vous proposiez de méditer sur le crucifiement ; voici, entre autres considérations, celles que vous pouvez faire sur ce mystère.

Premièrement, considérez comment une populace féroce dépouilla cruellement le Sauveur de ses vêtements, sur la montagne du Calvaire ; et comment, ensuite, ses chairs tombèrent en lambeaux, collées qu'elles étaient, à force de coups, sur ses habits déchirés.

Secondement, voyez comment on lui retira sa couronne d'épines, et comment en la remplaçant, on ouvrit, sur sa tête, de nouvelles blessures.

Troisièmement, représentez-vous les coups de marteau qui enfoncèrent si cruellement les clous dans ses mains, sur la croix.

Quatrièmement, voyez ses membres sacrés : ne pouvant arriver jusqu'aux trous qui avaient été percés pour les attacher, les bourreaux les tirent avec tant de violence, que les os en sont tout disloqués, et qu'on peut les compter l'un après l'autre.

Cinquièmement, enfin, contemplez le Sauveur suspendu sur le bois si dur de la croix : il n'a que les clous pour le soutenir, son corps s'affaisse sous le poids, et, ses saintes plaies s'élargissant,

il en éprouve d'atroces et d'inexprimables douleurs.

Afin de produire en vous, par ces considérations, des sentiments d'amour, appliquez-vous à vous pénétrer, de plus en plus vivement, de la connaissance de l'infinie bonté du Seigneur pour vous, et de l'amour qui l'a porté à endurer, pour votre salut, de si cruels tourments. Votre amour s'enflammera dans votre cœur, à proportion de l'accroissement de cette connaissance dans votre esprit.

De cette connaissance de la bonté et de l'amour infini que Jésus-Christ vous a témoigné, vous tirerez facilement les sentiments de repentir et de douleur que vous devez éprouver, pour avoir offensé si souvent, et avec tant d'ingratitude, un Dieu qui a bien voulu passer par tant de mauvais traitements et des tourments si cruels, afin de vous racheter de vos péchés.

Ensuite, pour relever votre âme par l'espérance, considérez à quel état de misère s'est abaissé un Dieu si grand, afin d'anéantir le péché, de vous délivrer des pièges du démon et des fautes qui pesaient déjà sur vous ; afin, surtout, de vous rendre propice son Père céleste et de vous engager à recourir à lui en tous vos besoins, avec une grande confiance.

En passant de la méditation de ces tourments de la passion, à celle des effets qu'ils ont produits, vous éprouverez une grande joie : vous verrez que

cette passion a purifié le monde entier de ses péchés, qu'elle a apaisé la colère de Dieu le Père, qu'elle a confondu le prince des ténèbres, anéanti la mort, et rempli les vides laissés, sur leur trônes, par les anges rebelles.

Vous vous réjouirez, ensuite, de la joie qu'en ont éprouvée la très-sainte Trinité, la Vierge Marie, ainsi que l'Eglise triomphante et l'Eglise militante.

Pour vous exciter à la haine de vos péchés, vous ferez, à cette intention, l'application des méditations précédentes ; vous vous figurerez que la passion du Sauveur n'a pas eu d'autre but que celui de vous inspirer de l'horreur pour vos mauvaises inclinations, et surtout pour celle qui vous domine le plus, et qui déplaît davantage à la divine bonté.

Votre âme se sentira saisie d'étonnement par les considérations suivantes : Peut-on se figurer rien de plus prodigieux que de voir le Créateur de l'univers, Celui à qui tout doit la vie, tourmenté jusqu'à la mort par ses créatures ! La majesté suprême est avilie et foulée aux pieds ; la justice est condamnée ; la beauté de Dieu est méprisée ; l'amour du Père céleste est un objet de haine ; la lumière éternelle et inaccessible est réduite en la puissance des ténèbres ; la gloire et la félicité même sont devenues l'horreur et l'opprobre du genre humain, et elles sont tombées dans l'abîme de la plus extrême misère !

Pour vous exciter à la compassion que doit

vous inspirer le Sauveur dans sa passion, ne vous bornez pas à méditer sur ses souffrances extérieures ; pénétrez encore, par la pensée, jusqu'à ces tortures spirituelles, et sans comparaison plus poignantes, qui déchirèrent intérieurement son âme. Si les premières vous touchaient de compassion, c'est un prodige que les secondes ne brisent pas votre cœur de douleur.

L'âme de Jésus-Christ voyait l'essence divine comme elle la voit dans le ciel maintenant ; elle la connaissait souverainement digne d'honneur et de vénération ; et, dans l'ineffable amour que cette connaissance lui inspirait, elle brûlait du désir que toutes les créatures s'employassent, de toutes leurs forces, au service de cette divine majesté.

La voyant donc, ensuite, au contraire, si étrangement blessée et méprisée par les fautes sans nombre et les abominations du monde, l'âme de Jésus-Christ fut tout à la fois transpercée de mille douleurs cuisantes. Et ces douleurs la tourmentaient d'autant plus cruellement, que son amour et le désir qu'elle éprouvait de voir cette divine majesté honorée et servie comme elle le méritait, étaient plus vifs et plus ardents en elle.

Et comme, d'ailleurs, personne ne pourra jamais comprendre l'ardeur de cet amour et de ce désir, personne ne pourra jamais arriver, non plus, à comprendre combien fut cruelle et douloureuse l'affliction que ressentit intérieurement l'âme du Sauveur crucifié.

De plus, comme ce divin Sauveur porte à toutes les créatures un amour indicible, la douleur que lui firent éprouver leurs péchés, la cause de leur séparation d'avec lui, fut proportionnée à l'ardeur de cet amour. Il est certain, en effet, qu'à chaque péché mortel que commettent ou que doivent commettre les hommes présents et à venir, leur âme se sépare ou doit se séparer de l'âme du Seigneur, à laquelle elle était unie par les liens de la charité.

Séparation mille fois plus douloureuse que celle des membres du corps se disloquant entre eux : car l'âme, par cela même qu'elle est spirituelle, est bien plus noble et plus parfaite que le corps ; et, par conséquent, beaucoup plus susceptible de douleur.

De toutes les douleurs que le Sauveur éprouva pour ses créatures, la plus cruelle fut certainement celle qu'il ressentit pour les péchés des âmes damnées : car il voyait qu'elles ne pouvaient plus se réunir à lui, et qu'elles étaient condamnées, pour l'éternité, à d'incomparables tourments.

Si, touchée de l'amour de son bien-aimé Jésus, l'âme poursuit ses pieuses investigations, elle trouvera encore, en lui, un nouveau sujet de compassion : elle verra qu'il a enduré de cruels tourments, non pas seulement pour les péchés commis, mais encore pour ceux qui ne l'ont pas été et qui pouvaient l'être. Il est certain, en

effet, que c'est aux précieuses souffrances de notre Sauveur que nous devons le pardon de ceux-là et la préservation de ceux-ci.

D'autres sujets de méditation ne vous manqueront pas, mon enfant, quand vous voudrez compatir à la passion de Jésus crucifié.

Jamais il n'y a eu, jamais il n'y aura, dans aucune créature raisonnable, une douleur qu'il n'ait ressentie en lui-même.

Les injures, les tentations, les infamies, les mortifications, toutes les angoisses, toutes les peines de l'univers entier, ont torturé plus vivement l'âme de Jésus-Christ, que ceux mêmes qui les ont endurées n'en ont souffert.

Et, en effet, toutes les souffrances de l'âme ou du corps que ses créatures ont éprouvées, jusqu'à une petite douleur de tête, jusqu'à une piquûre d'aiguille, toutes ces souffrances, Jésus-Christ les a parfaitement connues ; et, dans son immense charité, il a bien voulu y compatir, et les graver dans son cœur si plein de miséricorde.

Mais encore, ce que personne ne pourra jamais expliquer, ce sont les douleurs intérieures qu'il ressentit des souffrances de sa très-sainte Mère. Tout ce que le Sauveur a éprouvé de tortures et de peines spirituelles ou corporelles, la sainte Vierge l'a senti dans son cœur, je ne dis pas avec une égale intensité de douleur, mais avec une amertume bien cruelle cependant.

Or, ces douleurs de la Mère ajoutèrent aux

souffrances qu'éprouvait déjà le Fils de Dieu : c'étaient comme autant de flèches brûlantes d'amour qui transperçaient son cœur. Et, en vérité, toutes ces douleurs, et tant d'autres que nous ne connaissons pas, tombant à la fois sur ce cœur sacré, j'oserais bien répéter ce qu'en disait une âme pieuse, dans sa simplicité : C'était un amoureux enfer de souffrances volontaires.

Et maintenant, mon enfant, si vous considérez la cause de toutes ces douleurs que notre Sauveur et notre Rédempteur crucifié a bien voulu souffrir, vous n'en trouverez pas d'autres que le péché.

Aussi, la conclusion que nous avons à tirer, c'est que la principale compassion et les premières actions de grâces que Jésus-Christ demande de nous, et que nous devons nous hâter de lui accorder, doivent surtout consister dans une véritable douleur de l'avoir offensé, au mépris de son amour. Nous concluons, ensuite, que nous devons avoir pour le péché une souveraine horreur, et combattre généreusement tous nos ennemis et nos mauvaises inclinations. Enfin, après avoir dépouillé le vieil homme, avec tous ses actes, nous nous revêtirons de l'homme nouveau, et nous lui donnerons, pour ornements, les vertus évangéliques.

CHAPITRE LII

Des avantages que l'on peut retirer de la méditation de Jésus crucifié et de l'imitation de ses vertus.

Entre autres avantages que vous pouvez retirer de cette sainte méditation, comptez celui de pouvoir ressentir une vive douleur, non-seulement de vos péchés passés, mais aussi des passions désordonnées qui vivent toujours en vous, et qui ont été la cause de la passion de votre Sauveur.

Un second avantage de cette méditation, c'est d'y trouver l'occasion de demander vivement à Dieu le pardon de vos fautes, la grâce de vous détacher parfaitement de vous-même, de vous haïr d'une haine qui ne vous permette plus d'offenser Dieu ; mais, au contraire, de l'aimer et de le servir parfaitement à l'avenir, en reconnaissance de tout ce qu'il a bien voulu souffrir pour vous. Vous n'y parviendrez jamais sans cette haine de vous-même.

Cette méditation vous offrira aussi les moyens de frapper à mort toutes les mauvaises inclinations qui vous font la guerre, et ce sera le troisième avantage que vous y trouverez.

Le quatrième est que vous pouvez vous efforcer d'imiter, autant que possible, les vertus de notre Sauveur, qui ne s'est pas contenté de souffrir pour nous racheter, en satisfaisant pour nos péchés,

mais qui s'est aussi proposé de nous laisser des exemples, qui nous permettent de marcher sur ses traces.

A cette occasion, je vais vous indiquer une manière de méditer qui vous sera fort utile pour la fin que vous vous proposez.

Je suppose que vous travailliez à l'acquisition de la patience à l'imitation de Jésus-Christ, arrêtez-vous aux considérations suivantes :

Premièrement : Que fait l'âme de Jésus crucifié par rapport à Dieu ?

Secondement : Que fait Dieu lui-même à l'égard de l'âme de Jésus-Christ ?

Troisièmement : Que fait l'âme du Sauveur par rapport à elle-même et à son très-saint corps ?

Quatrièmement : Que fait Jésus-Christ pour nous ?

Cinquièmement : Que devons-nous faire pour lui ?

Et d'abord, considérez l'âme de Jésus-Christ attentivement fixée sur la grandeur infiniment incompréhensible de Dieu : cette grandeur, en présence de laquelle toutes les choses créées ne sont qu'un pur néant, elle la voit, avec stupeur, tout immuable qu'elle est dans sa gloire, soumise à souffrir, sur la terre, les traitements les plus indignes de la part de l'homme, qui n'a pour elle que des infidélités et des injures. A cette vue, l'âme de Jésus se confond en adoration, en actions de grâces et en offrande d'elle-même.

Secondement, voyez, ensuite, ce que fait Dieu lui-même à l'égard de l'âme de Jésus-Christ. Il la sollicite à souffrir pour nous les soufflets, les crachats, les blasphèmes, les fouets, les épines et la croix ; il veut l'y soumettre, et il lui manifeste toute la satisfaction qu'il éprouve à la voir rassasiée de toutes ces souffrances et de tous ces opprobres.

Troisièmement, passez à la considération de l'âme de Jésus-Christ en elle-même. Voyez son intelligence, qui est la lumière même, contemplant en Dieu, son Père, la suprême satisfaction qu'il met à la voir souffrir ; voyez son cœur, qui est l'amour même, s'attachant à la divine Majesté avec une affection sans bornes, à cause de ses mérites infinis et des obligations immenses qu'il se reconnaît envers elle. Invitée à souffrir pour notre amour et notre exemple, l'âme de Jésus, heureuse et contente, se dispose à obéir promptement à la très-sainte volonté de son Père.

Après cela, qui pourra pénétrer dans la profondeur des désirs que ressentait cette âme si pure et si affectueuse ! Elle se voit engagée comme dans un labyrinthe de souffrances ; elle va toujours cherchant, et il semble qu'elle ne trouve pas autant de manières de souffrir qu'elle le désirerait. Alors, elle se sacrifie spontanément, elle offre tout ce qu'elle possède, elle abandonne à la discrétion et à la fureur de ses bourreaux et des démons ses membres innocents, pour qu'ils en disposent comme ils le voudront.

Quatrièmement, ensuite, contemplez votre divin Sauveur, qui tourne vers vous des regards de miséricorde, et qui vous dit : « Mon enfant, voilà où le mauvais usage de tes désirs m'a réduit, pour n'avoir pas voulu te faire un peu de violence. Voilà ce que j'ai voulu souffrir, et avec joie, pour te donner un exemple de patience. Par toutes mes douleurs, je t'en conjure, mon enfant, supporte volontiers toutes les croix qu'il me plaira de t'envoyer ; abandonne-toi aux mains des persécuteurs auxquels je permettrai de t'éprouver, quelque humiliants qu'ils soient pour ton honneur, quelque cruels qu'ils soient pour ton corps. Oh ! si tu savais la consolation que j'en ressentirai ! Tu peux bien l'entrevoir : regarde ces blessures qui me couvrent ; j'ai voulu les recevoir comme autant de joyeux présents, afin d'orner ta pauvre âme, que je chéris au delà de tout ce que tu peux imaginer, des plus précieuses vertus. Et, si je me suis réduit moi-même à cette extrémité, et dans cette intention, ô mon épouse chérie, pourquoi donc refuserais-tu de souffrir un peu, quand il s'agit de plaire à mon cœur et d'adoucir ces blessures que ton impatience m'a faites, et qui m'est encore plus douloureuse que ces plaies elles-mêmes ? »

Cinquièmement, demandez-vous bien quel est celui qui vous parle ainsi ; et vous verrez que c'est le Roi de gloire lui-même, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Pensez à la cruauté des tour-

ments qu'il a soufferts, à l'ignominie des mépris qui l'ont abreuvé : je ne sais s'ils n'auraient pas été trop violents pour le plus infâme voleur du monde. Et cependant, au milieu de tant d'outrages, voyez votre Sauveur : il ne les accepte pas seulement avec patience et résignation ; mais il s'en réjouit, comme s'ils étaient pour lui les plaisirs d'un jour de fête. Et, comme quelques gouttes d'eau jetées sur le feu ne font que lui donner plus d'activité, ainsi, avec l'augmentation de ses souffrances, qui paraissaient encore trop faibles à l'excès de sa charité, croissaient toujours en Jésus-Christ la joie et le désir d'en souffrir de plus douloureuses. Considérez encore que ce n'est point par force, ni pour son propre intérêt, que le Sauveur a souffert tant de tourments : il vous l'a dit lui-même, c'est par amour pour vous, et pour qu'à son exemple vous vous exerciez à la vertu de patience. Vous pénétrant ensuite vivement de ce que le Sauveur demande de vous, et de la joie que vous lui ferez éprouver en pratiquant la patience, vous produirez de ferventes résolutions de supporter, non plus seulement avec patience, mais avec joie, votre croix du moment, toutes celles qu'il lui plairait encore de vous envoyer à l'avenir, quelque pesantes qu'elles soient ; et vous les prendrez, ces résolutions, pour marcher sur les traces de votre Dieu, et pour lui donner la plus grande satisfaction qu'il dépend de vous.

Représentez-vous intérieurement les ignominies

et les douleurs qui sont tombées sur Jésus-Christ, ainsi que la constance et la résignation avec lesquelles il les a supportées ; et alors avouez, à votre honte, que votre patience n'est qu'une ombre de la sienne, et que vos souffrances et vos humiliations méritent à peine ces noms. Craignez et tremblez de donner le moindre accès, dans votre cœur, au plus faible sentiment d'antipathie, en vue de la souffrance que le Seigneur vous demande pour son amour.

Ce Sauveur crucifié, mon enfant, c'est un livre que je vous offre : lisez-le, c'est là que vous trouverez le vrai type de toutes les vertus. C'est le livre de vie, et c'est pourquoi il n'éclaire pas seulement l'intelligence par les mots qu'il contient, mais il enflamme aussi la volonté par les exemples vivants qu'il nous présente. Le monde est plein de livres : tous ensemble, cependant, n'apprendront jamais aussi parfaitement à acquérir toutes les vertus, que la seule contemplation de Jésus crucifié.

Il en est qui passent des heures entières à pleurer sur la passion du Sauveur et à méditer sur sa patience ; et puis, quand survient l'adversité, ils se retrouvent aussi impatients que si, dans l'oraison, ils n'avaient rien appris. Sachez-le bien, mon enfant, ceux-là ressemblent à certains soldats qui, avant la bataille, et lorsqu'ils sont encore sous la tente, promettent de faire des merveilles ; attendez que l'ennemi se présente, et les voilà

qui jettent leurs armes, et qui prennent la fuite. Peut-on rien voir de plus insensé et de plus triste que la conduite d'un homme qui contemple, comme dans un miroir brillant, les vertus du Seigneur, qui les aime, qui les admire, et qui les oublie entièrement, et qui va même jusqu'à les dédaigner quand l'occasion se présente de les mettre en pratique ?

CHAPITRE LIII

Du très saint sacrement de l'Eucharistie

Jusqu'ici, mon enfant, je vous ai pourvu des quatre armes principales dont vous avez besoin pour vaincre vos ennemis, et je vous ai donné les instructions nécessaires pour vous apprendre à vous en bien servir. Maintenant, il m'en reste encore une autre que je vous ai réservée, c'est le saint sacrement de l'Eucharistie.

Comme ce divin sacrement est au-dessus des six autres, de même aussi cette cinquième arme est plus forte que toutes les précédentes.

Les quatre premières armes que nous vous avons données, prennent leur force de la grâce que Jésus-Christ nous a méritée par son sang ; mais cette arme, c'est la chair, c'est le sang, c'est l'âme, c'est la divinité de Jésus-Christ lui-même.

Avec les premières, on combat contre ses ennemis, aidé de la vertu de Jésus-Christ : avec la cinquième, c'est Jésus-Christ lui-même qui combat avec nous. Car, en effet, celui qui mange la chair de Jésus-Christ et qui boit son sang, demeure en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en lui.

Ce sacrement, cette arme, peut être mise en usage de deux manières : sacramentellement une fois le jour, et spirituellement à chaque heure du jour ; il ne faut donc pas la négliger. Servez-vous-en très-fréquemment de la seconde manière ; et toutes les fois que vous le pouvez, de la première.

CHAPITRE LIV

De la manière de recevoir le très-saint sacrement de l'Eucharistie.

Nous pouvons nous proposer diverses fins en nous approchant du sacrement de l'Eucharistie ; et, pour y arriver, nous avons à pratiquer plusieurs choses que l'on peut diviser en trois temps : avant la communion, au moment de la communion, et après la communion.

Avant la communion, quelle que soit l'intention que nous nous proposons, il faut d'abord, par le sacrement de pénitence, purifier notre âme des fautes graves dont elle pourrait être souillée.

Ensuite, nous nous abandonnerons tout entiers à Jésus-Christ, et à tout ce qui lui plaît, de toute l'affection de notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de toutes nos facultés. Cela est bien juste, quand il nous donne lui-même, dans son divin sacrement, sa chair, son sang, son âme, sa divinité et tous ses mérites. Enfin, en considérant que ce que nous lui offrons n'est rien, ou presque rien, en comparaison des trésors dont il daigne nous enrichir, nous devons souhaiter de posséder tout ce que les créatures humaines et célestes sont capables d'offrir à la divine Majesté, afin de lui en faire nous-mêmes une généreuse offrande.

Je suppose que vous vous prépariez à communier dans l'intention de vaincre et de détruire en vous les ennemis de votre salut. La veille du jour de votre communion, ou du moins le plus tôt possible, pensez au désir qu'éprouve le Fils de Dieu d'entrer dans votre cœur par le sacrement de son amour, de s'unir à vous, et de vous aider à réprimer toutes vos passions vicieuses.

Ce désir est si grand et tellement infini dans le cœur de Jésus, qu'aucune intelligence humaine ne peut le comprendre.

Pour en avoir seulement une légère idée, gravez bien dans votre esprit les deux dispositions suivantes du cœur de Jésus.

D'abord, l'ineffable plaisir que prend un Dieu

si bon à demeurer avec nous, puisqu'il déclare qu'il trouve là ses délices.

Ensuite, la haine infinie qu'il porte au péché. Il le considère comme un empêchement, un obstacle à l'union qu'il désire si vivement contracter avec nous, et aussi comme une contradiction à ses divines perfections. Il est le souverain bien, la pure lumière, la beauté infinie ; comment n'aurait-il pas une souveraine horreur pour le péché, qui n'est que ténèbres, et qui souille notre âme d'une tâche insupportable à ses yeux divins.

Cette haine de Dieu pour le péché est si grande, que tout tend à sa destruction dans l'ancien comme dans le nouveau testament, et surtout dans toutes les circonstances de la passion de son Fils. Aussi, des âmes particulièrement éclairées de Dieu ont dit que, pour effacer la plus petite tache en nous, le Sauveur serait encore prêt à souffrir mille morts s'il le fallait.

Ces considérations vous aideront à comprendre, quoique d'une manière encore bien imparfaite, l'ardeur du désir que Jésus-Christ éprouve d'entrer dans votre cœur, pour y détruire et en chasser tous vos ennemis ; et vous excitez aussi en vous un vif désir de le recevoir pour la même intention.

Quand vous aurez produit en vous ces sentiments généreux, et que votre cœur sera rempli de l'espérance de voir bientôt arriver en lui son souverain Maître, provoquez vous-même au combat, à plusieurs reprises, la passion que vous

voulez détruire ; attaquez-la en lui opposant énergiquement des actes de vertus contraires, et consacrez à cet exercice le soir qui précède votre communion, et la matinée du lendemain.

Lorsque, ensuite, vous serez pour recevoir la sainte Eucharistie, un peu seulement auparavant, jetez un regard rapide sur les fautes que vous avez commises depuis votre dernière communion. Voyez : vous vous en êtes rendu coupable comme si Dieu n'existait pas, comme s'il n'avait pas tant souffert pour vous dans les mystères de sa passion ; vous avez préféré une vile satisfaction à l'honneur de Dieu, et vous avez mis votre volonté au-dessus de la volonté de la souveraine Sagesse. Rougissez donc de vous-même, soyez saisi d'un saint tremblement, et que votre ingratitude et votre indignité vous couvrent de confusion.

Mais ensuite, pensez que l'abîme insondable de la bonté de votre Dieu provoque l'abîme de votre ingratitude et de votre tiédeur dans la foi ; approchez-vous de lui avec confiance, abandonnez-lui votre cœur tout entier, pour qu'il s'en rende le seul maître.

Vous le lui ferez, cet abandon de votre cœur, quand vous en chasserez quelque affection désordonnée aux créatures, et que vous en fermerez ensuite l'entrée, pour que votre Sauveur en devienne l'unique possesseur.

Après la communion, retirez-vous aussitôt dans le secret de votre cœur : adorez-y d'abord votre

bon Maître, avec tous les sentiments d'humilité et de vénération dont vous êtes capable, et dites-lui intérieurement :

« O mon unique bien ! vous voyez combien facilement je vous offense, et tout ce que peut contre moi cette malheureuse passion. Seul et par moi-même, jamais je ne parviendrais à m'en délivrer. Aussi, mon Sauveur, ce combat est véritablement le vôtre, et c'est de vous seul que j'attends la victoire, bien qu'il me faille toujours combattre. »

Ensuite, dirigez-vous, par la pensée, vers le Père éternel : en actions de grâces de la victoire que vous avez remportée sur vous-même, offrez-lui ce Fils béni, qui est le sien, qu'il vous a donné, et que vous possédez en vous-même. Combattez généreusement contre la passion que vous avez entrepris de dompter, et attendez avec confiance la victoire que Dieu vous donnera. Soyez-en sûr, à la condition que vous aurez fait tout ce qui dépendait de vous, tôt ou tard cette victoire couronnera vos efforts.

CHAPITRE LV

Comment nous devons nous préparer à la sainte Communion, afin d'exciter en nous l'amour de Dieu.

Pour vous exciter à l'amour de Dieu, au moyen du sacrement de l'Eucharistie, pensez à l'amour qu'il vous a lui-même témoigné, en réfléchissant, dès la veille au soir, sur les considérations suivantes.

Notre Dieu, si grand et si puissant, ne s'est pas contenté de vous créer à son image et à sa ressemblance ; il ne s'est point borné, pour votre salut, à envoyer sur la terre son Fils unique pour y souffrir, pendant trente-trois ans, en expiation de vos péchés, pour y endurer les plus cruels tourments, et jusqu'à la mort de la croix ; il a encore voulu vous le laisser, dans le sacrement de l'Eucharistie, pour qu'il devînt votre nourriture et la ressource de votre âme dans tous ses besoins.

Considérez attentivement, mon enfant, les excellences incompréhensibles qui rendent cet amour si parfait et si vraiment merveilleux dans toutes ses parties.

Premièrement, pensez au temps où Dieu a bien voulu nous aimer : c'est de toute éternité, son amour n'a pas eu de commencement, il est aussi éternel que sa divinité ; car c'est avant tous les

siècles qu'il avait décrété, dans sa sagesse, de nous donner si amoureusement son divin Fils.

A cette pensée, laissez-vous aller à la joie de votre âme, et dites : « Des profondeurs de cet abîme éternel, le grand Dieu du ciel pensait donc à moi, il m'estimait, il m'aimait d'un amour ineffable, et il brûlait du désir de me donner son Fils unique, pour qu'il devînt ma nourriture. »

Secondement : Tous les autres amours, si violents que vous les supposiez, ont cependant un terme qu'ils ne peuvent dépasser : l'amour seul de notre Dieu est vraiment sans bornes.

Il n'a pu se satisfaire pleinement que quand le Père céleste nous a donné son propre Fils, d'une majesté, d'une infinité, d'une substance et d'une nature égales aux siennes. C'est pourquoi le don est aussi grand que l'amour ; et tous les deux sont d'une extension qu'aucune intelligence humaine ne pourra jamais concevoir.

Troisièmement : Ce n'est pas la nécessité, ce n'est pas la violence qui ont forcé Dieu à nous aimer : ce qui l'a porté à nous honorer d'une affection aussi incompréhensible, c'est uniquement sa bonté naturelle pour nous.

Quatrièmement : il n'y avait en nous aucune bonne œuvre, aucun mérite qui pussent engager le Seigneur à relever notre bassesse par un si grand excès d'amour : sa libéralité toute seule était capable de le porter à se donner à d'aussi indignes créatures que nous.

Cinquièmement, pensez, ensuite, à la pureté de cet amour divin ; vous verrez bien qu'il n'est pas, comme les affections mondaines, altéré par aucun mélange d'intérêt propre. Le Seigneur n'a pas besoin de nos biens : seul et par lui-même, il est parfaitement heureux et sa gloire est infinie. Par conséquent, c'est son ineffable bonté, c'est sa charité seule qui l'a incliné vers nous ; son intérêt n'y était nullement engagé, et il n'agissait que par la seule pensée de nous faire du bien.

Dans cette conviction, vous vous direz intérieurement : « Comment un Dieu si élevé a-t-il pu donner son cœur à une si vile créature ? O Roi de gloire, que voulez-vous, qu'attendez-vous de moi ? je ne suis qu'un grain de poussière. Ah ! je le reconnais, mon Dieu, je le vois à la lumière de votre brûlante charité, vous n'avez qu'un seul but en agissant ainsi à mon égard ; et ce but, la pureté de votre amour me le découvre d'une manière incontestable : ce n'est que pour me changer complètement en vous, que vous devenez ainsi ma nourriture et mon partage. Vous n'avez pas besoin de moi ; mais, en vivant en moi, et moi en vous, vous avez voulu que je devinsse, par cette union d'amour, une même chose avec vous ; oui, vous avez voulu transformer la bassesse de mon cœur terrestre, et n'en plus faire qu'un cœur divin avec le vôtre. »

En vous voyant estimé à un si haut prix, et si tendrement aimé de Dieu, votre cœur sera saisi

d'étonnement et enivré de joie. Vous reconnaîtrez que Dieu ne veut se servir de la toute-puissance de son amour que pour gagner entièrement votre cœur, en vous arrachant d'abord à toutes les choses créées, et puis ensuite à vous-même, misérable créature que vous êtes. Alors, vous vous offrirez tout entier en holocauste à notre divin Maître, de manière que, dorénavant et pour toujours, son amour seul et son bon plaisir prennent possession de votre intelligence, de votre volonté, de votre mémoire, et même de tous vos sens.

Vous reconnaîtrez, ensuite, que le saint sacrement de l'autel, dignement reçu est seul capable de produire en vous de si divins effets ; et alors, vous lui ouvrirez votre cœur en lui adressant quelque oraisons jaculatoires ou quelques aspirations affectueuses ; vous lui direz, par exemple :

« O nourriture céleste, quand viendra donc l'heure où je ne me sacrifierai plus à vous qu'avec le feu de votre amour ? Quand viendra cette heure, quand viendra-t-elle, ô amour incréé ?

« O pain vivant, quand pourrai-je ne plus vivre que de vous, par vous et pour vous ? Quand le pourrais-je, ô ma vie, ma beauté, ma joie et mon éternité ?

« O manne céleste, quand est-ce donc que, rassasié de tout autre aliment terrestre, je ne serai plus affamé que de vous, et que je ne me nourrirai plus que de votre substance ? Quand aurai-je ce bonheur, ô ma douceur, ô mon bien ? Seigneur,

Dieu d'amour, Dieu tout-puissant, dépouillez maintenant mon misérable cœur de tout attachement terrestre, de toute passion vicieuse ; ornez-le de vos vertus ; purifiez-le de telle sorte qu'il ne veuille plus rien faire que pour vous plaire ; alors, mon Dieu, je vous ouvrirai ce cœur, je vous inviterai à y entrer, je vous ferai une douce violence pour cela ; et c'est ainsi que vous opérerez librement en moi ces effets que vous avez toujours désiré de produire. »

Ces sentiments affectueux pourront vous servir à vous préparer à la sainte communion la veille et le jour même, avant de la recevoir.

Et quand arrivera l'heure, demandez-vous encore quel est celui que vous allez recevoir.

C'est le Fils de Dieu ; et il est lui-même un Dieu d'une majesté incompréhensible, et devant lequel toutes les puissances des cieux sont saisies d'un saint tremblement.

C'est le Saint des saints, le miroir sans tache, la pureté par essence, en comparaison de laquelle toutes les créatures sont souillées.

Mais c'est aussi celui qui a voulu être traité comme un ver de terre, comme l'opprobre du monde ; c'est celui qui s'est abaissé, par amour pour vous, jusqu'à permettre à la malice et à l'iniquité des hommes de le repousser, de le fouler aux pieds, de le couvrir de moqueries et de crachats, enfin de le faire mourir sur une croix.

Vous allez donc recevoir un Dieu qui porte dans ses mains la vie et la mort de l'univers entier.

Mais vous, qui êtes-vous ? De vous-même, vous n'êtes qu'un néant ; par le péché, par votre propre malice, vous vous êtes abaissé au-dessous des plus viles créatures et des animaux sans raison ; vous n'êtes digne que de confusion, et vous mériteriez de devenir le jouet des démons.

En échange de tant de générosité, de tant et de si incomparables bienfaits de la part d'un Dieu si puissant et si bon, vous n'avez rendu capricieusement à votre bienfaiteur que le mépris, et vous avez foulé aux pieds son sang précieux.

Et cependant, après tant d'ingratitude, dans son amour persévérant, dans son immuable bonté, Dieu vous appelle encore à son divin banquet ; et, pour vous contraindre à vous en approcher, il va même quelquefois jusqu'à vous menacer de mort. Misérable créature que vous êtes, par nature vous portez sur vous toutes les infirmités, et cependant Dieu ne se détourne pas de vous, il ne vous ferme pas la porte de son cœur.

Voici seulement ce qu'il vous demande :
D'abord, un sincère regret de l'avoir offensé ;

En second lieu, une souveraine horreur pour toute sorte de péchés, quels qu'ils soient ;

Troisièmement, il veut que vous vous offriez tout entier à sa volonté sainte par l'obéissance ; que vous lui fassiez toujours intérieurement ce don

de vous-même, et extérieurement, toutes les fois que l'occasion s'en présentera ;

Quatrièmement, il demande que vous ayez aussi une vive espérance, une confiance ferme qu'il veut vous pardonner, vous purifier, et vous mettre à l'abri de tous vos ennemis.

Fortifié par cet amour ineffable de votre Dieu, vous vous approcherez alors pour le recevoir dans la sainte communion, et vous lui direz avec une crainte pieusement amoureuse :

« Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir, après tant et de si graves offenses, que je n'ai pas encore réparées comme je le devais.

« Seigneur, non, je ne mérite pas de vous recevoir ; car je ne suis pas encore entièrement dépouillé de toute attache au péché véniel.

« Seigneur, non, encore une fois, je ne suis pas digne de vous recevoir ; car je ne me suis pas encore donné tout entier à votre amour, ni à l'obéissance que je dois à votre volonté.

« Ah ! Seigneur, Dieu tout-puissant et infiniment bon, par votre bonté souveraine, par la vertu de votre parole, rendez-moi digne, ô mon amour ! rendez-moi digne de vous recevoir avec les sentiments de foi qui doivent m'animer. »

Après la communion, rentrez bien vite dans le secret de votre cœur, oubliez toutes les choses créées, et dites à Dieu :

« O Roi tout-puissant des cieus, qui donc vous a fait descendre jusqu'à moi, malgré ma pauvreté,

mes misères, mon aveuglement, et mon dénûment de tout bien ? — C'est l'amour, » vous répondra-t-il.

Et alors, vous ajouterez : « O amour incréé, amour plein de douceur, que demandez-vous de moi ? »

« Je ne veux que ton amour, vous dira-t-il. Je veux que sur l'autel de ton cœur, dans tous tes sacrifices et dans toutes tes œuvres, il n'y ait d'autre feu que celui de mon amour. Je veux que cet amour consume toutes les autres, et qu'il fasse disparaître ta volonté propre : c'est alors que tu m'offriras un sacrifice dont l'odeur sera vraiment agréable en ma présence.

« Voilà ce que je t'ai continuellement demandé, ce que je te demanderai toujours ; car je désire être tout à toi, comme je veux que tu sois tout à moi. Mais, je t'en avertis, il n'en sera jamais ainsi, tant que ta volonté ne sera pas entièrement conforme à la mienne, tant que tu demeureras attaché à l'honneur de toi-même, à tes inclinations naturelles, à ta volonté propre et à l'estime des hommes.

« Je te demande la haine de toi-même, et je te donnerai mon amour en échange. Je veux que ton cœur ne fasse plus qu'un seul avec le mien, car c'est pour cela qu'il a été transpercé sur la croix ; enfin, je te le répète, je veux que tu sois tout à moi, pour que je sois moi-même tout à toi. Tu sais bien que je suis d'un prix infini ; et cependant,

par bonté pour toi, je m'abaisse jusqu'à ta misérable proportion. Achète-moi donc maintenant, âme chérie ; je me livre à toi, à la seule condition que tu te donneras à moi.

« Ce que je veux de toi, mon cher enfant, c'est que tu ne veuilles plus rien que ce que je veux, c'est que tu n'aies plus d'autres pensées, d'autres intentions, d'autres vues que les miennes, afin qu'elles règnent seules en toi. De cette manière, ton néant sera comme absorbé dans l'abîme de mon infinité, et il s'y transformera. Ainsi encore, tu seras pleinement heureux en moi, et je serai complètement satisfait en toi. »

Enfin, vous ferez au Père éternel l'offrande de son divin Fils, d'abord en actions de grâces, puis pour vos propres besoins, pour ceux de toute l'Eglise, pour les besoins de vos parents, de ceux pour lesquels vous êtes plus particulièrement obligé de prier, enfin, pour les âmes du purgatoire. Et cette offrande, vous la ferez en union commémorative avec celle que Jésus-Christ a faite de lui-même, quand il s'offrit tout sanglant à son Père sur l'autel de la croix.

Vous pourrez encore présenter à Dieu, de cette manière, tous les sacrifices qui lui sont offerts pendant ce jour dans toute la sainte Eglise Romaine.

CHAPITRE LVI

De la communion spirituelle.

On ne peut recevoir qu'une fois par jour le sacrement de l'Eucharistie ; mais, pour la communion spirituelle, je l'ai déjà dit, on peut la faire à chaque heure, à chaque moment du jour ; et il n'y a que la négligence, ou quelque autre faute de notre part qui puisse nous priver de ce précieux avantage.

Il est des circonstances dans lesquelles une communion spirituelle peut procurer plus de fruits à celui qui la fait, et plus de plaisir à Dieu, que certaines communions sacramentelles, qui deviennent moins utiles à raison des imperfections de ceux qui les reçoivent.

Toutes les fois donc que vous voudrez vous disposer à cette communion, soyez sûr que vous trouverez toujours le Fils de Dieu prêt à vous nourrir lui-même spirituellement de ses propres mains.

Or, pour bien vous préparer, élevez d'abord votre esprit vers Dieu avec cette intention. Jetez un prompt regard sur vos fautes, témoignez-en votre regret ; puis, avec de vifs sentiments d'humilité et de foi, priez le Seigneur de daigner visiter votre pauvre âme, et de lui apporter de

nouvelles grâces qui vous guérissent et qui vous fortifient contre vos ennemis.

Ou bien encore, lorsque vous avez à vous faire violence, à mortifier quelques-uns de vos appétits, ou à pratiquer quelque acte de vertu, faites tout cela en vue de préparer votre cœur à Dieu, qui ne cesse de vous le demander. Ensuite, vous tournant vers lui, appelez-le de toute l'ardeur de vos désirs, demandez-lui de venir avec sa grâce, pour vous guérir et vous délivrer de vos ennemis, afin qu'il demeure seul en possession de votre cœur.

Vous pourriez aussi vous rappeler votre dernière communion sacramentelle, et dire à Dieu du fond de votre cœur : « O mon Sauveur, quand donc viendra pour moi le moment de vous recevoir de nouveau ? Quand viendra cette heure, ô mon Dieu ? »

Si vous voulez vous préparer avec plus de soin encore à la communion spirituelle, la veille du jour où vous devez la faire, dès le soir, vous appliquerez à cette intention toutes les mortifications, tous les actes de vertu, toutes les bonnes œuvres que vous avez à pratiquer.

Et le lendemain, dès le matin et de bonne heure, vous penserez quel avantage et quel bonheur c'est pour une âme de recevoir dignement le sacrement de l'autel, puisque c'est là qu'il est possible de recouvrer les vertus que l'on avait perdues, de rendre à cette âme sa beauté primitive, et de participer aux fruits et aux mérites de la passion

du Fils de Dieu. Enfin, après avoir considéré combien Dieu se plaît à ce que nous le recevions et à ce que nous jouissions de tous ses biens, appliquez-vous à enflammer votre cœur d'un désir ardent de le recevoir pour lui être agréable.

Quand vous sentirez ce désir, alors vous élèverez votre âme vers votre bon Sauveur, et vous lui direz : « Seigneur, puisqu'il ne m'est pas donné de vous recevoir aujourd'hui sacramentellement, faites cependant que je vous reçoive dignement d'une manière spirituelle, maintenant, chaque jour, et à chaque heure du jour. O bonté, ô puissance créée, pardonnez-moi d'abord toutes mes fautes, guérissez-moi, puis donnez-moi ensuite de nouvelles grâces et une force nouvelle pour vaincre tous mes ennemis, et particulièrement celui que je combats maintenant pour vous plaire, ô mon Dieu ! »

CHAPITRE LVII

De l'action de grâces.

Puisque tout ce que nous avons et tout ce que nous faisons de bien est à Dieu et vient de Dieu, il est de toute justice que nous lui offrions nos remerciements pour les succès et les victoires que nous avons obtenus, ainsi que pour les bienfaits, soit

généraux, soit particuliers, que nous tenons de sa main miséricordieuse.

Pour nous en acquitter d'une manière convenable, il est bon que nous considérions l'intention qui porte Dieu à nous communiquer ses grâces : cette considération, bien méditée, nous apprendra comment Dieu veut que nous lui témoignions notre reconnaissance.

La fin principale que Dieu se propose dans tout le bien qu'il nous fait, c'est d'abord de procurer sa gloire, et ensuite de nous gagner à son amour et à son service. Dans cette conviction, vous vous direz donc à vous-même : « Quelle puissance, quelle sagesse, quelle bonté de la part de Dieu, pour m'avoir accordé si généreusement ce bienfait et cette grâce ! »

Puis, reconnaissant que de vous-même vous n'êtes digne d'aucune faveur, et qu'il n'y a en vous qu'ingratitude et démérites, dites encore au Seigneur, avec une profonde humilité :

« Comment, mon Dieu, daignez-vous abaisser vos regards sur une si vile créature, et lui accorder tant de bienfaits ? Que votre nom soit béni dans les siècles des siècles ! »

Enfin, quand vous voyez que Dieu, en retour du bien qu'il vous a fait, demande que vous l'aimiez et que vous le serviez, excitez dans votre cœur l'amour que vous devez avoir pour un Dieu si bon, et le désir sincère de le servir comme il le demande de vous.

Dans cette intention, vous vous offrirez encore entièrement à lui de la manière que je vais vous indiquer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LVIII

De l'offrande de nous-mêmes.

Pour que l'offrande de vous-même soit tout à fait agréable à Dieu, deux conditions sont nécessaires. Il faut d'abord que vous la fassiez en union avec toutes les offrandes que Jésus-Christ lui-même a faites à son Père ; et ensuite que votre volonté soit entièrement détachée de toutes les créatures.

Quant à la première condition, il faut que vous sachiez que le Fils de Dieu, quand il vivait dans cette vallée de larmes, ne se contentait pas de s'offrir à son Père avec toutes ses œuvres, il lui offrait encore les nôtres, et nous-mêmes. Vous comprendrez donc la nécessité de lui faire toutes vos offrandes en union avec les siennes, qui peuvent seules vous donner pleine confiance.

Pour entrer dans la seconde condition, avant même de faire à Dieu votre offrande, voyez si votre volonté n'est pas retenue par quelque attachement terrestre. Si vous reconnaissez qu'il en est ainsi, commencez par l'extirper de votre cœur.

Recourez à Dieu pour qu'il vous aide lui-même dans cette entreprise, et que vous puissiez ensuite vous offrir à sa divine Majesté, dégagé et libre de tous liens.

N'oubliez pas d'ailleurs que si vous vous offriez à Dieu avec quelque attache aux créatures, ce ne serait plus sur ce qui est à vous, mais sur ce qui appartient aux autres que vous prendriez pour faire à Dieu votre offrande ; car, en réalité, vous appartenez vous-même aux créatures qui ont gagné votre cœur, et vous n'êtes plus à vous. Or, comment voulez-vous que cette disposition puisse plaire à Dieu ? ce n'est plus une offrande sérieuse que vous lui présentez.

Ce défaut explique pourquoi tant d'offrandes que nous faisons à Dieu demeurent inutiles et sans fruit, et pourquoi même nous tombons encore dans tant de péchés après les avoir faites.

Et cependant, nous pouvons nous offrir à Dieu, alors même que nous sentirions en nous-mêmes quelque attache aux créatures, mais à une condition. c'est que nous demanderons alors à sa bonté de vouloir bien nous délivrer de cette attache ~~à~~ que nous puissions nous donner ensuite sans ~~par~~ tage à sa divine Majesté, et nous abandonner à son service. C'est même un devoir pour nous de faire à Dieu fréquemment et affectueusement cette offrande.

Ainsi, votre offrande doit être dégagée de tout intérêt et de toute attache à votre volonté propre ;

vous ne devez avoir en vue ni les biens terrestres, ni même les jouissances du ciel ; la volonté de Dieu, sa divine Providence, doivent seules vous guider ; c'est à elles seules que vous devez vous soumettre et vous offrir en holocauste perpétuel, en vous dépouillant de toute affection aux choses créées. Vous direz donc : « Seigneur, mon Créateur, je m'abandonne entièrement entre les mains de votre volonté et de votre éternelle providence. A la vie et à la mort, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, et même après ma mort, dans le temps comme dans l'éternité. »

Si cet abandon de vous-même est bien sincère, vous le reconnaîtrez aux jours de l'adversité : alors, de terrestre que vous étiez, vous deviendrez l'enfant de l'Évangile, et vous trouverez le bonheur parfait, parce que vous serez à Dieu et que Dieu vous appartiendra. Sachez-le bien, il ne se donne qu'à ceux qui se dépouillent des créatures et d'eux-mêmes, pour se sacrifier sans réserve à sa divine Majesté.

Ici donc, mon enfant, vous trouvez un moyen bien puissant de vaincre tous vos ennemis. Du moment, en effet, où vous pourrez vous offrir à Dieu et vous unir à lui, de manière à ne plus faire qu'un seul avec lui, quel ennemi et quelle puissance seraient jamais capables de vous nuire ?

Quand vous aurez à offrir à Dieu quelque bonne œuvre, telle que le jeûne, la prière, ou d'autres pieuses pratiques, pensez d'abord à l'offrande que

Jésus-Christ faisait à son Père, pendant sa vie, des œuvres semblables ; et, mettant votre confiance dans les mérites et la vertu de ces œuvres divines, présentez-lui les vôtres.

Voici une manière d'offrir à Dieu le Père les œuvres de Jésus-Christ, pour l'acquiescer de ce que vous lui devez.

Vous commencerez par jeter un coup d'œil général, et quelquefois distinct, sur vos péchés. Vous reconnaîtrez facilement que, de vous-même, il ne vous est pas possible d'apaiser la colère de Dieu, ni de satisfaire à sa divine justice ; alors, vous vous réfugierez dans le souvenir de la vie et de la Passion de son divin Fils, et vous penserez à ses œuvres divines : vous vous rapellerez, par exemple, ses jeûnes, ses prières, sa patience, l'effusion de son sang. Puis, vous reconnaîtrez que c'est pour vous rendre favorable son Père irrité contre vous et pour racheter la dette de vos péchés qu'il a fait toutes ces choses, et il vous semblera lui entendre dire :

« Père éternel, voici que je me soumetts à votre divine volonté, et je viens satisfaire surabondamment à votre justice pour les péchés et les dettes de telle créature en particulier. Plaise à votre Majesté sainte de lui pardonner et de la recevoir au nombre de vos élus. »

Vous prendrez pour vous-même cette offrande et cette prière ; vous les présenterez au Père céleste,

et vous le supplierez, par leur vertu, de vous pardonner tous vos péchés.

Or, cette pratique, vous ne l'emploierez pas seulement en passant d'un mystère à un autre, mais dans chaque circonstance d'un même mystère ; et, tout en vous en servant pour vous-même vous ne négligerez pas de l'appliquer en faveur des autres.

CHAPITRE LIX

De la dévotion sensible et des aridités.

La dévotion sensible procède de trois sources principales : la nature, le démon et la grâce ; c'est à ses fruits que vous pourrez distinguer sa véritable origine. Si la dévotion sensible ne vous rend pas meilleur, vous pouvez craindre qu'elle ne s'explique par le démon ou par l'effet de la nature ; et cette conclusion sera d'autant plus certaine que l'attrait, la douceur et l'attache que vous y éprouverez seront plus sensibles, et que vous aurez de vous-même une plus grande estime.

Quand donc vous sentirez dans votre esprit la douceur sensible de la dévotion, ne vous arrêtez pas à examiner curieusement d'où elle vient ; ne lui donnez pas une trop grande confiance, et ne sortez pas de la conviction de votre propre néant. Au

contraire, redoublez de vigilance sur vous-même, défiez-vous de plus en plus de votre faiblesse, cherchez à tenir votre cœur bien dégagé de tout attachement, même dans l'ordre spirituel, et ne recherchez que Dieu avec son bon plaisir. En agissant ainsi, de quelque source que procède votre dévotion sensible, alors même qu'elle aurait sa raison dans la nature ou dans les pièges du démon, elle se changera en grâce pour vous.

L'aridité peut également procéder des trois principes que nous venons d'indiquer pour la dévotion sensible.

Le démon peut la produire en nous, dans l'intention de refroidir notre âme, de la détourner de ses exercices spirituels, pour l'engager dans les frivolités et des jouissances du monde.

Notre propre nature, nos fautes, nos attaches à la terre, nos négligences, peuvent être aussi les causes de l'aridité de l'âme.

Enfin, je dis qu'elle peut venir de la grâce. Ce peut être un avertissement qu'elle nous donne pour nous rendre plus vigilants à nous soustraire à toute attache et à toute préoccupation qui nous éloigneraient de Dieu et qui ne l'auraient pas pour fin. La grâce veut peut-être aussi nous apprendre, par expérience, que tout ce que nous avons de bien vient de Dieu, et par là nous porter à attacher un plus grand prix aux dons qu'il nous fait, et à les conserver avec plus d'humilité et plus de précaution. Elle pourrait aussi se proposer de nous

unir plus étroitement à la divine Majesté, en nous exerçant au détachement de nous-mêmes jusque dans les jouissances spirituelles, pour que notre cœur, entièrement libre, pût se donner sans réserve au Seigneur, qui ne veut point de partage. Enfin, l'aridité peut s'expliquer par la complaisance que Dieu prend à nous voir combattre de toutes nos forces, et en mettant sa grâce à profit : car il ne voit alors que notre plus grand bien.

Quand donc vous sentirez l'aridité gagner votre cœur, rentrez en vous-même, voyez à quel défaut vous devez attribuer la soustraction de votre dévotion sensible ; et puis, attaquez-le vigoureusement, non pas tant pour recouvrer l'onction de la grâce que pour éloigner de vous ce qui déplaît à Dieu.

Si vous ne reconnaissez pas ce défaut, faites de votre dévotion sensible une véritable dévotion : et qu'elle consiste dans une prompte résignation à la volonté de Dieu.

Mais, quoi qu'il en soit, n'abandonnez jamais, sous aucun prétexte, vos pratiques de piété : tout inutiles et insipides qu'elles vous paraissent, efforcez-vous de les continuer, et buvez de bon cœur ce calice d'amertume que la tendre volonté de Dieu vous présente dans l'aridité de votre âme.

Cette aridité pourrait être accompagnée de si épaisses ténèbres, que votre âme ne sût plus où se tourner ni quel parti prendre : ne vous en effrayez pas cependant, demeurez sur la croix seul et ferme, fuyez toutes les consolations terrestres, alors même

que les créatures et le monde vous les offriraient d'eux-mêmes.

Ne révélez votre peine à personne, excepté à votre directeur : vous la lui direz, à lui, non pas précisément pour l'alléger, mais pour apprendre la manière dont vous devez la supporter pour être plus agréable à Dieu.

Ayez recours à la communion, à la prière et aux autres pieuses pratiques, non pas pour descendre de la croix, mais pour puiser la force dont vous avez besoin pour l'exalter, cette croix, et rendre une plus grande gloire au divin Crucifié.

Et, quand le trouble de votre âme ne vous permet pas de méditer ni de prier comme vous le voudriez, faites-le du moins comme vous le pouvez.

Et, ce que vous ne pouvez faire avec l'intelligence, efforcez-vous de l'accomplir avec la volonté et la parole ; entretenez-vous doucement en vous-même et avec Dieu : vous en retirerez de précieux avantages, et votre cœur y puisera la force et le courage.

Vous pourriez dire en pareil cas : « Pourquoi donc es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi te troubles-tu ? Espère en Dieu : car je chanterai toujours ses louanges, puisqu'il est mon Sauveur et mon Dieu.

« Seigneur, pourquoi donc vous éloignez-vous de moi ? pourquoi me méprisez-vous, quand j'ai un si grand besoin de votre assistance, et que je

gémis dans les tribulations ? Ah ! ne me délaissez pas pour toujours ! »

Vous vous rappellerez aussi les bonnes paroles que Dieu fit entendre à Sara, cette épouse de Tobie qu'il aimait, et à laquelle il avait envoyé la tribulation ; vous vous en servirez pour vous-même, et vous direz à haute voix :

« Toute âme qui vous honore, regarde comme certain que sa vie dans l'épreuve mérite la couronne. Si la tribulation tombe sur elle, elle en sera délivrée, et le châtement qui lui est infligé est un chemin qui la conduira à la miséricorde. Non, vous ne prenez point plaisir à notre perte. Après la tempête, vous ramenez le calme ; après les tristesses et les larmes, vous réjouissez le cœur. O Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans les siècles des siècles ! »

Rappelez-vous encore le Sauveur Jésus qui, au jardin des Olives et sur la croix, fut abandonné, dans la partie sensible, par son Père céleste, et qui en éprouva une grande douleur. Supportez votre croix en union avec lui, et dites du fond de votre cœur : « Que votre volonté soit faite ! »

En agissant ainsi, votre patience et vos prières élèveront les flammes du sacrifice de votre cœur jusqu'en la présence de Dieu, et la dévotion demeurera réellement en vous. Je vous l'ai dit, en effet, la véritable dévotion est une promptitude de volonté vive et ferme de suivre Jésus-Christ, la croix sur l'épaule : quel que soit le chemin dans

lequel il nous appelle, c'est vouloir Dieu pour Dieu, et quelquefois laisser Dieu pour Dieu.

Beaucoup de personnes, qui s'appliquent à la vie spirituelle, oublient trop facilement que c'est d'après ce principe, et non pas sur la dévotion sensible, qu'elles doivent apprécier leurs progrès. Si elles en étaient mieux pénétrées, elles seraient moins exposées aux illusions de leur propre esprit et à celles du démon ; elles ne se plaindraient pas inutilement, et même avec ingratitude, de ce que Dieu leur envoie, dans un dessein plein de bonté ; et elles s'adonneraient avec une plus grande ferveur au service de la Majesté divine, qui dispose et permet tout pour sa gloire et pour notre plus grand bien.

Il est une autre erreur dans laquelle tombent encore les âmes dont nous venons de parler. Malgré la crainte et la prudence avec lesquelles elles évitent les occasions du péché, il leur arrive, parfois, d'être tourmentées par des pensées horribles, grossières et vraiment effrayantes, ou bien par des imaginations plus pénibles encore : alors, elles se troublent, elles perdent courage, elles s'imaginent qu'elles s'éloignent de Dieu et qu'elles en sont abandonnées ; elles ne peuvent se persuader que l'Esprit de Dieu veuille jamais reposer dans une âme livrée à de telles pensées.

Dans cette disposition, ces pauvres âmes tombent dans l'abattement, presque dans le désespoir ; elles sont tentées de laisser là toutes leurs pieuses

pratiques et de s'abandonner à leur découragement.

Elles ne comprennent pas la grâce que Dieu leur fait. S'il permet qu'elles soient en proie à ces violentes tentations, c'est qu'il veut les ramener à une connaissance plus exacte d'elles-mêmes ; il veut qu'elles se rapprochent de lui, avec une conviction plus intime du besoin qu'elles ont de son secours. C'est donc une ingratitude, de leur part, de se plaindre ainsi de ce qui devrait leur inspirer une si vive reconnaissance envers l'infinie bonté de Dieu.

Ce que vous devez faire en pareille circonstance, c'est de vous abîmer dans la considération des mauvaises inclinations que vous remarquez en vous, et que Dieu veut vous laisser pour votre bien, et afin que vous reconnaissiez votre tendance vers les plus grandes fautes. Après cela, vous conclurez facilement que, sans le secours de sa grâce, vous tomberiez certainement au plus profond du précipice.

De cette conclusion, vous passerez à l'espérance : vous aurez confiance que Dieu veut vous prêter secours, puisqu'il vous a fait entrevoir le danger ; et vous penserez qu'il veut vous attirer plus près de lui, au moyen de la prière et du recours à sa grâce. Vous comprendrez alors quelles actions de grâces vous lui devez pour d'aussi grandes bontés.

Du reste, tenez pour certain que toutes ces tentations et toutes ces mauvaises pensées sont plus

facilement mises en fuite par la patience, par la résignation et par une habile diversion de l'esprit, que par la résistance d'une âme remplie d'inquiétude.

CHAPITRE LX

De l'examen de conscience

Trois choses sont à considérer dans l'examen de conscience : 1^o les fautes de la journée ; 2^o leurs occasions ; 3^o les bonnes résolutions que l'on doit prendre pour les combattre et acquérir les vertus contraires.

Quant aux fautes de la journée, vous ferez ce que nous avons recommandé au chapitre XXVII de cet ouvrage.

Lorsque vous en aurez reconnu les occasions, vous vous efforcerez de les faire disparaître et d'en prévenir le retour.

Il vous faut une volonté ferme pour y parvenir, et pour acquérir les vertus contraires à ces fautes : vous la fortifierez par la défiance de vous-même, par la confiance en Dieu, par la prière et par la constante application de votre âme à détester le péché et à désirer la vertu.

Tenez-vous toujours en garde à l'égard de victoires que vous auriez remportées et des bonnes actions que vous auriez faites.

Je vous engage à ne pas trop vous y arrêter ; car vous y trouveriez un danger inévitable et secret : celui de la vaine gloire et de l'orgueil.

Abandonnez donc tout ce que vous avez fait de bon à la miséricorde de Dieu, et pensez qu'il vous en reste encore bien plus à faire.

Quant aux actions de grâces que vous devez à Dieu pour les faveurs qu'il vous a faites pendant la journée, n'oubliez pas de le reconnaître, d'abord, pour l'auteur de tout bien ; remerciez-le ensuite de vous avoir délivré de tant d'ennemis découverts et cachés ; enfin, témoignez-lui votre reconnaissance pour les bonnes pensées qu'il vous a données, les occasions de pratiquer la vertu qu'il vous a offertes, et pour tant d'autres bienfaits que vous ne connaissez pas.

CHAPITRE LXI

De l'obligation où nous sommes de combattre jusqu'à la mort les ennemis de notre âme.

Entre autres conditions que demande de nous le combat spirituel, nous devons mettre en première ligne la persévérance. Nous ne devons jamais cesser de mortifier des passions qui ne meurent pas pendant cette vie, et qui même croissent à chaque instant, comme de mauvaises herbes.

Ce combat ne finissant qu'avec la vie, il nous est impossible de l'éviter. Un sort inévitable attend celui qui refuse de combattre : la captivité ou la mort.

Il faut bien se rappeler encore que nous avons affaire à des ennemis qui nous portent une haine éternelle : il n'y a donc pas lieu d'espérer d'eux ni paix ni trêve. Je dis plus, c'est qu'ils frappent avec plus de cruauté ceux qui cherchent à se rendre leurs amis.

Et cependant, n'ayez pas peur de leur puissance ni de leur nombre : car il n'y a de vaincu dans cette guerre que celui qui le veut. C'est dans la main du capitaine pour l'honneur duquel nous combattons que se trouve la force de nos ennemis.

Non-seulement il ne permettra pas qu'on vous fasse violence, mais il prendra les armes pour votre défense ; et, plus puissant que tous vos adversaires, c'est lui qui vous donnera la victoire, si vous savez combattre généreusement avec lui, et si vous ne mettez votre confiance que dans sa toute-puissante bonté.

Quand Dieu ne vous accorderait pas la victoire aussi promptement que vous l'attendiez, ne perdez pas courage ; vous pouvez être certain qu'à la condition que vous serez fidèle et généreux au combat, il saura bien faire tourner à votre profit toutes vos contradictions, et même celles qui paraissent s'opposer plus directement à vos succès et vous en

éloigner davantage. Cette pensée est assurément bien propre à ranimer votre confiance.

Ainsi, mon enfant, marchez à la suite du divin Capitaine qui a vaincu le monde et qui s'est sacrifié jusqu'à la mort pour vous ; combattez avec une grande magnanimité de cœur, et ne déposez pas les armes que vous n'avez détruit jusqu'au dernier de vos ennemis. Un seul que vous auriez épargné serait pour vous comme un brouillard devant vos yeux, comme une lance enfoncée dans vos flancs, et il vous empêcherait de poursuivre le cours de la glorieuse victoire à laquelle vous prétendez.

CHAPITRE LXII

De la manière dont il faut se préparer à résister aux ennemis qui nous attaquent au moment de la mort.

Sans doute, notre vie tout entière est un combat continu sur la terre ; mais le moment principal, l'heure décisive est dans la dernière journée de notre grand passage de la vie à la mort : il n'y a plus moyen de se relever alors pour celui qui tombe.

Ce que vous avez à faire pour vous bien préparer à cette heure solennelle, c'est de combattre généreusement dès maintenant, pendant le temps

d'épreuve qui vous est accordé : car celui qui aura contracté l'habitude de résister avec courage à ses ennemis pendant sa vie, obtiendra plus facilement la victoire au moment de la mort.

Méditez aussi bien souvent sur la mort : elle vous inspirera moins de terreur lorsque vous la verrez en face, et votre âme sera plus libre alors et mieux disposée au combat. Les mondains fuient la pensée de la mort, parce qu'ils craignent de troubler les jouissances qu'ils se procurent dans l'usage des créatures. Ils y sont attachés si volontairement et avec tant d'ardeur, que ce serait pour eux une grande peine que de penser seulement à y renoncer. Aussi, non-seulement leurs affections désordonnées ne diminuent pas, mais elles se fortifient au contraire. Et quand il faut ensuite dire adieu à la vie, et se séparer de tant d'objets chéris, ils en éprouvent une peine inexprimable, et d'autant plus amère que leurs jouissances ont été plus longues.

Une chose que vous pourriez faire encore, afin de vous mieux préparer à cette dernière heure, ce serait de vous imaginer quelquefois que vous vous trouvez seul et sans secours dans les étreintes de la mort. Alors, vous vous représenteriez les circonstances dont je vais vous parler dans le chapitre suivant, et qui pourraient vous éprouver à cette dernière heure ; et vous penseriez ensuite aux remèdes que je dois vous indiquer aussi, afin de mieux vous en servir au moment de votre mort. Il est de la dernière importance de bien se pré-

parer à recevoir un coup décisif, qui ne doit frapper qu'une fois, et d'éviter une erreur qui serait irréparable.

CHAPITRE LXIII

Des quatre tentations que nos ennemis doivent nous faire subir au moment de la mort. Et d'abord, de la tentation contre la foi ; de la manière dont nous devons lui résister.

Les ennemis de notre salut ont coutume de nous faire subir quatre tentations principales et plus dangereuses au moment de la mort : la tentation contre la foi, le désespoir, la vaine gloire, et les illusions avec les transformations des démons, qui se présentent à nous comme des anges de lumière.

Aussitôt que le démon vous présente sa première tentation avec ses fausses maximes, passez de votre intelligence à votre volonté, et dites : « Retire-toi, Satan, père du mensonge ; je ne veux pas t'écouter, et je ne croirai jamais que ce qu'enseigne la sainte Eglise Romaine. »

Autant que possible, ne vous arrêtez point, dans la tentation, aux pensées de la foi, quelque bonnes qu'elles vous paraissent ; regardez-les comme autant de pièges que le démon vous tend pour vous surprendre.

Si ces pensées préoccupent votre esprit, malgré tous vos efforts pour les éloigner, tenez ferme pour ne point céder, soit aux raisons que le démon vous donne pour vous convaincre, soit même à l'autorité de l'Écriture dont il vous rappelle les textes. Défiez-vous-en : car, tout clairs et tout évidents qu'ils vous parussent, ils seraient tronqués, mal appliqués ou mal interprétés.

Si le rusé serpent vous demandait ce que croit l'Église Romaine, ne lui répondez pas ; mais, en voyant avec quelle malice il voudrait vous surprendre dans vos paroles, contentez-vous de faire un acte de foi plus vif ; ou bien, si vous voulez faire crever votre ennemi de dépit, répondez-lui que la sainte Église Romaine croit la vérité. Et si l'esprit malin ajoutait : « Mais quelle est donc cette vérité ? — Cette vérité, lui diriez-vous, c'est précisément ce qu'elle croit. »

D'ailleurs, appliquez-vous surtout à tenir votre cœur étroitement uni à Jésus crucifié, et dites-lui : « O Dieu, mon Créateur et mon Sauveur, hâtez-vous de me secourir ! Ne vous éloignez pas de moi, et ne permettez pas que je m'écarte jamais de la vérité de votre sainte foi catholique. C'est à votre grâce que je dois d'être né dans son sein ; pour votre gloire, Seigneur faites que j'y demeure constamment attaché jusqu'au dernier jour de ma vie. »

CHAPITRE LXIV

De la tentation de désespoir, et du moyen de la repousser.

La seconde tentation au moyen de laquelle le démon s'efforce de nous vaincre, c'est la frayeur qu'il excite en nous au souvenir de nos péchés, pour nous précipiter dans l'abîme du désespoir.

En présence de ce danger, tenez toujours comme infaillible le principe suivant : Le souvenir de vos péchés vient de la grâce, et il peut contribuer à votre salut, quand il produit en vous l'humilité, la douleur d'avoir offensé Dieu, et la confiance en sa bonté. Mais, au contraire, toutes les fois qu'il jette votre âme dans le trouble, dans la défiance et dans la pusillanimité, alors qu'il vous présenterait toutes les raisons possibles pour vous convaincre que vous êtes damné, et qu'il n'y a plus de salut pour vous, regardez ce souvenir comme une tentation, humiliez-vous et redoublez de confiance en Dieu. Ce sera le moyen de vaincre votre ennemi avec ses propres armes et de rendre gloire à Dieu.

Je ne blâme pas la vive douleur que vous pourriez ressentir au souvenir de vos fautes ; mais je veux qu'en même temps vous en demandiez très-humblement pardon à Dieu, avec une grande confiance dans les mérites de la passion du Sauveur Jésus.

J'ajoute qu'alors même qu'il vous semblerait que Dieu vous rejette du nombre de ses élus, vous ne devriez pas encore cesser de mettre en lui votre confiance ; il faudrait alors lui dire avec humilité : « Seigneur, si vous considérez mes péchés, vous avez bien raison de me réprouver ; mais moi, j'ai encore bien plus raison de m'en rapporter à votre miséricorde : j'ai donc confiance que vous me pardonnerez. Et maintenant, je vous en conjure, sauvez-moi, pauvre créature que je suis ! C'est vrai que mes péchés ne méritent que la damnation, mais j'ai été racheté au prix de votre sang. Pour votre gloire, ô mon Rédempteur ! je veux sauver mon âme, et je me jette tout entier et avec une pleine confiance entre les bras de votre infinie miséricorde. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, car vous êtes seul mon maître. Oui, alors même que vous me donneriez la mort, je ne veux pas cesser de mettre en vous ma plus ferme espérance. »

CHAPITRE LXV

De la tentation de vaine gloire.

La troisième tentation est celle de la vaine gloire et de la présomption. Ne vous laissez aller sous aucun prétexte à la moindre complaisance en vous-même, ni en vos propres œuvres. Que tout votre

bon plaisir soit uniquement en Dieu, en sa miséricorde, dans les œuvres de sa vie et dans les mérites de la passion de Jésus-Christ.

Abaissez-vous toujours de plus en plus à vos propres yeux. Si le bien que vous avez fait se représente à votre mémoire, reconnaissez que Dieu en est le seul auteur. Demandez-lui son secours, mais ne l'attendez pas de vos mérites, quelque nombreux et quelque grands que soient les succès que vous auriez obtenus contre vos passions. Demeurez toujours dans une sainte frayeur ; avouez bien sincèrement que tous vos mérites vous serviraient peu, si Dieu, en la protection duquel vous devez mettre votre unique confiance, ne vous recueillait à l'ombre de ses ailes.

Soyez fidèle à suivre ces avis, et jamais vos ennemis ne prévaudront contre vous ; et vous aurez trouvé le chemin qui doit vous conduire heureusement à la Jérusalem céleste.

CHAPITRE LXVI

De la tentation des illusions et des fausses apparitions qui nous éprouvent au moment de la mort.

L'opiniâtre ennemi de notre âme ne se lasse point de nous tourmenter : il nous tente par de fausses apparitions, et il se transforme lui-même en ange de lumière. Quand cette tentation se

présente, demeurez ferme et constant dans la conviction de votre néant, et dites au tentateur : « Malheureux, retourne dans tes ténèbres ; je ne mérite pas de jouir des visions célestes ; je ne désire qu'une chose, la miséricorde de mon Sauveur Jésus, par l'intercession de la Vierge Marie, de saint Joseph et des autres bienheureux.

Si cependant il vous semblait reconnaître, à des signes évidents, que ces visions viennent vraiment du ciel, il ne faudrait pas encore vous y arrêter : éloignez-les de vous autant que vous le pouvez, et ne craignez pas que cette résistance, inspirée par votre humilité, soit désagréable à Dieu. Si c'est lui qui vous envoie ces illuminations célestes, il saura bien vous en donner la preuve, et vous n'y perdrez rien. Celui qui donne la grâce ne la retire pas quand on lui répond par des actes d'humilité.

Voilà les armes dont le démon se sert le plus ordinairement contre nous au moment de la mort. Il emploie l'une ou l'autre de ces tentations, selon les inclinations particulières auxquelles il sait que nous sommes sujets. Quoi qu'il en soit, avant d'arriver à l'heure de ce terrible combat, c'est un devoir pour nous de nous couvrir d'une forte armure, et d'attaquer énergiquement les passions qui nous dominent avec le plus de violence : c'est le seul moyen de nous faciliter la victoire au jour qui nous enlève tout espoir de l'obtenir plus tard.

SUPPLÉMENT

AU

COMBAT SPIRITUEL

Vous combattrez contre
eux jusqu'à la mort.

I. REG. XV, 18.

I

De la perfection chrétienne.

Pour ne point vous fatiguer inutilement dans les exercices spirituels, ainsi qu'il arrive à tant d'autres, et pour ne point marcher sans savoir où vous allez, il faut d'abord, mon enfant, que vous sachiez bien ce que c'est que la perfection chrétienne.

La perfection chrétienne, c'est la pratique exacte de la loi et des commandements que Dieu nous a donnés ; c'est une obéissance à cette loi qui ne connaisse pas de restriction, et qui n'ait pour unique fin que de plaire au souverain Législateur. C'est là tout l'homme.

Le but de toute la vie, pour un chrétien qui veut devenir parfait, c'est donc de se désaccoutumer chaque jour de faire sa propre volonté, et de

contracter l'habitude de tout faire sous l'impulsion de la divine volonté, et dans l'intention de l'honorer et de lui plaire.

II

Comment il faut combattre pour arriver à la perfection chrétienne.

Dire ce que l'on voudrait faire, c'est chose facile, et il suffit de quelques mots ; mais c'est quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre et de réaliser son projet, que l'entreprise se présente avec toutes ses difficultés. Depuis le péché de nos premiers parents, et par suite de nos mauvaises inclinations, nous portons en nous une loi qui est en opposition avec celle de Dieu ; il nous faut d'abord nous combattre nous-mêmes, et ensuite le monde et le démon, ces perturbateurs qui nous suscitent des guerres continuelles.

III

Des trois choses nécessaires à un nouveau soldat de Jésus-Christ.

Trois choses sont nécessaires à un nouveau soldat de Jésus-Christ, du moment où il a engagé le combat : un grand courage et une résolution énergique, des armes bien préparées, et l'habitude de les manier avec intelligence.

Vous penserez souvent que la vie de l'homme n'est qu'une lutte sur la terre ; et c'est dans cette considération que vous prendrez la résolution de combattre. D'ailleurs, la loi de cette guerre, c'est que celui qui ne combat point comme il le doit, n'aura pour partage qu'une mort éternelle.

La défiance de vous-même, la confiance en Dieu, la certitude qu'il est en vous pour vous arracher au danger : voilà ce qui donnera à votre courage une grande puissance.

Toutes les fois donc que vous vous défierez de vos propres forces et des ressources de votre esprit, pour ne mettre votre confiance que dans la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, soyez certain que la victoire couronnera vos combats.

IV

De la résistance et de la violence, et de la manière de les mettre en usage.

La résistance et la violence sont des armes lourdes et fatigantes ; et cependant, elles sont tellement nécessaires, qu'on ne peut sans elles remporter la victoire.

Or, voici comment on peut mettre ces armes en usage.

Quand votre volonté corrompue et vos mauvaises inclinations vous portent à ne pas vouloir et à ne pas faire la volonté de Dieu, sachez leur

résister, et dites : « Je me soumettrai, quoi que vous en disiez ; taisez-vous. »

Une autre manière de leur opposer résistance, quand elles cherchent à vous entraîner, c'est de leur dire : « Non, non ; avec le secours que j'en espère, je ne ferai jamais que la volonté de mon Dieu. Seigneur, je vous en conjure, venez à mon aide ! Je suis maintenant bien résolu à ne faire jamais que votre divine volonté ; mais cette résolution, elle pourrait bien céder aux influences de mes inclinations anciennes et perverses : ne le permettez pas, mon Dieu. »

Et, quand vous éprouvez une grande peine à résister, et que vous succombez à la faiblesse de votre volonté, sachez faire des efforts généreux ; rappelez-vous que le royaume des cieux souffre violence, et que ceux-là seulement qui mortifient leurs passions en eux-mêmes seront capables d'y parvenir.

La peine et la violence pourraient peser si lourdement sur vous que votre cœur en serait rempli d'angoisse ; alors pensez à Jésus-Christ au jardin des Olives ; unissez vos douleurs aux siennes, et conjurez-le, par ses mérites, de vous faire triompher de vous-même. C'est alors que vous pourrez dire du fond du cœur à votre Père céleste : « Non pas comme je veux, mais comme vous le voulez vous-même ; que votre volonté soit faite. »

Après cela, vous vous exercerez le plus souvent possible à soumettre votre volonté à celle de Dieu,

et vous chercherez à ne plus rien vouloir que conformément à sa volonté sainte. Vous vous appliquerez à faire chacune de vos actions avec une volonté aussi pure et aussi désintéressée que si toute la perfection était là pour vous, et que le bon plaisir et l'honneur de Dieu ne dépendissent que de cette seule action. Quand ensuite vous vous rappellerez la transgression de quelque précepte, vous en témoignerez tous vos regrets ; et vous en prendrez occasion de renouveler vos protestations d'obéissance à Dieu, pour tous les préceptes de sa loi, et particulièrement pour celui que vous avez à pratiquer actuellement.

A ce propos, et pour vous engager à ne laisser passer aucune occasion d'obéir à Dieu, quelque peu importante qu'elle vous paraisse, je vous préviens que si vous êtes fidèle dans les petites choses, Dieu vous fera la grâce de lui être aussi fidèle dans les plus grandes.

Enfin, voici encore un avis que je veux vous donner à ce sujet. Lorsque vous pensez à quelque commandement divin, adorez Dieu d'abord, et ensuite vous le priez de vous accorder le secours dont vous aurez besoin, à l'occasion, pour lui demeurer fidèle.

V

Que nous devons veiller continuellement sur notre volonté, pour reconnaître quelle est celle de nos passions qui la préoccupe le plus habituellement.

Recueillez-vous en vous-même, le plus que vous le pourrez, afin de reconnaître quelle est celle de vos passions qui préoccupe le plus habituellement votre volonté : c'est évidemment celle-là, bien plus que toutes les autres, qui vous fait tomber dans l'illusion et dans la servitude.

Il est dans la nature de l'homme que sa volonté ne soit jamais sans quelque passion qui la domine : l'amour, la haine, le désir, l'aversion, la joie, la tristesse, l'espérance, le désespoir, la crainte, l'audace, la colère ; voilà les passions les plus ordinaires qui agissent sur elle.

Quand vous avez reconnu l'influence de quelque passion qui prend sa source dans votre amour-propre, et qui déplaît à Dieu, efforcez-vous de détacher votre volonté de l'amour de vous-même, pour la soumettre à l'amour de Dieu et à la pratique de ses préceptes et de sa loi.

Ce n'est pas seulement avec les passions qui vous portent au péché mortel que vous devez agir ainsi ; celles qui ne vous font tomber que dans les fautes vénielles doivent être aussi l'objet de votre vigilance. Il est bien vrai que ces dernières ne nous excitent que faiblement et peu à peu ; mais cepen-

dant, quand elles sont volontaires, elles nous retirent la force et la vigueur dont nous avons besoin, et elles nous exposent sérieusement au danger de tomber dans les fautes mortelles.

VI

Comment, en extirpant notre passion dominante, qui est l'amour de nous-mêmes et des créatures, et en la sacrifiant à Dieu, tout le reste rentre bientôt dans l'ordre et dans le devoir.

Pour arriver à dégager plus facilement et avec plus d'ordre votre volonté des passions désordonnées qui la dominant, il faut d'abord vous appliquer tout entier à réprimer et à régler votre passion dominante, qui est l'amour de vous-même et des créatures. Une fois maître de cette passion, toutes les autres disparaîtront avec elle, parce qu'elles puisent dans sa force leurs racines et leur vie. Vous vous en convaincrez bien vite pour peu que vous y réfléchissiez sérieusement. En effet, on désire d'autant plus une chose qu'on l'aime et qu'on y prend son plaisir ; et elle nous inspire, au contraire, d'autant plus de haine, d'aversion et de tristesse, qu'elle se met en plus grande opposition avec ce que nous aimons. D'ailleurs on n'espère que ce que l'on aime.

Nous tombons dans le désespoir, quand les difficultés qui s'opposent à ce que nous possédions l'objet de nos affections nous paraissent tout à fait

insurmontables. Et ce sont ces difficultés qui nous inspirent la crainte, l'audace et le mépris.

Le moyen de vaincre et de régler la passion dominante, c'est de remarquer quelles sont les qualités qui l'attirent dans l'objet qu'elle aime, et qui l'attache ; c'est de voir ce qu'elle se propose dans cet attachement et cet amour.

Si c'est la beauté, le charme ou l'utilité qui attirent votre volonté, vous pourriez vous répéter plusieurs fois à vous-même : « Où pourrais-je trouver une beauté et une bonté qui l'emportassent sur la bonté et la beauté de Dieu, de Celui qui est la source unique de tout bien et de toute perfection ? Peut-on rien imaginer de plus utile et de plus agréable que l'amour de Dieu, puisqu'en l'aimant l'homme se transforme en lui, et que c'est en lui seul qu'il met son plaisir et sa joie ? »

Et puis, le cœur de l'homme appartient à Dieu, puisque c'est Dieu qui l'a créé, qui l'a racheté, et qui le sollicite chaque jour par de nouveaux bienfaits, en lui disant : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Le cœur de l'homme appartenant donc à Dieu, et se voyant d'ailleurs si misérable et si vraiment incapable de satisfaire par lui-même à ses obligations, doit se montrer extrêmement jaloux de n'aimer que Dieu seul, que ce qui lui plaît, et selon la mesure et la manière qui lui sont agréables.

Cette jalousie doit s'appliquer aussi à la passion

de la haine, qui est, avec l'amour, le fondement de la perfection chrétienne : car il ne faut haïr non plus que le péché et tout ce qui peut y entraîner.

VII

Du secours qu'il faut procurer à la volonté.

Sous l'influence des inclinations naturelles, notre volonté est bien faible pour résister aux passions et les vaincre, pour les régler suivant l'ordre de Dieu, et pour les soumettre à son obéissance. L'expérience ne le prouve que trop. En effet, bien souvent il nous semble que nous sommes pleins de bonne volonté pour nous mortifier ; puis, des occasions se présentent, les passions se font vivement sentir, et voilà que toute cette bonne volonté s'évanouit et succombe sous la tyrannie de ces passions. Vous comprenez donc combien il est nécessaire de lui prêter secours dans ces circonstances périlleuses. Il faut que la volonté se fortifie contre elle-même, qu'elle se délivre et s'affranchisse de la servitude de ses passions, afin de se donner ensuite toute à Dieu et à son bon plaisir.

VIII

Que pour triompher du monde, la volonté a un extrême besoin d'être secourue

Ce qui excite nos passions et les fortifie, c'est le monde et tout ce qui lui appartient : il étale devant nous ses grandeurs, ses richesses et ses joies ; et c'est ainsi qu'il nous gagne. Or, il arrive que, quand nous avons triomphé de ce monde séducteur, notre volonté cherche à respirer en se dirigeant vers un autre but : car il ne lui est pas possible de rester sans amour et sans quelque jouissance.

Le moyen de triompher du monde, c'est de réfléchir sérieusement sur ce que c'est réellement que ce monde et tout ce qui lui appartient.

Nous sommes parfois tellement aveuglés par nos passions, que, pour éviter l'illusion, nous avons besoin de fortifier nos réflexions et nos résolutions par l'autorité du plus sage des rois, de Salomon, qui avait fait du monde une si triste expérience : « Vanité des vanités, dit-il, tout est vanité et affliction d'esprit. »

Tous les jours nous faisons nous-mêmes l'expérience de cette vérité. Voyez le cœur de l'homme avide de se rassasier ; vous lui donnez tout ce qu'il peut désirer, et non-seulement vous ne le rassasiez pas, mais vous ajoutez encore à sa faim.

Il ne faut pas s'en étonner : en se réjouissant des choses du monde, c'est d'ombres qu'il se repaît ; ce sont des songes, des vanités, des illusions qui préoccupent son esprit ; mais tout cela n'est point capable de rassasier sa faim.

Les promesses du monde sont pleines de fausseté et d'illusions. Il promet une chose, et il en donne une autre. Il promet le bonheur, et il ne donne que le trouble. Le plus souvent, il promet, et il ne donne rien ; ou bien il donne pour reprendre aussitôt. S'il laisse quelque temps ce qu'il a donné, c'est pour ajouter aux soucis de ceux dont il a excité les passions, et qui ont placé la satisfaction de leurs désirs dans la fange du monde. C'est bien à ceux-là qu'on peut dire : « Enfants des hommes, jusques à quand conserverez-vous un cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? »

Mais accordons, s'ils le veulent, à ces pauvres aveugles, que les faux biens du monde ont quelque chose de réellement bon : peuvent-ils s'aveugler aussi sur la rapidité avec laquelle la vie de l'homme passe sur la terre ? Qu'ils nous disent donc ce que sont devenus le bonheur, les dignités et les grandeurs des rois, des empereurs et des princes ? tout cela a passé comme des ombres.

Si donc vous voulez réellement vaincre le monde, de telle manière que vous soyez l'un pour l'autre un objet d'aversion réciproque, ou, pour mieux dire, de telle sorte que vous soyez réciproquement

crucifiés l'un pour l'autre, voici le vrai moyen. Avant de laisser captiver votre volonté par les charmes du monde, réfléchissez sérieusement sur ses vanités et sur ses illusions ; après cela, quand votre intelligence et votre volonté en seront désabusées, il vous sera bien plus facile de les mépriser, et vous pourrez dire alors à toutes les créatures qui se présenteront : « Vous n'êtes que des créatures : retirez-vous, je ne veux pas m'attacher à vous ; c'est le Créateur que je cherche dans les créatures ; c'est l'esprit que je veux, et non pas le corps. Encore une fois, je ne veux point de vous : mes désirs et mon amour n'aspirent que vers Celui de qui vous tenez vos avantages. »

IX

Du second secours que l'on doit procurer à la volonté.

Chasser loin de nous le prince des ténèbres, comme l'auteur de tous les mouvements désordonnés excités par les passions : voilà ce que j'appelle le second secours que l'on doit procurer à la volonté.

Or, on chasse cet ennemi et l'on en triomphe toutes les fois que l'on surmonte et que l'on réprime en soi les mouvements de la concupiscence et les désirs désordonnés.

Quand donc vous voulez mettre le démon en

fuite, résistez à vos passions : c'est l'avis que vous donne saint Jacques.

Je vous préviens, d'ailleurs, que le démon nous attaque parfois si violemment, en excitant en nous les mouvements de la concupiscence et les passions, qu'il semble vraiment impossible de lui résister. N'allez pas vous laisser effrayer, cependant. Résistez énergiquement, toujours ; et tenez pour certain que Dieu, qui est avec vous, ne permettra jamais qu'on vous fasse violence. Résistez, je vous le répète, et je vous affirme que vous serez vainqueur par la persévérance.

Oui, par la persévérance : car il ne suffit pas de résister une ou plusieurs fois ; il faut le faire aussi souvent que la tentation se présente. C'est une tactique propre à l'esprit malin de tenter encore le lendemain celui dont il n'a pu triompher la veille, et la semaine suivante, celui qui vient de lui résister. C'est ainsi qu'il procède, avec une grande patience, par des délais prudents, tantôt avec vigueur, et quelquefois avec ruse, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son but.

La conclusion, c'est qu'il faut être constant dans sa résolution ; c'est qu'il faut toujours avoir les armes à la main, et ne pas se reposer sur ses précédentes victoires. La vie de l'homme est un combat continuel, et la victoire qui doit le couronner n'est pas celle que nous pensons gagner aujourd'hui ou demain : non, c'est celle qui termine la guerre, à la fin de la vie.

Si cette conclusion vous est pénible, sachez que le démon, de son côté, éprouve lui-même d'autant plus de peine qu'on lui résiste avec plus d'opiniâtreté. Vous pouvez donc lui dire, à votre consolation : « Va, infernal Satan, retourne à tes tourments. Mais, parce que ce sont tes crimes qui t'ont mérité ton supplice, tandis que moi je souffre pour ne pas offenser mon Seigneur, ta peine ne finira jamais, au lieu que la mienne, par la grâce de Dieu, sera transformée en une paix éternelle. »

X

Des tentations d'orgueil.

Les tentations dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, sont celles que le démon nous présente par le charme des grandeurs, des richesses et des plaisirs du monde ; maintenant nous allons vous dire un mot de l'orgueil, de la complaisance et de la vaine gloire : de ces vices qui sont d'autant plus à redouter qu'on les connaît moins, et qu'ils offensent Dieu plus grièvement.

Oh ! combien de généreux soldats, combien de grands serviteurs de Dieu, qui avaient remporté déjà de nombreuses victoires, depuis plusieurs années, et qui ont cédé à l'orgueil, et qui sont devenus les esclaves de Satan !

Le moyen d'échapper à cette terrible épreuve

et à ce piège secret, c'est une crainte continuelle. Oui, c'est avec crainte et tremblement qu'il faut opérer le bien, pour que le ver caché de l'amour-propre et de l'orgueil ne vienne pas l'attaquer, et que la corruption ne le rende pas un objet d'horreur devant Dieu. Il faut donc s'humilier, tout en faisant le bien ; il faut s'appliquer à faire toujours de mieux en mieux, comme si, précédemment, on n'avait encore fait aucune bonne œuvre ; et, quand même nous aurions la prétention de croire que nous avons fait déjà tout ce qui dépendait de nous, nous devrions encore dire, du fond de notre cœur : « Nous sommes des serviteurs inutiles. »

Mais, ce qu'il faut faire avant tout, c'est de recourir souvent à Jésus-Christ ; c'est de lui demander de vous préserver de l'orgueil, et de vous enseigner à devenir humble de cœur, en vous donnant pour cela le secours de sa grâce. Adressez-vous souvent aussi à la très-humble Mère de Dieu, et priez-la de vous obtenir l'humilité. Cette vertu est le fondement de toutes les autres ; elle les développe, et elle les préserve de telle manière que, non-seulement elles ne se perdent pas, mais qu'elles se fortifient, en prenant les plus fermes racines.

D'ailleurs, j'ai déjà traité longuement cette importante matière, dans le *Combat Spirituel* : je me borne donc à ce peu de mots que je viens d'y ajouter.

XI

Du troisième secours que l'on doit procurer à la volonté.

Le troisième secours par lequel notre volonté peut fréquemment se fortifier, c'est celui de la prière. Aussitôt que vous ressentez les premières atteintes de la tentation, accoutumez-vous à recourir bien vite à Dieu, en lui disant : « Seigneur, venez à mon aide ; mon Dieu hâtez-vous de me secourir ! »

Vous combattrez donc avec l'arme de la prière, vous vous retrancherez dans la présence de Dieu, et vous serez toujours revêtu de la défiance de vous-même et de la confiance en Dieu. A ces différentes conditions, n'en doutez pas, la victoire est à vous.

Dites-moi, quelle est la difficulté que la prière ne puisse surmonter ? Quel ennemi pourra tenir devant une résistance appuyée sur la défiance de vous-même et la confiance en Dieu ?

Comment supposer que celui-là peut être vaincu, qui combat en la présence de Dieu, avec la seule volonté de lui être agréable ?

XII

De quelle manière il faut s'habituer à s'établir en la présence de Dieu, toutes les fois qu'on le veut.

Pour vous accoutumer à vous établir en la présence de Dieu toutes les fois que vous le voulez, pensez souvent que Dieu est toujours là devant vous, quoique invisible à vos yeux, et qu'il considère chacune de vos pensées, chacune de vos actions.

Figurez-vous encore que toutes les créatures qui vous environnent, sont comme autant de fenêtres à travers lesquelles Dieu vous regarde, quoique vous ne le voyiez point ; et entendez-le quelquefois vous dire : « Demandez, et vous recevrez. Celui qui demande, reçoit et l'on ouvre à celui qui frappe. »

Les créatures pourraient servir encore d'une autre manière à vous établir en la présence de Dieu. En détournant votre pensée de ce qu'elles ont de matériel, vous élèveriez votre esprit vers Dieu, qui leur donne l'être, le mouvement et la vie.

Quand donc vous voudrez joindre la prière au combat spirituel, ou à quelque autre exercice, mettez-vous en la présence de Dieu par quelque'un des moyens que je viens de vous indiquer, et ensuite priez et demandez le secours et la protection dont vous avez besoin.

Sachez, d'ailleurs, âme pieuse, que la facilité à vous établir familièrement en la présence de Dieu vous fera remporter de grandes victoires, et qu'elle vous procurera des trésors infinis. Entre autres avantages, vous y trouverez celui de vous préserver des impressions, des pensées, des paroles et des actions qui ne conviendraient pas à la présence de Dieu, ni à la vie sainte de son divin Fils.

Et puis, la présence de Dieu vous donnera elle-même la vertu de vous y établir avec persévérance.

Les agents naturels ont une vertu limitée et finie ; et cependant, leur présence et leur rapprochement peuvent nous communiquer quelque chose de leurs qualités : que dire, après cela, de la présence de Dieu, dont la vertu est infinie, et qui est aussi communicable au delà de tout ce que l'on peut dire ?

Outre la manière de prier, que je vous indiquais tout-à-l'heure, en implorant l'assistance de Dieu, et qui peut servir en toutes circonstances, il en est d'autres encore, qui sont plus particulières à chaque situation. Ainsi, je suppose que vous éprouviez le désir de connaître la volonté de Dieu, pour vous y conformer : vous pourriez vous servir de ces paroles du Psalmiste : « Vous êtes béni, Seigneur : enseignez-moi à pratiquer vos commandements, Seigneur, conduisez-moi dans la voie de vos préceptes. Puissé-je diriger toujours mes pas de manière à observer vos commandements ! »

Et, quand vous aurez à demander à Dieu tout ce qu'il peut vous accorder, et tout ce qu'il veut que vous lui demandiez, vous vous servirez de l'Oraison Dominicale, et vous direz cette prière avec toute la ferveur et toute l'attention d'esprit et de cœur dont vous serez capable.

XIII

De quelques avis relatifs à la prière.

Je commence par vous dire que ce n'est pas de la méditation que je veux vous entretenir ici, nous en parlerons plus loin : c'est donc de la prière proprement dite qu'il s'agit. Or, ma première observation est que la prière, ainsi entendue, doit être courte mais fréquente. La ferveur des désirs doit l'animer ; et vous devez avoir la confiance actuelle que Dieu est prêt à vous secourir, sinon à la manière dont vous l'entendez et dont vous le voudriez, du moins en temps opportun et de la manière qui vous est la plus avantageuse.

Secondement : Toujours votre prière doit être accompagnée, actuellement ou virtuellement, de quelques-unes des conclusions suivantes : « Au nom de votre bonté. Selon que vous l'avez promis. Pour votre honneur. Au nom de votre Fils bien-aimé. Par la vertu de sa Passion. Au nom de la vierge Marie, votre fille, votre épouse et votre mère. »

Troisièmement : Je vous engage à joindre de temps en temps à votre prière quelques oraisons jaculatoires, comme celle-ci, par exemple : : Seigneur, au nom de votre Fils bien-aimé, accordez-moi votre amour. Ah ! mon Dieu, quand donc serai-je assez heureux pour l'obtenir ? quand viendra ce moment ? »

Vous pourriez encore joindre ces oraisons jaculatoires à chaque demande particulière de l'Oraison Dominicale, ou bien à la fin de toutes les demandes de cette prière. Ainsi vous pourriez dire : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié. Oui, mais quand viendra le jour où votre nom sera connu, honoré et glorifié par toute la terre, ô notre Père céleste ? quand viendra ce beau jour, ô mon Dieu ? » Et ainsi, après chacune des autres demandes.

Quatrièmement : Tout en demandant la vertu et la grâce, il sera bon de réfléchir souvent sur le prix que nous devons attacher à cette vertu, sur le besoin que nous en avons, sur la grandeur et la bonté de Dieu, enfin sur le peu de mérite de celui qui sollicite. De cette manière, vous prierez avec des sentiments et des désirs plus fervents ; votre respect et votre confiance s'accroîtront de plus en plus, et vous sentirez s'augmenter en vous l'humilité. Enfin, il faut considérer la fin de la prière, et la diriger de telle sorte qu'elle soit conforme au bon plaisir et à la gloire de Dieu.

XIV

D'une autre manière de prier.

Une autre excellente manière de prier consiste à se tenir simplement uni à Dieu par la pensée, sans proférer extérieurement aucune parole. Vous vous contenterez alors de lui adresser, de temps en temps, quelques soupirs affectueux ; vous dirigerez vers lui le regard de votre âme, le sentiment de votre cœur empressé de lui plaire, et le désir vif et brûlant que vous éprouvez de recevoir son assistance, afin de pouvoir l'aimer, l'honorer et le servir aussi purement qu'il le mérite.

Ou bien encore, vous lui exprimerez le désir d'obtenir de lui la grâce que vous lui aviez déjà demandée dans vos précédentes prières.

XV

Du quatrième secours que l'on doit procurer à la volonté.

Le quatrième secours que l'on doit procurer à la volonté consiste dans l'amour divin. Cet amour fortifie si efficacement notre volonté, que, sous son impulsion, il n'est rien qu'elle ne puisse entreprendre, et qu'il n'est pas une passion et pas une tentation qu'elle ne puisse surmonter.

La manière de l'obtenir, cet amour, c'est de prier et de le demander souvent à Dieu. La méditation vous y aidera puissamment aussi : vous réfléchirez sur les considérations qui vous serviront le plus utilement en pareille circonstance :

Qu'est-ce que Dieu ? Quelle grandeur infinie dans sa puissance, dans sa sagesse, dans sa bonté et dans sa beauté ! et puis, qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour l'homme ? et que ne serait-il pas disposé à faire encore, s'il en était besoin ? Avec quelle affection n'a-t-il pas agi pour nous ! et que ne fait-il pas encore, tous les jours, pour l'amour de nous ! Et plus tard, dans l'autre vie, quelle ne sera pas sa générosité en faveur de ceux qui auront obéi à ses préceptes avec pureté de cœur, et pour plaire à sa divine Majesté !

XVI

De la méditation de l'Etre de Dieu.

Qu'est-ce que Dieu ? Celui-là seul qui se connaît parfaitement a répondu à cette question, et il a dit : « Je suis Celui qui suis. »

Cette qualification de Dieu est telle, elle est si sublime, qu'elle ne peut s'appliquer à aucune créature, pas même aux princes, ni aux rois, ni aux empereurs, ni aux anges, ni à qui que ce soit dans l'univers. Toute créature, en effet, ne possède

l'être que dans la dépendance de Dieu ; et elle n'est, par elle-même, qu'un pur néant.

Il est facile de conclure de là combien l'homme est vain, lorsqu'il met son amour dans les créatures, et lorsqu'il s'y attache, au lieu d'aimer en elles le Créateur, et de ne s'y attacher que selon les intentions de leur souverain Maître.

Oui, je dis qu'il est vain, puisqu'il aime la vanité. Il est vain, puisqu'il s'imagine pouvoir se rassasier de ce qui n'est point par soi-même. Il est vain, enfin, puisqu'il s'épuise à demander aux créatures de prétendues faveurs, qui ne feraient que l'appauvrir et lui donner la mort.

Si donc vous voulez aimer comme il convient, aimez Dieu : c'est lui seul qui satisfait les besoins du cœur.

XVII

De la méditation de la Puissance de Dieu.

Vous le savez bien : sans matériaux et sans principes d'architecture pour les coordonner, toutes les puissances du monde réunies ne viendraient pas à bout, je ne dis pas d'établir des royaumes et des cités, mais même de bâtir un seul palais. Il leur faut aussi de l'espace et du temps ; et, même avec tout cela, la construction ne répond jamais parfaitement à leur dessein.

Mais Dieu, par sa seule puissance et en un seul

instant, a créé tout l'univers de rien. Je dis plus, c'est qu'avec la même facilité il pouvait créer une infinité de mondes, et les détruire ensuite en les réduisant au néant.

Plus vous méditez cette pensée, plus vous y trouverez de nouveaux motifs d'aimer un Dieu si puissant.

XVIII

De la méditation de la Sagesse de Dieu.

Qui pourra comprendre combien est sublime et combien est insondable la sagesse de Dieu ?

Pour en avoir quelque idée, élevez vos regards vers les magnificences du ciel, considérez les merveilles de la terre et de tout l'univers : vous ne pourrez expliquer tous ces prodiges que par la sagesse incompréhensible de l'Architecte divin.

Réfléchissez ensuite à la vie des hommes et à tous les divers accidents qui l'accompagnent : vous ne trouverez pas un détail, si désordonné qu'il vous paraisse, qui ne soit d'une inscrutable sagesse en présence de Dieu.

Si, après ces réflexions, vous méditez sur les mystères de la Rédemption, vous verrez qu'ils manifestent pleinement la plus sublime sagesse. « O hauteur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles ! »

XIX*De la méditation de la Bonté de Dieu.*

De même que toutes ses autres perfections infinies, la bonté de Dieu est incompréhensible en elle-même. Cependant, ce qui s'en manifeste au dehors est tel et si grand, qu'on la retrouve partout dans le monde.

La création est un effet de la bonté de Dieu. C'est elle aussi qui explique la conservation et le gouvernement du monde. La rédemption, de son côté, nous montre combien cette bonté est ineffable et infinie : n'est-ce point à elle que nous devons notre rachat, par le sacrifice du Fils de Dieu ? et n'est-ce pas elle aussi qui nous donne notre nourriture de chaque jour dans le Sacrement de l'autel ?

XX*De la méditation de la Beauté de Dieu.*

Qu'il nous suffise de savoir, sur la beauté de Dieu, qu'elle est telle et si grande, qu'en se contemplant lui-même de toute éternité et sans porter ailleurs ses regards divins, Dieu demeure rassasié et souverainement heureux dans son infinie capacité.

O homme, reconnaissez donc maintenant la dignité à laquelle vous êtes appelé par la bonté de Dieu ! N'appesantissez pas votre cœur au point d'en détourner vos yeux, pour accorder votre amour à la vanité, aux illusions et à des ombres trompeuses !

Comment ! Dieu vous convie à l'amour de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté ; il vous invite à prendre part aux charmes de sa beauté et à entrer dans sa joie : et vous semblez ne pas l'entendre ! Pensez donc à ce que vous faites, et n'attendez pas, pour vous amender, un temps où le repentir ne vous servirait plus de rien.

XXI

De ce que Dieu a fait pour l'homme ; de l'amour avec lequel il l'a fait, et de ce qu'il serait encore disposé à faire, s'il le fallait.

Pour reconnaître ce que Dieu a fait pour l'homme, il suffit de méditer sur la création et sur la Rédemption.

Quant à l'amour avec lequel il a tout fait pour sa créature, nous pouvons dire qu'il a surpassé l'infini.

L'infini a été le prix du rachat, mais l'intention est en surplus : oui, car Dieu était disposé à souffrir davantage et à mourir plusieurs fois, s'il en avait été besoin.

Si donc vous vous devez déjà tout entier vous-même, et jusqu'à l'infini, pour votre rédemption, comment pourrez-vous reconnaître l'intention de Dieu à votre égard, quand vous savez qu'elle surpasse encore tout ce qu'il a fait ?

XXII

De ce que Dieu fait chaque jour pour l'homme.

Il n'y a pas un jour, pas un moment, où l'homme ne reçoive de Dieu quelques nouveaux bienfaits : car, à chaque jour et à chaque moment, Dieu continue à le créer en lui conservant l'existence. A chaque moment aussi Dieu se met au service de l'homme, en mettant à sa disposition toutes ses créatures : le ciel, la terre, l'air, la mer, et tout ce qu'ils contiennent.

Tous les jours encore, il lui donne sa grâce, il le retire du mal pour le conduire au bien, il le met à l'abri du péché, ou bien il le relève quand il a failli, et il lui donne le moyen de ne pas faire de nouvelle chutes. Il l'attend, il l'appelle à la pénitence ; et quand le pécheur revient à lui, il est plus prompt à lui pardonner que le pécheur ne l'est à lui demander grâce. Chaque jour, il abandonne à sa discrétion son divin Fils, avec toutes les richesses des mystères de sa croix ; et il le lui conserve toujours présent dans le Sacrement de l'autel.

XXIII

De l'extrême Bonté que Dieu témoigne au pécheur, en attendant son repentir et en le supportant dans son péché.

Pour bien apprécier l'extrême bonté de Dieu dans sa patience envers le pécheur, considérez d'abord que le Seigneur, ayant pour la vertu un amour indicible, doit avoir, au contraire, pour le vice une horreur infinie.

Et en effet, quelle bonté ne faut-il pas à notre Dieu pour supporter le pécheur, qui ne craint pas de commettre une multitude de fautes sous les yeux très-purs de sa Majesté sainte ?

« Je le reconnais bien, Seigneur, peut se dire le pécheur ; oui, quand je commettais le péché, vous me disiez au cœur : Eh bien, nous verrons qui de nous deux l'emportera, ou toi dans ton péché, ou moi dans mon pardon. »

Il me semble que cette pensée, bien méditée, est propre, avec la grâce de Dieu, à toucher le cœur du pécheur et à le disposer à une prompte conversion.

Mais, si cette réflexion ne faisait aucune impression sur lui, il y aurait beaucoup à craindre des profonds et inscrutables jugements de Dieu : un jour viendrait où il frapperait des coups brusques, terribles et sans aucun remède.

XXIV

De ce que Dieu doit faire dans l'autre vie, non-seulement pour ceux qui l'auront toujours fidèlement servi, mais encore pour les pécheurs convertis.

Les faveurs et les joies dont Dieu récompense ses élus dans la céleste patrie sont telles et si grandes, qu'il n'est pas possible de se les imaginer, ni de les désirer aussi parfaitement qu'elles le méritent.

S'asseoir à la table de Dieu, être servi par lui, et recevoir de sa divine main l'aliment céleste de la béatitude : quel honneur pour l'homme ! et qui pourra jamais bien le comprendre ?

Comment pouvoir se figurer l'entrée des bienheureux dans la joie du Seigneur ?

Qui comprendra jamais l'amour et la gloire que Dieu prodigue aux habitants des cieux ? Voici comment en parle saint Thomas dans son 63^e Opuscule : « Le Dieu tout-puissant se met à la disposition des anges et des saints avec tant de sollicitude, qu'on croirait vraiment qu'il est le serviteur de chacun d'eux, et qu'il reconnaît comme son Dieu à lui-même chacun de ces bienheureux. »

O Seigneur ! ô mon Dieu ! quand on considère attentivement tout ce que vous faites pour vos créatures, on reconnaît que vous êtes comme enivré d'amour ; et l'on croirait volontiers qu'il

n'y a de bonheur pour vous qu'à aimer ces pauvres créatures, qu'à leur faire du bien, et qu'à les nourrir de vous-même !

O Seigneur ! faites-nous tellement comprendre cet amour que vous portez, que nous vous rendions amour pour amour ; et qu'en vous aimant, nous ne fassions plus qu'un avec vous par une union toute de tendresse.

O cœur de l'homme, où vas-tu ? C'est une ombre, c'est le vent, c'est un néant que tu poursuis. Pense donc à Celui que tu abandonnes dans cet égarement : c'est le tout-Puissant, la souveraine Sagesse, la Bonté ineffable, la Beauté incréée, le Bien suprême et l'Océan infini de toutes les perfections. Lui-même, il court à ta poursuite, il t'appelle à grands cris ; et il ne se contente pas de ses anciens bienfaits pour t'engager à venir à lui, il t'en offre de nouveaux encore.

Sais-tu d'où vient, de ta part, un tel état d'ingratitude ? C'est que tu ne pries pas, c'est que tu ne t'appliques pas à la méditation. Tu te privas volontairement de lumière et de chaleur ; comment veux-tu, après cela, t'arracher aux œuvres de ténèbres ?

Pauvre âme, viens donc maintenant, entre à l'école de la prière et de la méditation ; viens, c'est là que tu reconnaîtras clairement que la plus sérieuse étude d'un chrétien doit être de s'appliquer à se dépouiller de sa propre volonté pour ne plus

faire que celle de Dieu, et à se haïr soi-même pour n'aimer plus que Dieu seul.

Que sont toutes les autres études sans celle-là, et quelle est la science qu'on puisse comparer à cette science divine ? Je vous le dis : sans elle, toutes les études et toutes les sciences humaines ne sont que des instruments d'orgueil et de présomption ; elles n'éclairent l'intelligence qu'en aveuglant la volonté, et elles contribuent trop souvent à la ruine des âmes qui s'y appliquent.

XXV

Du cinquième secours que l'on doit procurer à la volonté.

La haine de nous-mêmes est un cinquième secours que nous devons procurer à notre volonté. Sans ce nouveau secours, nous ne recevrons point celui de l'amour divin, la source de tout bien.

Le moyen d'obtenir ce secours, c'est d'abord de le demander à Dieu. Ensuite, il faut réfléchir sur les tristes résultats que l'amour-propre a déjà produits, et qu'il produit encore tous les jours dans le cœur de l'homme.

Dans le temps, comme dans l'éternité, il n'est pas un malheur qui n'ait son origine dans l'amour-propre.

Cet amour de nous-mêmes est si pernicieux, que s'il parvenait à s'introduire dans le ciel, il ferait

bientôt une Babylone de cette Jérusalem céleste. Jugez-en par toutes les fâcheuses conséquences de ce fléau dans le cœur de l'homme, et dès cette vie.

Faites que l'amour-propre disparaisse du monde, et aussitôt vous fermez les portes de l'enfer.

Et maintenant, dites-moi, quel est l'homme assez ennemi de lui-même pour ne pas avoir l'amour-propre en horreur, quand il a reconnu ce qu'il est, et tout ce qu'il produit de ruines dans les âmes ?

XXVI

Comment on peut reconnaître l'amour-propre.

Pour bien connaître jusqu'où s'étend en vous le règne de l'amour-propre, examinez souvent quelle est la passion qui préoccupe le plus fréquemment votre volonté : vous ne la trouverez pas seule.

Vous remarquerez qu'elle aime ou qu'elle désire, qu'elle est triste ou joyeuse : et alors, voyez si ce qui est l'objet de votre amour ou de vos désirs a sa racine dans le vertu, et s'il est conforme au précepte de Dieu. Considérez si votre joie ou votre tristesse sont en parfait accord avec la divine volonté ; ou bien, au contraire, si le monde ou l'attache aux créatures n'en seraient pas la cause ; voyez, enfin, si vous ne vous engageriez pas avec les créatures autrement que par nécessité, autant que le besoin le demande, et conformément à la volonté de Dieu. Si vous vous reconnaissiez en

faute sur ces différents points, il serait évident que l'amour-propre domine dans votre volonté, et qu'il est le principal mobile de vos actions.

Mais, alors même que votre volonté ne serait préoccupée que de la vertu et des choses que Dieu exige de vous, il faudrait encore considérer si c'est vraiment la volonté divine qui vous y porte, ou bien seulement je ne sais quelle complaisance ou quel caprice. Il n'arrive que trop souvent, en effet, que les bonnes œuvres, les prières, les jeûnes, les communions, et d'autres pieuses pratiques auxquelles nous nous livrons, n'ont d'autres principes que ces dispositions imparfaites de notre volonté.

Deux choses vous aideront à constater cette imperfection. Vous la reconnaîtrez, d'abord, si votre volonté n'accepte pas indifféremment toutes les occasions de faire le bien. Si vous tombez dans la tristesse, l'inquiétude et le trouble, à l'approche des difficultés qui se présentent ; ou bien encore, si vous vous laissez aller à une vaine complaisance et à la satisfaction de vous-même dans vos succès, c'est une autre preuve de l'imperfection de votre volonté.

Si c'est vraiment Dieu qui lui a donné la première impulsion, il reste encore à considérer quelle est la fin principale que vous vous proposez en agissant. Tout va bien, si vous n'avez en vue que le seul bon plaisir de Dieu ; mais, cependant, il ne faudrait pas vous reposer dans une pleine confiance ; prenez garde, l'amour de nous-mêmes est

si subtil, et il sait s'insinuer si secrètement dans nos meilleures actions, et jusque dans la pratique de la vertu !

Aussitôt que cette bête cruelle de l'amour-propre commence à paraître, il faut bien vite la poursuivre, et jusqu'à la mort, avec toute l'horreur qu'elle mérite ; oui, toujours et partout, jusque dans les moindres détails.

Il faut toujours se défier d'un ennemi caché. Quand donc vous avez fait quelque bonne action, humiliez-vous devant Dieu, frappez-vous la poitrine, et conjurez le Seigneur de vouloir bien vous pardonner, et vous préserver de l'amour-propre.

Ce serait une bonne pratique, chaque jour, dès le matin, d'élever votre esprit vers Dieu, de lui protester que vous ne voulez l'offenser jamais, et particulièrement pendant ce jour ; mais, au contraire, que vous voulez faire en tout sa divine volonté, et dans le seul but de lui plaire. Dans cette intention, vous adresseriez à Dieu de fréquentes prières, pour qu'il ne vous abandonnât jamais à vous-même, pour qu'il vous protégeât sans cesse, de manière que, connaissant ce qu'il demande de vous, vous fussiez toujours prêt à vous conformer à sa sainte volonté.

XXVII

Du sixième secours que l'on doit procurer à la volonté.

L'assistance à la messe, la confession et la communion procurent à la volonté de l'homme ce que j'appelle son sixième secours. Et, en effet, la grâce étant le secours principal et nécessaire de notre volonté, pour la préserver du mal et l'exciter au bien, il s'ensuit que tout ce qui augmente la grâce, est un véritable secours pour cette volonté.

Or, pour que l'assistance à la messe vous procure un accroissement de grâce, voici comment vous devez y assister.

La messe, vous le savez, peut se diviser en trois parties. Dans la première, qui commence à l'*Introït* et qui finit à l'*Offertoire*, vous vous appliquerez à produire dans votre cœur un vif désir de l'amour de Dieu. De même que son divin Fils est descendu du ciel, et qu'il a pris naissance sur la terre pour y allumer le feu de son amour, vous lui demanderez de descendre aussi au plus intime de votre cœur, d'y prendre naissance et de l'embraser de sa charité. Vous lui exprimerez le désir de n'avoir plus d'autre pensée que celle de lui plaire en toute circonstance, toujours, à la vie et à la mort.

Quand le prêtre en est aux oraisons de la *Collecte*, pauvre âme que vous êtes, unissez vos prières

aux siennes, redoublez d'ardeur dans vos désirs, et insistez auprès de Dieu pour qu'il vous accorde les grâces dont vous avez si grand besoin !

A l'Épître et à l'Évangile, demandez intérieurement à Dieu qu'il daigne vous accorder l'intelligence et la grâce qui vous sont nécessaires pour bien comprendre sa sainte parole, et pour vous y conformer dans la pratique de votre vie.

Dans la seconde partie, qui va de l'Offertoire à la Communion, détachez-vous, par la pensée et par le cœur, de toutes les créatures et de vous-même ; et offrez-vous tout entier à Dieu pour vous abandonner à sa divine volonté.

A l'Élévation, adorez le corps et le sang de Jésus-Christ, en même temps que sa divinité tout entière.

En le voyant ainsi caché sous les apparences du pain et du vin, rendez-lui affectueusement vos actions de grâces, pour la bonté avec laquelle il daigne venir, chaque jour, vous apporter les fruits précieux de l'arbre de la croix ; unissez-vous aux intentions avec lesquelles il s'immola lui-même, sur le Calvaire, à son Père céleste, et joignez encore actuellement votre offrande à la sienne.

A la communion sacramentelle du prêtre, faites, de votre côté, la communion spirituelle ; fermez votre cœur à toutes les créatures, et ouvrez-le tout entier à votre bon Sauveur, pour qu'il y allume le feu de son amour.

Enfin, dans la troisième et dernière partie, vous vous unirez encore au prêtre ; et, pendant qu'il récitera verbalement les dernières oraisons, vous ferez à Dieu intérieurement toutes les prières de la Postcommunion.

XXVIII

.De la communion sacramentelle.

Pour recevoir dans la communion l'accroissement de grâce qu'elle doit produire, il faut y apporter d'excellentes dispositions ; et, comme nous sommes dans l'impossibilité de les former en nous d'une manière convenable, il faut adresser à Dieu, avec une grande ferveur, cette prière de l'Eglise : « Seigneur, nous vous en conjurons, visitez nos âmes et purifiez-les ; faites-le, afin que, quand Jésus-Christ, votre Fils et notre Seigneur, y descendra avec tous les Saints, il y trouve une demeure parfaitement disposée. »

Toutefois, pour coopérer, autant qu'il est en nous, à la grâce que Dieu nous donne pour nous bien préparer, nous devons d'abord considérer la fin que Jésus-Christ s'est proposée en établissant le très-saint Sacrement de l'autel. Et, quand nous aurons reconnu que c'est dans l'intention de nous rappeler l'amour qu'il nous a témoigné dans le mystère de sa Passion, nous nous demanderons

encore dans quel but il a voulu renouveler en nous ce souvenir.

Evidemment, c'est pour nous porter à l'amour et à l'obéissance : et alors, en le reconnaissant, nous ferons une excellente préparation, par le désir et la volonté que nous exciterons en nous d'aimer Dieu et de lui obéir. Nous témoignerons notre douleur de ne l'avoir pas toujours fait par le passé, et même d'avoir offensé le meilleur des pères.

Voilà le désir et les dispositions avec lesquels vous devez vous préparer jusqu'au moment de la communion.

Et quand le moment est arrivé de la recevoir, ranimez votre foi dans la croyance que, sous ces apparences du pain, il y a l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde. Adorez-le profondément, priez-le de faire disparaître de votre cœur toutes les taches qui pourraient encore le souiller, et recevez-le avec l'espérance qu'il va vous enrichir du don de son amour.

Après la communion, quand Jésus-Christ sera dans votre cœur, insistez encore pour qu'il vous embrase de cet amour, et qu'il vous accorde toutes les autres grâces dont vous avez besoin pour lui être agréable.

Ensuite, vous le présenterez au Père céleste : vous l'offrirez en sacrifice de louange, pour l'immense charité qu'il vous a témoignée dans ce bienfait de l'Eucharistie, et dans tous ceux de la Rédemption. Vous lui demanderez son amour, en

retour de cette offrande ; et vous le prierez aussi pour les différents besoins des vivants et des morts.

XXIX

De la confession sacramentelle.

Plusieurs conditions sont nécessaires pour une bonne confession.

D'abord, il faut faire un examen de conscience exact sur les commandements de Dieu et sur les devoirs de votre état.

A la vue de vos fautes, alors même qu'elles ne seraient que vénielles, regrettez-les amèrement : pensez à l'offense qu'elles ont faite à la divine Majesté, et quelle ingratitude elles témoignent, de la part de l'homme, envers un Dieu si bon, et qui l'a tant aimé ! Ces réflexions vous exciteront au mépris de vous-même ; vous concevrez contre vous une sainte indignation, et vous vous adresserez ces reproches : « Est-ce donc ainsi que tu témoignes à Dieu ta reconnaissance, insensé que tu es ? Est-ce qu'il n'est pas ton Père ? ne lui appartiens-tu pas ? et n'est-ce point lui qui t'a créé ? »

Ensuite, revenant sur le regret que vous éprouvez d'avoir offensé Dieu, vous ajouterez : « Oh ! quel malheur pour moi d'avoir offensé mon Créateur, mon Père céleste, et mon Rédempteur ! Il eût bien mieux valu que je souffrisse toutes les adversités du monde ! »

Confondez-vous en la présence de Dieu ; et cependant, ayez toujours confiance qu'il veut vous pardonner. Dans ces sentiments, dites-lui : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant ; mettez-moi seulement au nombre de vos serviteurs. »

Vous excitez plus vivement encore dans votre âme la douleur d'avoir offensé Dieu, vous lui témoignerez votre résolution de supporter toutes les peines du monde, plutôt que de vous rendre de nouveau coupable volontairement puis, vous déclarerez tous vos péchés à votre confesseur ; vous le ferez avec un sentiment de honte et de regret, avec une grande sincérité, sans vous excuser ni sans accuser les autres.

Après la confession, vous remercierez Dieu de ce qu'après tant de péchés, il est toujours plus prêt à vous pardonner que vous ne l'êtes vous-même à recevoir votre pardon.

Vous en prendrez occasion de vous exciter de plus en plus à la douleur d'avoir offensé un Père si rempli de bonté ; vous renouvellerez votre résolution de ne plus retomber dans les mêmes péchés ; et vous demanderez pour cela le secours de Dieu, de la vierge Marie, de votre Ange gardien et de votre saint Patron.

XXX

De la manière de triompher de la passion contraire à la vertu de pureté.

On triomphe de toutes les autres passions en les attaquant de front ; et, quand même on en aurait reçu quelques blessures, il faudrait les provoquer encore à de nouveaux combats, jusqu'à ce qu'on les eût réduites dans leurs derniers retranchements.

Mais, pour cette passion contraire à la vertu de pureté, non-seulement il ne faut point la provoquer, mais il faut encore s'éloigner soigneusement de tout ce qui pourrait l'exciter.

C'est donc par la fuite, et non par le combat, qu'on triomphe des tentations de la chair et qu'on mortifie les passions sensuelles.

Ainsi, celui-là sera plus certainement vainqueur, qui prendra plus rapidement la fuite et qui s'éloignera plus loin des occasions.

Mais quoi ! vous avez une vie régulière et une volonté droite ; vous avez encore, en votre faveur, l'expérience du passé ; vos anciennes victoires semblent être pour vous une garantie ; et puis, vous n'avez que des relations de famille et de convenance ; enfin, les dangers qui vous menacent sont de peu d'importance : est-ce que tout cela ne doit pas vous rassurer ? est-ce que vraiment

vous devez fuir encore ?.. Oui, oui, âme chérie, fuyez, fuyez, si vous voulez éviter l'esclavage.

Ne dites pas qu'il y a des personnes qui se sont exposées, toute leur vie, aux occasions du péché, et qui n'ont pas succombé cependant : ce n'est pas une raison pour vous rassurer vous-même. Laissez ces imprudences au jugement de Dieu. Et d'ailleurs, il ne faut pas toujours juger d'après les apparences : il en est dont vous n'avez point vu les chutes, et qui gisent misérablement à terre. Fuyez donc, quant à vous, soyez docile aux avis et aux exemples que Dieu vous donne dans la sainte Ecriture, dans la vie de tant de Saints illustres, et, chaque jour encore, par tout ce que vous voyez autour de vous. Fuyez, fuyez, sans vous retourner pour voir l'objet dont vous vous éloignez, ni pour y réfléchir ; un seul regard en arrière est un danger en pareille circonstance.

Que si, cependant, vous devez nécessairement vous trouver avec telle personne qui pourrait être un danger pour vous, faites que vos entrevues soient courtes et promptes ; ayez plutôt à vous reprocher de la brusquerie que des prévenances gracieuses : car, je vous le dis, il y aurait encore là un piège pour vous, il y aurait danger de la flamme et du feu.

Ecoutez, voici une excellente maxime :

«N'attendez pas la maladie pour employer le remède.» Non, n'attendez pas que vous n'ayez

plus de force, fuyez de bonne heure : c'est là, pour vous, le seul moyen de salut.

Et si, par malheur, vous aviez reçu quelque blessure qui diminuât vos forces, il n'y a qu'un remède qui puisse vous arracher à une mort éternelle : relevez-vous bien vite, « brisez ces petits contre la pierre. » suivant l'expression de l'Esprit-Saint ; allez trouver votre confesseur, ne lui cachez rien, même de vos fautes légères : car ce que vous cacheriez, en pareille matière, produirait un germe qui se développerait de plus en plus.

XXXI

De ce qu'il faut fuir pour ne pas succomber au vice contraire à la vertu de pureté.

Il y a plusieurs choses à fuir pour ne pas tomber dans l'esclavage de la passion contraire à la vertu de pureté. La première et la principale fuite, c'est celle des personnes qui nous exposent à un danger certain. La seconde est la fuite des autres personnes que nous ne sommes pas obligés de fréquenter, et qui pourraient aussi nous mettre dans quelque péril. La troisième est la fuite des visites, des correspondances, des présents, et même des amitiés vagues : car ce genre d'affection est susceptible de dégénérer facilement en amitié dangereuse. Enfin, la quatrième est la fuite des entretiens passionnés, des concerts, des chants et

des lectures qui peuvent exciter les mauvaises passions.

La cinquième fuite, que l'on connaît si peu et que l'on pratique moins encore, c'est celle de la satisfaction générale que l'on recherche instinctivement dans les créatures : ainsi, par exemple, la satisfaction qui se trouve dans les vêtements, dans l'ameublement, dans la nourriture et dans mille autres choses. Bien que ces satisfactions soient, le plus souvent, légitimes, il n'en est pas moins vrai qu'elles habituent le cœur à rechercher le plaisir, et qu'elles l'en rendent avide. Aussi, quand se présente la tentation des plaisirs sensuels, qui, de sa nature, frappe si promptement ses coups, en pénétrant jusqu'à la moelle des os, le cœur trouve difficilement la voie de la mortification : cela n'est pas surprenant, il la connaît à peine, accoutumé qu'il est à rechercher toujours ce qui le satisfait.

Au contraire, ceux qui ont l'habitude de fuir les satisfactions permises, savent plus facilement résister à la tentation des plaisirs illicites : à leur nom seul, ils prennent la fuite, sans éprouver aucune difficulté.

XXXII

De ce qu'il faut faire quand on a eu le malheur de succomber au vice contraire à la vertu de pureté.

Quand vous avez eu le malheur ou la malice de commettre quelque faute contraire à la vertu de pureté, si vous voulez éviter d'accumuler fautes sur fautes, il faut bien vite, et sans autre examen de conscience, recourir au sacrement de pénitence. Là, mettant de côté toute prudence humaine, vous direz bien franchement tous vos péchés ; et vous accepterez tous les remèdes que l'on vous indiquera, tous les avis que l'on vous donnera, quelque amers et quelque durs qu'ils vous paraissent.

Qu'il n'y ait, pour vous, ni raison ni prétexte de retarder cette démarche : en pareille matière, le retard amène de nouvelles chutes ; ces rechutes, ensuite, conduisent elles-mêmes à de nouveaux délais ; et c'est ainsi qu'après tous ces retards et toutes ces rechutes, vous passez des années entières sans vous confesser, et avec une conscience chargée d'une multitude de péchés.

Ainsi, la conclusion que vous devez tirer contre le vice contraire à la pureté, et que je veux vous répéter encore, c'est qu'il faut fuir, pour éviter les chutes.

Quant aux mauvaises pensées qui se présentent à votre esprit, si légères qu'elles soient, ou quelque

motif que vous ayez de les juger telles, par l'expérience que vous en avez, fuyez-les avec autant de promptitude que les pensées tout à fait mauvaises ; confessez-les, et découvrez au médecin de votre âme toutes les ruses de votre ennemi.

Et puis encore, si vous aviez le malheur de succomber à quelque tentation, allez vous confesser sans retard, et ne vous laissez jamais arrêter par une fausse honte.

XXXIII

De quelques motifs qui doivent engager le pécheur à se convertir promptement.

Le premier motif qui doit engager le pécheur à retourner promptement à Dieu, c'est la considération de Dieu lui-même. Il est le souverain bien, la puissance suprême, il est la sagesse et la bonté par essence : comment l'homme peut-il avoir l'audace de l'offenser ?

C'est une extrême folie de la part du pécheur : comment s'engager dans une lutte avec le Tout-Puissant, avec celui-là même qui doit le juger ?

C'est également une injustice et une ingratitude : comment supporter qu'un néant, qu'une misérable créature offense son Créateur, qu'un serviteur se révolte contre son maître, un obligé contre son bienfaiteur, et un enfant contre son père ?

Le second motif est la grave obligation où se trouve le pécheur de retourner promptement à la maison de son Père. La conversation du prodigue et son retour à la maison paternelle font honneur au père ; et c'est un sujet de fête pour toute la famille, pour le voisinage, pour les anges du ciel.

Par son péché, le fils avait offensé son père, et il l'avait contristé par son ingratitude : mais quand il revient à lui, avec les larmes aux yeux et le regret dans le cœur ; quand il est bien résolu, pour l'avenir, à observer toujours tous ses commandements ; ces heureuses dispositions font honneur au père, elles réjouissent son cœur, elles l'émeuvent tellement de compassion, qu'il ne lui suffit pas d'attendre son fils : avec un désir ardent de le recevoir, il court à sa rencontre, il se jette à son cou, il l'embrasse, il le couvre du vêtement de sa grâce, et il l'enrichit de ses dons.

Le troisième motif est l'intérêt propre. Le pécheur devrait bien considérer que, s'il ne se convertit pas à temps, l'hiver et le jour du sabbat arriveront certainement ; et alors, pour toujours, il souffrira les tourments de l'enfer. Or, quand il n'y aurait alors, pour lui, d'autre supplice que celui de sentir s'accroître la soif des passions qui le portaient au péché, sans espoir de pouvoir jamais la rafraîchir par une seule goutte de ces eaux dont il s'enivrait, je vous

le demande, comment ne pas sécher de frayeur à cette seule pensée ?

Remettre sa conversion à la fin de la vie, ou bien la renvoyer à plusieurs années, ou à plusieurs mois, est une présomption qu'on ne peut justifier : une pareille résolution est insensée, et elle cache une malice bien coupable.

C'est une preuve de bien peu de sens, que de prétendre surmonter les plus graves difficultés précisément au temps où l'on sera le plus faible.

Et en effet, en persévérant dans le péché, le pécheur devient chaque jour plus lâche à la conversion ; l'habitude du péché va toujours croissant en lui, elle devient une seconde nature. Alors, le pécheur éprouve une répugnance de plus en plus sensible à recevoir la grâce de la conversion, il s'éloigne dédaigneusement de son Dieu, pour chercher indignement dans les créatures une satisfaction coupable ; il remet, d'ailleurs, à ses derniers moments le soin de revenir à Dieu ; il diffère de jour en jour, jusqu'à ce qu'il en vienne à lasser la miséricorde, qui lui refuse les secours efficaces dont il aurait besoin.

Une autre raison, qui montre tout ce qu'il y a d'imprudent dans cette résolution de différer sa conversion, c'est que, dans l'hypothèse même où l'on accorderait au pécheur la possibilité de se convertir, ainsi que la grâce effi-

cace, personne ne peut le garantir contre une mort subite, ou contre une maladie que le priverait de l'usage de la parole : nous en voyons de si fréquents exemples !

Pécheurs, qui lisez ces lignes, criez, criez donc vers votre Seigneur, et dites-lui : « Convertissez-moi, et je serai converti ; car vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » Ne cessez pas vos supplications tant que vous ne serez pas retourné à votre Père céleste, tant que vous n'aurez pas pleuré amèrement vos péchés, avec une disposition entièrement résignée à recevoir toutes les épreuves qui lui plaira de vous envoyer pour satisfaire à sa justice.

XXXIV

De la manière de produire en soi le regret sensible d'avoir offensé Dieu, et d'obtenir la grâce de la conversion.

La meilleure manière de produire en soi le regret sensible des péchés dont on s'est rendu coupable, c'est de méditer sur la grandeur de Dieu et sur la bonté et la charité dont il nous a donné tant de preuves.

Comment considérer, en effet, les perfections de celui que nous avons offensé par le péché ; comment penser qu'il est le souverain bien, la bonté ineffable, une bonté qui ne sait que faire

le bien, qui n'a jamais fait autre chose, qui le fait encore chaque jour, en faisant pleuvoir indistinctement ses grâces et en répandant ses lumières sur ses ennemis comme sur ses amis ; comment se rappeler, enfin, que ce Dieu si bon, nous l'avons offensé sans motif, par caprice, et pour nous procurer quelques vains et faux plaisirs ; comment, dis-je, pourrait-on s'arrêter à ces considérations, et ne pas fondre en larmes ?

Prosternez-vous donc au pied de la croix ; Jésus-Christ vous y parle, et il vous dit : « Regarde-moi, vois l'une après l'autre les plaies qui couvrent mon corps ; ce sont tes péchés qui les ont faites, ce sont eux qui m'ont réduit dans l'état où je me trouve. Et pourtant, c'est moi qui suis ton Dieu, ton Créateur, ton bon Sauveur et ton Père si plein de compassion. Reviens-donc à moi ; pleure tes fautes ; excite en toi le regret de m'avoir offensé, sois franchement disposé à tout souffrir maintenant plutôt que de retomber dans le péché. Reviens à moi, car c'est moi qui suis ton Rédempteur. »

Ensuite, vous vous représenterez Jésus-Christ, la tête couronnée d'épines, un roseau à la main, tout couvert de plaies ; et il vous semblera l'entendre vous dire : « Voilà l'homme ! Voilà l'homme qui t'a aimé d'un amour ineffable : ces moqueries dont il a été le jouet, ces blessures qu'il a reçues, ce sang qu'il a versé, voilà le prix de la rédemption. Voilà l'homme, cet

homme que tu as offensé, après tant d'amour qu'il t'a témoigné, après tant de bienfaits que tu as reçus de lui. Voilà l'homme ; et cet homme est la miséricorde de Dieu, et la rédemption est abondante en lui. Voilà l'homme qui, à chaque heure et à chaque moment, s'offre à son Père pour toi, avec tous ses mérites. Voilà l'homme qui est assis à la droite de ce Père céleste, qui interpelle pour toi et qui est ton intercesseur. Ah ! pourquoi donc m'offenser comme tu le fais ? Pourquoi ne pas revenir à moi ? Reviens ; j'ai fait disparaître tes iniquités comme je dissipe les nuées. »

XXXV

Des raisons qui expliquent pourquoi il y a tant d'hommes qui vivent sans douleur d'avoir offensé Dieu, sans vertu, et dans l'éloignement de la perfection chrétienne.

Il y a bien des raisons qui expliquent pourquoi l'homme s'endort dans la tiédeur, et pourquoi il s'abandonne au péché sans faire aucun effort pour pratiquer la vertu, comme il le doit ; voici les principales. D'abord, il ne rentre pas en lui-même, pour voir ce qui s'y passe, et quel est le maître de son intérieur ; vagabond et curieux, il coule ses jours dans l'oisiveté et dans la vanité. Ou bien, s'il s'occupe de choses légitimes et bonnes en elles-

mêmes, il ne s'inquiète nullement de ce qui conduit à la vertu et à la perfection chrétienne. Si parfois la pensée lui en vient, s'il reconnaît son état de misère, et s'il entend intérieurement la voix de Dieu qui l'appelle et qui l'invite à changer de vie : « Demain, demain, plus tard, plus tard, » répond-il. Mais ce jour souvent différé, il n'arrive jamais, et le pécheur en revient toujours à d'interminables délais.

Il en est d'autres qui se figurent que le véritable changement de vie et la pratique de la vertu consistent en certaines dévotions ; et ils passent des jours entiers à réciter des prières, sans se mettre en peine, d'ailleurs, de mortifier les passions désordonnées qui les tiennent attachés aux créatures.

D'autres s'adonnent aux exercices de la vertu, mais ils bâtissent sans avoir posé d'abord de solides fondements : ils ne savent pas que chaque vertu a son fondement particulier. Ainsi l'humilité a pour fondement le désir d'être considéré comme peu de chose, comme rien, le désir d'être méprisé par les autres et d'être vil à ses propres yeux. Celui qui aura d'abord creusé cette fondation, recevra ensuite joyeusement les matériaux qui doivent servir à édifier l'humilité ; je veux dire, le peu d'estime que le monde à pour nous et les occasions de faire des actes d'humilité. Dans ces conditions, l'amour des mépris s'accroît en nous, nous les recevons avec

plaisir, quand ils nous arrivent, et c'est ainsi que nous acquérons la vertu d'humilité. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il faut, avant tout, la demander souvent à Dieu, par les mérites des humiliations de son divin Fils.

On rencontre des âmes qui font tout ce que nous venons de dire, mais avec une autre intention que celle de le faire pour l'amour de Dieu et dans la seule vue de lui plaire.

De là vient que les actes de la vertu ne se produisent pas à l'égard de tous, ni en toutes circonstances : on sera humble avec ceux-ci, et fier avec ceux-là, suivant l'estime qu'on leur accorde ou le dessein qu'on se propose.

Il en est d'autres encore qui désirent vraiment arriver à la perfection chrétienne ; ils y travaillent de tous leurs efforts, mais la force leur manque ; ils y mettent toute leur industrie, toute leur application, mais ils n'ont pas assez de confiance en Dieu, ils en ont trop en eux-mêmes ; et c'est pour cela qu'ils reculent plutôt que d'avancer.

Enfin, on en voit qui se croient arrivés à la perfection, lorsqu'à peine ils sont entrés dans le chemin de la vertu : cette illusion sur eux-mêmes les trompe également sur leurs prétendues vertus.

Quand donc vous voudrez sérieusement acquérir la vertu et arriver à la perfection chrétienne, défiez-vous d'abord de vous-même, ayez

confiance en Dieu, et appliquez-vous à ranimer, à augmenter chaque jour, le plus que vous pourrez, votre désir de la vertu et de la perfection. Soyez attentif, en outre, à ne laisser échapper aucune occasion de pratiquer la vertu, de quelque manière qu'elle se présente. Fuyez-vous vous-même ; mortifiez-vous quelquefois, et n'abandonnez jamais la pratique de la pénitence.

Quelque progrès que vous ayez déjà fait dans le chemin de la perfection, agissez, chaque jour, comme si vous ne faisiez que de commencer ; appliquez-vous à faire chaque chose en particulier avec autant de sollicitude que si toute la perfection consistait dans cette unique action ; et puis, vous ferez de même pour les actions suivantes. Mettez autant de soin à éviter les plus légères imperfections, que les plus attentifs en mettent à éviter les plus graves.

Embrassez la vertu pour la vertu elle-même, et pour plaire à Dieu : c'est le moyen d'être toujours le même, soit que vous soyez seul, soit que vous vous trouviez en compagnie. C'est alors aussi que vous saurez, quand il le faudra, quitter la vertu pour la vertu, et Dieu pour Dieu. Ne vous détournerez ni à droite ni à gauche, et ne reculez pas non plus. Soyez discret, aimez la solitude, la méditation et la prière. Demandez souvent à Dieu de vous accorder la vertu et la perfection qui font l'objet de vos désirs : car c'est

lui qui est la source de toutes les vertus, et il est lui-même la perfection à laquelle il nous appelle toujours.

XXXVI

De l'amour des ennemis.

Quoique la perfection chrétienne consiste dans la parfaite obéissance aux préceptes de Dieu, on peut dire, cependant, que le précepte de l'amour des ennemis est une de ses bases principales, tant il nous rapproche des sentiments de Dieu lui-même.

Si donc vous voulez abrégier le chemin qui conduit à la perfection, recherchez soigneusement ce que Dieu demande de vous par ce précepte de l'amour des ennemis. Il veut que vous les aimiez, que vous leur fassiez du bien, et que vous priiez pour eux. Et cela, non pas avec froideur, ni avec insouciance, mais avec une si grande ferveur que vous en veniez, pour ainsi dire, à vous oublier vous-même, pour vous donner de tout cœur à l'amour de vos ennemis et aux prières que vous avez à faire pour eux.

Vous devez leur faire du bien. Et d'abord, pour ce qui est de leur âme, prenez bien garde de donner jamais occasion à vos ennemis de la blesser par le péché. Montrez-leur l'estime et l'affection que vous avez pour eux, par vos ma-

nières, par vos paroles et par toutes vos actions ; et prouvez-leur que vous êtes toujours disposé à leur rendre service.

Quant aux secours temporels que vous devez à vos ennemis, c'est la prudence et le bon sens qui les détermineront d'après les occasions ainsi que d'après les qualités et la situation de chacun d'eux.

Suivez ces conseils, et vous verrez que la vertu et la paix déborderont dans votre âme.

Ce précepte, d'ailleurs, ne présente pas toutes les difficultés que l'on suppose. Sans doute, il est dur pour la nature ; mais, à celui qui veut sincèrement l'accomplir, à celui qui est toujours prêt à mortifier les inclinations naturelles qui le portent à la vengeance, ce précepte deviendra facile : car il cache en lui-même les douceurs de la paix.

Du reste, quatre moyens très puissants vous sont donnés, qui peuvent venir en aide à la faiblesse de votre nature.

La prière, d'abord. Demandez souvent cet amour à Jésus-Christ, par les mérites de celui qu'il porta lui-même à ses ennemis. Lorsqu'il était sur la croix, en effet, ce fut d'abord de ses ennemis qu'il se souvint ; il pensa ensuite à sa Mère, puis à lui-même, après tous.

Un second moyen sera de vous dire intérieurement : « Le Seigneur m'a fait un comman-

dement d'aimer mes ennemis ; donc je dois l'observer. »

Le troisième moyen consistera à vous représenter, dans vos ennemis, l'image de Dieu qu'ils ont reçue au moment de leur création ; et alors, vous sentirez se ranimer en vous l'estime et l'amour que vous devez avoir pour eux.

Enfin, un quatrième moyen sera de penser au prix inestimable que Jésus-Christ a consacré au rachat de vos ennemis : ce n'est ni l'or, ni l'argent qu'il a employé pour cela : il s'est servi de son propre sang ; et il ne veut pas qu'il ait été répandu inutilement, ni qu'on puisse indignement le fouler aux pieds.

XXXVII

De l'examen de conscience.

Les âmes parfaitement vigilantes ont l'habitude de faire leur examen de conscience trois fois par jour : au matin, à midi et au soir. Mais, si l'on omet les deux premiers de ces examens, le troisième, du moins, ne doit jamais être négligé. Si Dieu a exprimé, par deux fois, son admiration sur les œuvres qu'il venait d'opérer en faveur de l'homme, comment l'homme n'examinerait-il pas, une fois du moins, ce qu'il a fait pour Dieu, quand surtout il doit lui en rendre, d'ailleurs, un compte si exact !

Or, voici comment se doit faire cet examen. Vous commencerez, d'abord, par demander à Dieu les lumières dont vous avez besoin pour bien connaître toutes vos pensées et toutes vos actions.

Ensuite, vous examinerez si vous avez été fidèles au recueillement intérieur, et comment vous avez gardé votre cœur.

Troisièmement : Vous verrez si, pendant le jour présent, vous n'avez négligé aucune occasion de servir Dieu. Je n'entre pas dans les détails ; mais vous voyez que ce troisième point renferme, pour chacun, les devoirs et les obligations de son état.

Si vous avez fidèlement correspondu à la grâce, et si vous avez fait le bien, remerciez-en Dieu ; mais ensuite, n'y pensez plus ; formez seulement la résolution de recommencer ce que vous avez déjà fait, comme si vous n'aviez rien fait encore.

Quand vous avez remarqué les négligences, les défauts et les péchés dont vous vous êtes rendu coupable, humiliez-vous-en devant Dieu, gémissiez de l'avoir offensé, et dites-lui : « Seigneur, j'ai fait tout ce que je sais faire : Je ne me serais point encore arrêté là, si votre main ne m'avait retenu : je vous en rends grâces, mon Dieu. Maintenant, Seigneur, je vous en conjure, au nom de votre Fils bien-aimé, agissez divinement en moi. Pardonnez-moi, et accordez-moi la grâce de ne plus vous offenser. »

Ensuite, pour pénitence de vos péchés et pour

vous exciter à les réparer, imposez-vous quelque mortification intérieure de la volonté : cette pratique est très-agréable à Dieu. N'oubliez pas non plus la mortification corporelle. Soyez fidèle à ces différentes sortes de pénitence : car, sans la mortification, vos examens de conscience ne seraient que de vains exercices, ou je ne sais quelle pratique infructueuse qui couvrirait votre tiédeur.

XXXVIII

De deux règles pour vivre en paix.

Sans doute, ce que j'ai dit jusqu'à présent suffit pour procurer la paix à ceux qui s'y conforment dans la conduite de leur vie ; et cependant, je veux encore vous donner, dans ce dernier chapitre, deux règles qui vous serviront merveilleusement, si vous y êtes fidèle, pour établir dans votre âme tout ce qu'il peut y avoir de paix, en ce monde pervers.

La première règle consiste dans une application attentive à fermer la porte de votre cœur aux divers désirs qui s'y présentent. Sachez-le bien : le désir est le bois qui fait la croix et qui produit l'inquiétude ; et cette croix sera lourde, à proportion de la nature et de la vivacité de vos désirs. Et plus ces désirs seront nombreux, plus vos croix augmenteront, avec les pièces qui doivent les composer. Les difficultés et les ob-

stacles qui s'opposent à l'exécution de vos désirs, sont comme les traverses qui forment les bras de la croix ; et c'est sur cette croix qu'est attaché le malheureux qui s'abandonne à ses désirs.

Que celui-là donc qui ne veut point de ces croix, renonce d'abord à ses désirs, et qu'il s'en dégage pour descendre de la croix, quand il s'y trouve attaché. La croix, je vous le répète, disparaîtra avec les désirs qui la composent ; il n'y a point d'autre moyen de l'éviter.

La seconde règle est que vous ne vous arrêtiez pas aux mauvais procédés, ni aux outrages que vous avez endurés de la part de vos ennemis ; ne réfléchissez pas sur les circonstances dans lesquelles vous les avez subis : par exemple, sur l'injustice de ceux qui vous ont offensé, sur ce qu'ils sont, ou sur ce qu'ils croient être. Toutes ces réflexions ne peuvent que produire, dans votre cœur, des mouvements de colère, de dédain et de haine.

En pareilles circonstances, réfugiez-vous bien vite vers Dieu, pensez à ses commandements, et demandez-vous ce que vous devez faire pour ne pas vous en écarter. Ce sera le moyen de conserver la vertu et de retrouver la paix.

Si vous refusez aux autres ce que vous leur devez, comment, après cela, vous étonner qu'ils vous manquent eux-mêmes ?

S'il vous est agréable de vous venger contre

ceux qui vous ont fait du mal, vengez-vous donc contre vous-même, d'abord : car vous n'avez certainement pas d'ennemi qui vous veuille plus de mal que vous-même.

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA



© 2019 *canadienfrancais.org*